



présente

les nouvelles d'Anton TCHÉKHOV

écrivain russe (1860-1904).

Elles sont placées par ordre chronologique, résumées et parfois commentées.

Une synthèse est tentée (pages 87-89).

Bonne lecture !

Dès son adolescence, Tchekhov montra une facilité qui tenait du prodige, se sentant capable de composer sur n'importe quoi (prenant un jour un cendrier sur la table, il s'exclama : « *Tenez, regardez ceci, je peux dès demain écrire une nouvelle qui s'appellera "Le cendrier" !* »). Dans cette période de joyeuse effervescence, il rédigea, deux ou trois heures par jour, sur le coin de la grande table où trônait le «samovar» (petite chaudière portative pour faire du thé), au milieu des éclats de rire de ses frères et de leurs camarades, des textes, qu'il considérait comme des «*sornettes, des bêtises*», qui portaient sur la vie de tous les jours qu'il observait de son regard moqueur : scènes de famille, scènes de rue, où étaient mêlés les commerçants, les cochers, les étudiants, les fonctionnaires, les popes ; scènes comiques, où le rire s'achevait généralement en grimaces. C'étaient en particulier des nouvelles. Mais, n'ayant aucune démarche d'écrivain, il ne pensa même pas à garder les manuscrits. Quand, à partir de 1879, il fut à Moscou, pour subvenir aux besoins de sa famille, il composa une multitude de brèves nouvelles pour la plupart humoristiques, franchement comiques ou grotesques, se terminant presque toujours par le rire. La maîtrise était déjà là, dans des peintures vives et enjouées de la vie de petits-bourgeois et de fonctionnaires rendus par des traits frappants, et qui, souvent, se révèlent par leur conversation. Cependant, à l'esprit jovial et insouciant se joignit souvent une intention caustique dans des nouvelles sarcastiques où il s'aiguïsa les crocs.

Il envoyait ces textes à une presse de divertissement, de lecture rapide et d'information schématique présentant des chroniques et des dessins inspirés par le pittoresque anecdotique de la vie quotidienne ou de l'actualité boulevardière. Il publia surtout à Moscou, dans "Strekosa" ("La cigale"), où il ne fut payé que cinq kopecks la ligne, "Boud'ilnik" ("Le réveille-matin"), "Moskva" ("Moscou"), ou "Zritel" ("Le spectateur") ; mais aussi à Saint-Pétersbourg, dans "Oskolki" ("Les éclats"), ou dans "Petersburgskaya gazeta" ("La gazette de Pétersbourg"). Considérant cette activité journalistique comme «alimentaire», ne gardant toujours aucun manuscrit car il semblait ne pas songer à une carrière d'homme de lettres, il protégea son identité, pendant ses études de médecine, en employant

des pseudonymes. Le plus utilisé fut «*Antocha Tchékhoté*» (nom que lui avait donné un de ses professeurs), tandis que d'autres furent plus fantaisistes : «*Ulysse*», «*Le frère de mon frère*», «*Jeune vieillard*» ou «*L'homme sans rate*» ! Il allait d'ailleurs donner plus tard, à un jeune écrivain, ce conseil : «*Quand tu as fini d'écrire, signe. Si tu ne poursuis pas la renommée et si tu as peur des coups, utilise un pseudonyme.*»

Ses premières publications conservées jusqu'à aujourd'hui remontent à l'année 1880 lorsqu'il parvint, après quelques essais infructueux, à publier onze nouvelles humoristiques dont :

‘*Pismo donskogo pomechtchika Stepana Vladimirovitch N.k outchenomou soosedou Fridrikhou*’

(9 mars 1880)

‘*Lettre d'un gentilhomme rural du Don, Stefan Vladimirovitch N. à son voisin érudit Friedrich*’

Vassili Sémi-Boulatov, adjudant des Cosaques du Don en retraite et gentilhomme, écrit à son «*inestimable voisin*», Maxime, qui est installé depuis un an dans le voisinage. Il désire faire sa connaissance, dans la lettre pleine de respect, où il se traite lui-même de «*méchant petit vieillard*».

Selon Guérassimov, un voisin à eux, Maxime soutiendrait l'idée que l'être humain descend du singe. Vassili lui déclare : «*Je ne suis pas d'accord avec vous sur cette grave question.... Car si l'homme descendait d'un singe stupide et ignare, il aurait une queue et une voix de sauvage.*» De plus, il ne pourrait pas aimer les femmes si elles sentaient la guenon. D'ailleurs, ce ne sont pas des humains que les Tziganes promènent pas à travers les villes. Vassili donne encore d'autres preuves indiscutables.

Il réfute aussi l'idée de Maxime d'une Lune habitée : pour lui, il n'y a personne sur la Lune, car si c'était le cas, ses habitants tomberaient sur la Terre.

Il profite encore de cette lettre pour expliquer à Maxime : «*Le jour est plus court en hiver car il se ratatine sous l'effet du froid.*»

La lettre se termine sur l'invitation qu'il fait à Maxime à venir le visiter pour parler de science.

Commentaire

Cette nouvelle humoristique sur l'ignorance des gentilshommes campagnards est la toute première connue de Tchékhotov, qui la considéra comme le début de sa carrière littéraire.

‘*Kanikouliarnye raboty institoutki Nadenki N.*’
‘*Devoirs de vacances de la pensionnaire Nadenka N.*’
(15 juin 1880)

La jeune Nadenka N., qui appartient à la bonne société, a sa liste de devoirs de vacances. On y trouve des exemples de propositions coordonnées («*Récemment, la Russie s'est battue avec l'étranger à l'occasion de quoi on a tué beaucoup de Turcs*»), des exemples d'accord des mots («*Les paysans sont affreusement sales parce qu'ils sont criblés de goudron, et qu'ils n'engagent pas de femmes de chambre.*»), une rédaction sur ses lectures pendant l'été (Alexandre Dumas, Tourguéniev) et ses occupations («*une vilaine banque voulait prendre la maison*»). Enfin, il y a un problème d'arithmétique qu'elle arrange à sa façon.

“Papacha”
(29 juin 1880)
“Papa”

La mère vient trouver son mari alors qu’il a la bonne sur ses genoux. Elle lui annonce que leur fils unique a eu une mauvaise note en arithmétique. Il faut absolument qu’il aille voir Ivan Fédorytch, son professeur, pour faire rectifier cette erreur.

Le père y va à contrecœur. Il essaie la gentillesse, la corruption (avec un billet de vingt-cinq roubles), le chantage : en vain. En effet, son fils ne travaille pas, et il est insolent. Le père insiste encore et encore. Pour se débarrasser de lui, Ivan Fédorytch lui assure qu’il donnera la moyenne à son fils si tous les professeurs font de même.

Le soir, le père, à la mère, qu’il a sur ses genoux, il explique sa méthode : «*Aux gens de lettres, il faut serrer poliment la gorge*».

“Moï loubileï”
(6 juillet 1880)
“Mon jubilé”

Un jeune auteur écrit aux adolescents du pays pour leur faire part de sa déception d’écrivain. Il a écrit deux mille textes depuis trois ans, les a expédiés à ses frais (l’équivalent du prix d’un cheval) à toutes sortes de journaux, mais n’a reçu aucune réponse positive. Aussi met-il fin ce jour même à sa carrière d’écrivain, en demandant : «*Y a-t-il une personne qui ait reçu autant de réponses négatives?*»

Commentaire

C’est l’une des nouvelles les plus courtes de Tchekhov : elle fait trente-sept lignes !

“Tysiatch odna strast ili strachnaïa notch”
(27 juillet 1880)
“Mille et une passions ou La nuit terrible”

En rentrant d’une séance de spiritisme, un homme trouve dans sa maison, puis dans chacune de celles de ses amis, chez qui, terrifié, il s’est réfugié, des cercueils dont il ne peut s’expliquer la présence. Il découvre enfin qu’un fabricant de cercueils en faillite a voulu sauver une partie de son bien en transportant chez ses amis, durant leur absence, les produits de son industrie.

Commentaire

Le sous-titre est “*Roman en une partie et un épilogue*”.
La nouvelle fut publiée avec une dédicace à Victor Hugo.

“Za iablatchki”
(11 août 1880)
“Pour des pommes”

Trifon Semionovitch, propriétaire de trois milles hectares qui sont hypothéqués, se promène dans les allées de son verger avec son serviteur, Karpouchka. S’y trouve Grigori, un jeune paysan, en conversation avec sa fiancée. Il ramasse des pommes par terre ; elle en demande une qui soit sur l’arbre ; il hésite, puis en prend une. À ce moment même, Trifon et Karpouchka les surprennent. Pour cette pomme volée, Trifon veut faire justice lui-même. Il oblige Grigori à lui raconter une histoire.

N'étant pas satisfait, il oblige la jeune fille à gifler Grigori. Puis oblige Grigori à rosser sa fiancée. Heureusement, la fille de Trifon vient interrompre la scène. Les fiancés se séparent, et ne se sont jamais revus depuis. Trifon a eu ce qu'il voulait. On apprend que lui et sa famille sont coutumiers de ce genre d'amusement.

“Pered svadboï”
(12 octobre 1880)
“Avant la noce”

On célèbre les fiançailles de Mademoiselle Podzatytkine, qui «*n'est remarquable que par le fait de n'avoir rien de remarquable. Son intelligence, personne ne l'a vue, personne ne l'a connaît*», et de Monsieur Nazariév, un petit fonctionnaire arrogant dont le traitement ne paie que sa consommation de tabac. Le lendemain, la mère de la fiancée lui décrit les malheurs qui l'attendent après ce mariage, lui conseille : «*N'obéis pas trop à ton mari, ne le respecte pas outre mesure, et demande toujours conseil à ta mère*». Puis c'est son père qui l'appelle : il est heureux de ce mariage, mais lui révèle : «*Pourquoi ton mari t'aimera-t-il? Pour ton caractère? Pour ta bonté? Pour la beauté des sentiments? Non ! Il t'aimera pour ta dot.*» Il lui conseille, quand cela ira mal avec lui, de venir le voir. Nazariév se présente. Il indique à sa fiancée qu'il a mal dormi parce qu'il a pensé à elle, et, surtout, qu'il lui faudra mettre ses beaux-parents au pas : ils lui ont promis mille cinq cents rouble de dot ; or il n'y en aura que mille. En attendant, il ordonne à sa fiancée : «*Allez me chercher du tabac, j'ai oublié le mien*».

En 1881, Tchekhov publia dix nouvelles, dont :

“Dvadtsat deviatoe iounia”
(19 juin 1881)
“Le vingt-neuf juin”

À quatre heures du matin, serrés dans une calèche, six hommes et quatre chiens partent à la chasse à la bécasse. Ils se haïssent depuis de longues années, et, après quelques «*verstes*» [une «*verste*» fait un peu plus d'un kilomètre], les vieilles querelles ressurgissent : le gendre reproche à son beau-père ses mensonges, le médecin en veut au journaliste, le juge au médecin. Enfin, la chasse commence. Mais le médecin puise dans les provisions du propriétaire qui proteste, et repart avec la calèche. La chasse est finie. Deux jours plus tard, les mêmes protagonistes jouent aux cartes. Les injures sont oubliées, et tous se sont réconciliés d'ici la prochaine dispute : «*Nous nous disputons, nous nous calomnions, nous nous haïssons, nous nous méprisons les uns les autres, mais nous ne pouvons pas nous séparer. Ne vous étonnez pas, lecteur, et ne souriez pas. Venez dans le domaine d'Otlétaev, passez-y l'hiver et l'été, et vous saurez de quoi il retourne... Un trou perdu n'est pas une capitale... Chez Otlétaev, on prend le Pirée pour un homme, et la querelle pour principe vital.*»

“Petrov den”
(29 juin 1881)
“La Saint-Pierre”

Le jour de la Saint-Pierre, le 29 juin, c'est enfin l'ouverture de la chasse. Le hobereau, militaire à la retraite, Égorovitch Égor Obtemperanski, a organisé une journée de chasse avec des amis. Il y a là le général à la retraite Nékritchikhovostov, à qui Égor doit huit milles roubles, le docteur Avakoum,

qu'Égor soupçonne être l'amant de sa femme, son frère, Mikheï Égorytch Obtemperanski, capitaine à la retraite et mauvais coucheur, Vania Amphithéatrov, neveu du général, et d'autres amis.

On se rend dans une prairie où l'on espère tirer de la caille. À défaut de caille, le professeur Mangé tire des alouettes. Le neveu du général rate tous les oiseaux. Le général manque ses tirs à cause du docteur Avakoum qui est mécontent d'être là. Ils quittent la prairie en abandonnant un chasseur, vont dans les marais, mais il y a déjà trop de chasseurs. Ils essaient la forêt, mais, avant de commencer, le général suggère de reprendre des forces. On déballe les provisions : vin, vodka, saucissons, esturgeons. Une tournée, deux tournées, trois tournées, le docteur s'arrête à neuf verres, et part se coucher. À onze verres, Égor, qui n'a pas vu le docteur dormir sous les arbres, croit qu'il est parti rejoindre sa femme. Il prend la voiture du général, part au galop chez lui, et trouve le bedeau sous le lit de sa femme. À la quinzième tournée, le général est furieux. Sur une idée de Mikheï, il va imposer une injonction d'huissier à Égor. À la dix-huitième tournée, le reste des chasseurs part tirer dans la forêt, puis s'endort sous les arbres.

Le docteur se réveille le lendemain, seul. Il fait vingt-quatre «verstes» [une verste fait un peu plus d'un kilomètre] à pied en vingt-quatre heures pour rentrer à l'hôpital. Il ne participera plus jamais à la chasse.

“Cyð”

(24 octobre 1881)

“Le jugement”

L'épicier Kouzma Égorov soupçonne son fils, Sérapiou, de lui avoir volé vingt-cinq roubles. Il le fouette avec l'assentiment de toutes les autorités du village réunies pour l'occasion : le maire, le gendarme, l'infirmier, le bedeau. Il lui a déjà donné vingt et un coups de ceinture quand survient sa femme : elle a trouvé l'argent dans son pantalon. Il s'excuse, mais il a l'habitude de se comporter ainsi.

“Grechnik iz Toledo”

(23 décembre 1881)

“Le pêcheur de Tolède”

L'évêque de Barcelone accuse Maria de sorcellerie. En effet, deux jours après son mariage avec Spalanzo, un marin, elle avait croisé dans la rue un moine qui avait vu en elle une sorcière à cause de ses cheveux noirs. Spalanzo avait été convoqué par les inquisiteurs qui lui avaient déclaré : «*Ta femme est une sorcière*». Désespéré, il l'avait cachée dans son bateau.

Trois mois ont passé, mais l'accusation tient toujours. Spalanzo, qui a eu une jeunesse mouvementée, voit dans l'absolution promise par l'évêque contre la sorcière morte ou vive un moyen de se faire pardonner ses fautes passées. Aussi empoisonne-t-il sa femme, livre son cadavre à l'évêque, et reçoit en récompense un livre sur le satanisme.

Commentaire

La nouvelle, sous-titrée «*traduit de l'espagnol*», est une dénonciation de l'Inquisition espagnole.

En 1882, Tchekhov publia trente-deux nouvelles dont :

"Исповедь, или Оля, Женя, Зоя", "Isproved ili Olia, Jenia, Zoïa"

(23 mars 1882)

"Une confession ou Olia, Génia, Zoïa"

Makar Baldastov écrit à une amie pour lui raconter les circonstances qui ont fait qu'il est toujours célibataire à l'âge de trente-neuf ans.

Sa première tentative de mariage s'est soldée par un échec à cause d'un troupeau d'oies. En effet, en se promenant avec Olga Maksimovna, son amie de l'époque, comme elle voulut prendre un oison dans les mains, elle avait été poursuivie par un jars, et, effrayée, était partie en courant. Ayant vu la bêtise sur son visage, il avait rompu aussitôt.

La deuxième tentative échoua alors qu'il faisait la cour à Génia Pchikova, qu'il se croyait écrivain de talent, et qu'elle le croyait également. Cependant, quand sa première œuvre fut refusée sèchement par une revue littéraire, elle perdit confiance en lui, et rompit.

La troisième tentative, avec Zoïa Pepsinov, trouva sa fin à l'Opéra. Il était sur le point de lui déclarer sa flamme quand il fut pris d'un hoquet tenace. Les occupants des loges voisines, le père de la promise, tout le monde le regarda. Il s'enfuit, et, le lendemain, elle refusa de le voir.

Il y eut douze autres tentatives. Et il est toujours célibataire.

"Zelenaïa kosa"

(23 et 30 avril 1882)

"Le Cap vert"

Dans une villa du nom de «*Cap vert*», située au bord de la Mer Noire, la princesse Maria Égorovna Mikchadzé, une femme d'une cinquantaine d'années, veuve d'un prince géorgien, reçoit chaque été une petite société d'hommes venus d'horizons divers. Elle est guindée, très à cheval sur les usages, et mène ses invités à la baguette. Sa fille, Olia, âgée de dix-neuf ans, est à l'opposé ; elle est gaie, et tout le monde l'apprécie, plus spécialement le lieutenant Égorov ; ils sont amoureux. Mais elle a été promise, six ans auparavant, au fils du prince Tchaïkhidzev, un ami de feu son père, qui est propriétaire d'un domaine, et étudiant à l'université de Moscou. Ce fiancé a l'air visiblement aussi embêté qu'elle de devoir obéir aux ordres paternels ; il s'oblige à faire semblant d'être amoureux d'elle. Quand la princesse organise un grand bal pour rendre officielles les fiançailles, les amis d'Olia montent un stratagème pour empêcher le mariage avec l'un, et organiser l'union avec l'autre. Ils font croire à Olia qu'Égorov s'est suicidé. Elle se rend aussitôt auprès de lui, s'aperçoit de la ruse, mais reste là pendant que tous les participants à la fête la cherchent. Le fiancé officiel est heureux de cet événement, et part le lendemain.

Deux semaines plus tard, la princesse remercie les jeunes gens de lui avoir ouvert les yeux, et consent au mariage de sa fille et d'Égorov. Ils se marieront l'été prochain.

"Svidanie khotia i sostoialos, no"

(7 mai 1882)

"Le rendez-vous n'a pas eu lieu, mais..."

L'étudiant en médecine Gvozdiov rentre dans son logis après un examen. Sa logeuse lui remet une lettre ; elle est de Sonia qui lui donne rendez-vous le soir même, à huit heures. Il est fou de bonheur. Pour faire passer le temps, il envoie la cuisinière chercher de la bière. Aussi arrive-t-il saoul au rendez-vous, ne reconnaît pas Sonia, et s'endort rapidement malgré les cris et les coups de la jeune fille.

Il lui écrit le lendemain, s'excusant de ne pas être venu au rendez-vous : il prétend qu'il était malade, et sollicite de la voir le soir. Elle lui répond que tout est fini entre eux, puisqu'il lui préfère la bière.

"Korrespondent"
(20 et 27 mai 1882)
"Un correspondant"

Le bal a commencé à huit heures, et l'orchestre a joué sans interruption jusqu'à une heure du matin. Les hommes sont ivres, et tournent leurs regards vers le correspondant local des journaux moscovites, Ivan Nikititch, un vieillard pauvre et tranquille qu'on invite dans les fêtes par compassion. Comme l'ambiance est bon enfant, on l'oblige à boire de la vodka, on lui verse du sel sur la tête, on le jette en l'air, on lui demande un discours, et il obtempère. Il remercie l'assemblée, donne des conseils au fiancé, puis commence une longue description du métier de journaliste ; il indique qu'il écrit très peu d'articles, car il ne se passe rien à T.. Il se souvient qu'en 1846, il avait, à cause d'un article, été rossé par les bourgeois de la ville, et avait dû passer trois mois à l'hôpital et trois jours en prison pour avoir dénoncé les abus d'Untel. Ce soir, il promet à Ivan Stépanovitch un article sur lui s'il fait un don à l'école. Stépanovitch promet deux milles roubles, mais veut que l'article soit écrit immédiatement. Nikititch rentre chez lui, réveille sa fille, et commence l'article.

Le lendemain à huit heures, il se présente chez Stépanovitch avec son article flatteur. Mais, quand Stépanovitch s'aperçoit qu'il est le dernier dans la liste des donateurs de la future école, il jette dehors le journaliste.

"Сельские эскулапы", "Selskie eskoulapy"
(18 juin 1882)
"Esculapes de village"

Un matin, les infirmiers Kouzma Égorov et Gleb Glébytch reçoivent les patients à la place du médecin, qui est parti à la chasse. Il y en a trente dans la salle d'attente. Glébytch les enregistre, et refuse ceux venus du district voisin. Puis les consultations commencent. Une vieille femme a mal à la tête : Kouzma décide qu'elle manque de fer, et lui prescrit de l'eau dans laquelle on a laissé rouiller du fer. Le second patient a mal au cœur : il lui palpe l'estomac, et lui prescrit de l'huile de ricin et de l'ammoniaque. La troisième patiente vient chercher des pastilles à la menthe pour une jeune fille que Gleb courtise. Le quatrième patient est un chanteur qui a mal à la gorge : Kouzma lui prescrit du bicarbonate de soude, et lui conseille de ne pas se marier ; le chanteur le remercie chaudement : il va prier pour lui.

"Propachtchee delo"
(22 juin 1882)
"Une cause perdue"

Le narrateur est un jeune homme pauvre amoureux d'une demoiselle de la bonne société. Il a rendez-vous avec elle, et se prépare minutieusement, car c'est le jour où il va se déclarer. Il place de grands espoirs dans les trente milles roubles de la dot. Quand il lui avoue son amour, elle acquiesce, ils s'embrassent, l'union est scellée. Mais, pris d'un accès subit d'honnêteté, il lui avoue qu'il est fier de sa pauvreté, et qu'il prédit un avenir de privations pour le couple. La jeune fille réfléchit, le remercie de sa franchise, éclate en sanglots, et lui avoue qu'il n'est pas question pour elle de vivre pauvrement et de manger de la soupe aux choux : elle préfère les bécasses et les gâteaux, prend bien conscience qu'elle ne pourra se passer du luxe dans lequel elle a vécu jusqu'alors, et le quitte sur le champ. Le jeune homme, dépité, repart à pied à Moscou.

“On i Ona”
(23 juin 1882)
“Il et Elle”

Elle, est une cantatrice célèbre de vingt-sept ans, française peut-être. Il, est son mari et secrétaire de trente-cinq ans. Chacun va, à son tour, décrire l'autre.

Selon lui, sa femme est laide, grasse, sale, alcoolique, avare et instable. Il ne lui trouve grâce et ne l'aime qu'à deux moments précis et brefs : quand elle chante, et lors des dîners, car elle est alors une autre femme.

Selon elle, son mari n'est pas beau, est alcoolique, dépensier, paresseux, roturier et allemand. Elle ne l'aime que pour son courage. Elle raconte qu'elle l'a connu dans un restaurant : il s'est approché d'elle, et lui a reproché de boire. Et, quand il apostrophe les gens en criant : «*Mensonge !*», cela la fait vibrer.

“Скверная история”, “Skvernaïa istoria”
(24 juin 1882)
“Une histoire mauvaise”

Lélia Aslovskaja, qui a vingt-six ans, est au bal où elle souffre de ne plus être l'objet de l'intérêt des hommes. Cependant, à mi-soirée, elle constate avec bonheur qu'enfin un jeune homme la fixe du regard ; il se fait présenter à elle, il s'appelle Nogtev, il est peintre, bête, mais qu'importe, elle revit.

Le lendemain du bal, il fait les cent pas sous ses fenêtres. Une semaine après, il se présente chez ses parents, et est invité à venir peindre dans leur maison de campagne. Aussitôt, il fait venir son frère, qui arrive avec un ami. Et les trois hommes passent leur temps à boire, et, quand ils ne sont pas ivres, injurient tout le monde. Nogtev ne se déclarant toujours pas, les parents trouvent que c'est long, d'autant plus que les trois invités sont coûteux à entretenir. Lélia le presse de se déclarer. Après maintes hésitations, il lui demande d'être non sa femme mais son modèle. Elle est furieuse, et chasse les trois hommes.

“Kotoryi iz trekh?”
(13 juillet 1882)
“Lequel des trois?”

Nadia Petrovna est sur sa terrasse à la tombée de la nuit avec Ivan Gavrilovitch. Le jeune homme lui fait une déclaration d'amour, et la demande en mariage. Elle hésite : il est laid, mais il a de l'argent. Elle lui demande de patienter deux jours, et de rentrer chez lui pour le moment : elle lui donnera sa réponse par écrit.

Ivan parti, elle court rejoindre le baron Vladimir Schtral : elle est amoureuse de lui, et veut l'épouser. Mais il refuse et la repousse, car elle n'a ni argent ni nom. Elle regrette amèrement s'être donnée à lui.

En rentrant chez elle, elle passe devant la chambre de Mitia Goussev, qui est premier violon, jeune, beau, mais pauvre. Elle lui demande de ne plus lui faire de déclaration d'amour, avouant : «*Je suis vile, répugnante, mauvaise... Je suis quelqu'un qu'il faut mépriser, haïr, battre.*» Elle l'aime, mais aime par-dessus tout l'argent.

Dans sa chambre, elle écrit une lettre à Ivan : elle accepte de se marier avec lui.

“Iarmaka”
(25 juillet 1882)
“La foire”

Dans ce village de quelques maisons («*Si vous êtes boiteux et marchez avec des béquilles, vous en ferez deux fois le tour en dix ou quinze minutes, peut-être moins*»), les hommes font le commerce des chevaux et du bétail, les femmes vendent les produits de la ferme aux nombreuses personnes de passage. Lorsque se tient la foire, des dizaines d'enfants tournent sans un sou en poche autour des stands de jouets ; dans des baraques, de piètres artistes sans talent et vulgaires essaient de tirer quelques sourires aux passants ; il y a même un petit cirque où des numéros minables se succèdent : «*L'honorable public se tord de rire. Du reste il a des excuses ; il n'a jamais rien vu de meilleur, et a envie de s'amuser*».

“Jivoï tovar”
(6, 14, 22 et 30 août 1882)
“Une denrée vivante”

Le jeune propriétaire Grokholski est chez Lisa, sa maîtresse, qui a vingt ans. Il la presse de quitter son mari, et de venir vivre avec lui. Elle hésite, pleurniche, plaint son mari. Celui-ci, Bougrov, rentre et surprend les deux amants enlacés. Grokholski s'éclipse, Bougrov menace Lisa de mort, lui reproche sa frigidité avec lui ; puis, finalement, lui pardonne pour la cinquième fois, tout en jurant qu'à la sixième, cela ne se passera pas comme cela. Grokholski revient avec une proposition : il achète Lisa cent mille roubles. Bougrov la lui laisse pour cent cinquante mille, mais il garde leur fils, Micha.

Trois mois plus tard, Grokholski et Lisa sont en villégiature en Crimée, et vivent tranquillement leur bonheur. Survient par hasard un voisin avec un petit garçon. Lisa les reconnaît : ce sont Bougrov et Micha. Bougrov, qui a accueilli chez lui deux femmes aux mœurs légères, des Françaises, mène la grande vie, dépense beaucoup trop. Grokholski lui demande de quitter la région, la situation étant pénible pour tout le monde. Bougrov accepte à condition que Grokholski lui rachète son mobilier pour dix mille roubles.

Au printemps suivant, Grokholski et Lisa sont toujours en Crimée. Lui est heureux, mais elle s'ennuie, car son fils lui manque, et Grokholski n'a plus les attraits de l'amant.

À l'été, Bougrov revient en ville, menant un train plus modeste que celui de l'année précédente, car il a tout dépensé. Grokholski assiste à un rendez-vous entre Lisa et Bougrov qui regrettent le passé. Elle veut renouer avec son mari. Grokholski, pour se débarrasser de Bougrov, lui donne sa propriété, mais Lisa le quitte pour rejoindre son fils et son mari.

Quelques années plus tard, Grokholski habite en invité dans son ancienne propriété, et il joue de la musique quand Bougrov le lui demande.

“Цветы запоздалые”, “Tsvety zapozdalye”
(octobre 1882)
“Fleurs tardives”

Maroussia, jeune fille noble ruinée, constate avec déplaisir que le docteur Toporkov, qui vient soigner son frère, Égorouchka, est le fils de leur ancien serviteur. Il s'est élevé dans la société à force de travail et de privations, tandis qu'Égorouchka dépense le dernier argent de la famille en beuveries et prostituées. Maroussia, qui est tombée amoureuse de Toporkov, mais n'ose pas le lui avouer, s'épuise à réparer les ignominies de son frère, malgré sa maladie : elle est tuberculeuse. Quand elle avoue enfin son amour à Toporkov, celui-ci comprenant tardivement à côté de quel bonheur il est passé, l'emmène en train sur la Côte d'Azur. Elle meurt trois jours après leur arrivée. Il recueille Égorouchka.

“Narvalsia”
(20 novembre 1882)
“Il s’est attiré des ennuis”

Un jeune employé de banque épuisé rentre à l’hôtel pour passer une bonne nuit de sommeil. Mais à peine ferme-t-il les yeux qu’il entend une fête commencer dans la chambre voisine. Il supplie, menace ses turbulents voisins. Rien n’y fait. N’en pouvant plus, il pénètre en hurlant dans cette chambre, et, horreur ! constate que l’hôte de la soirée est son directeur. Il est remercié un mois plus tard.

“Dva skandala”
(16 décembre 1882)
“Deux scandales”

Un chef d’orchestre s’emporte contre une jeune choriste rousse, car elle chante à contretemps, et la fait remplacer. En fait, elle chante bien, mais perd tous ses moyens devant lui, car elle est amoureuse de lui. Un soir où il est ivre, elle succombe à son charme, et ils passent une semaine chez elle sans sortir. De retour à l’Opéra, quand elle ne chante pas, elle regarde son amoureux par un trou dans le rideau de scène. Mais, un soir, éblouie par les lumières du théâtre, elle ne voit pas que le rideau s’est levé, et qu’elle est au milieu de la scène, son vêtement contemporain jurant dans une scène qui se passe à une autre époque, ce qui fait éclater de rire le public. Aussi le chef d’orchestre la chasse-t-il en l’insultant, malgré l’amour qu’il lui porte.

Cinq années plus tard, alors qu’il est de passage dans une ville, et qu’on lui prête la baguette du chef d’orchestre local, il entend une voix magnifique. Quand il constate que c’est celle de la choriste rousse, il perd ses moyens pour la première fois de sa carrière.

“Idillia - Ouvy i akh”
(18 décembre 1882)
“Une idylle - hélas et hurra”

Un homme est invité chez le capitaine Nacetchkine. À son arrivée, il voit un tendre tableau familial, le vieux capitaine étant entouré de son neveu, Gricha, et de la fiancée de ce dernier. Les jeunes gens sont aux petits soins pour le vieil homme. Hélas ! quand le visiteur montre un article de journal où on indique que la banque Skopine a fait faillite, le capitaine défaille : c’est là qu’il avait tout son argent.

Une semaine plus tard, le visiteur rencontre Gricha, le neveu, qui lui révèle qu’il ne va plus chez son oncle, tandis que sa fiancée l’a abandonné.

“Baron”
(20 décembre 1882)
“Le baron”

L’homme qu’on surnomme «*le baron*» a soixante ans. C’est un vieil alcoolique qui porte des costumes de scène, dort la nuit dans le local du caissier du théâtre, et partage son temps entre le trou du souffleur et les loges des artistes. Il est le souffre-douleur des troupes («*Il sert de cible à la plupart des bons mots et des calembours qui circulent dans les coulisses. On peut sans craindre exercer sur lui sa finesse d’esprit : il ne répondra pas.*»), mais il est heureux, car il est au premier rang chaque soir. Certes, rêvant de jouer depuis quarante ans, il a failli être acteur, mais dut y renoncer car il avait un trac incontrôlable. Un soir, où on joue “*Hamlet*”, et qu’il est dans son trou, il ricane quand il voit la faiblesse des acteurs, les insulte, leur donne des conseils, et, finalement, n’en pouvant plus, sort à moitié de son trou, et déclame le texte à la place de l’acteur. Le public est stupéfait. Il perd sa place.

“Dobryi znakomyi”
(25 décembre 1882)
“Un brave type”

Un jeune homme est assis à la patinoire avec une jeune fille, sous la surveillance des parents de celle-ci. Passe devant eux Spevsip Makarov, le portier de l'administration où travaille le jeune homme. Il s'arrête, et lui quémande une pièce. Puis il le plaint pour la façon dont le directeur le traite. Se tournant vers la jeune fille, il lui dit que le jeune homme est bon, mais que cette sévérité est méritée, car ses papiers sont très mal tenus ; il serait bien plus à sa place dans le commerce ou la religion. D'ailleurs, le directeur veut le congédier. Le jeune homme ne sait plus où se mettre devant le regard compatissant de la jeune fille, et il peut renoncer aux rêves de mariage...

“Mest”
(31 décembre 1882)
“Une vengeance”

Invité chez des amis, Lev Tourmanov surprend une conversation entre sa femme et Diagtiarev. Il y est question d'un rendez-vous galant et d'un échange de mots doux via un vase dans le jardin public. Cela ne l'enrage plus, il en a pris son parti depuis longtemps. Par contre, être traité de dindon ou de Sobakiévitch [personnage grossier dans “*Les âmes mortes*” de Nikolaï Gogol] l'exaspère. D'autant plus que, revenu à la table, Diagtiarev en fait un peu trop. Tourmanov cherche une vengeance. Il décide d'écrire une lettre anonyme au marchand Doulinov, où il lui demande de mettre deux cents roubles dans le vase, sous peine de voir son magasin sauter. Comme Doulinov se plaindra à la police, Diagtiarev sera arrêté. Le lendemain, Tourmanov constate avec dépit que Diagtiarev retire un petit paquet contenant deux cents roubles du vase, et s'en va sans être inquiété. Le soir même, il va sous les fenêtres de Doulinov pour le traiter de froussard.

En 1883, Tchékhouv publia cent dix-sept nouvelles dont :

“Krivoe zerkalo”
(5 janvier 1883)
“Le miroir déformant”

Accompagné de son épouse, le narrateur revient dans la demeure familiale, qui n'est plus habitée depuis des années. À l'extérieur, le vent hurle, et il pleut. À l'intérieur, les souris détalent devant la lumière. Le décor est plutôt sinistre. Sur les murs humides, les portraits des ancêtres semblent les contempler sévèrement. Il remarque un miroir dont son arrière-grand-mère (pourtant fort laide) ne se séparait jamais : elle l'avait payé une somme considérable, et avait exigé qu'on le mît dans son cercueil. Un vœu qui n'avait pu être exaucé vu la taille de l'objet. D'après la légende, un démon serait caché dans le miroir, rapporte le narrateur, sans y croire. Mais, quand sa femme passe devant, elle blêmit, pousse un cri, et tombe inanimée. À son réveil, le lendemain soir, elle est en proie à une agitation fébrile. Elle reste une semaine sans manger, boire ou dormir, et réclame le miroir en sanglotant. Quand elle l'obtient, elle se calme aussitôt et se réjouit.. Plus de dix ans plus tard, elle est devant le miroir qu'elle ne quitte jamais des yeux. Le narrateur découvre «*le terrible secret*» quand il aperçoit le reflet resplendissant de charme de son épouse dans le miroir alors que celle-ci est plutôt laide. Ils sont désormais tous deux devant le miroir, et ne le quittent plus des yeux : «*Et maintenant, ma femme et moi, nous passons tous deux nos journées*

devant le miroir sans le quitter des yeux un seul instant : mon nez mange ma joue gauche, mon menton coupé en deux est tordu, mais le visage de ma femme est ensorceleur ; et une passion folle, sauvage m'envahit. / J'éclate d'un rire inhumain, et ma femme, d'une voix à peine perceptible, murmure : "Comme je suis belle !"»

"Dvoe v odnom"

(8 janvier 1883)

"Deux en un"

Le narrateur, un haut fonctionnaire, a décidé, ce soir-là, de prendre l'omnibus pour regagner son domicile. Il dévisage les passagers, et croit reconnaître Ivan Kapitonitch, qui est assis un peu plus loin. Il hésite : est-ce bien lui? Car Kapitonitch, qui est le plus humble de ses employés, qui tremble quand il le croise, et est tout juste bon à ramasser ses mouchoirs tombés par terre, alors que ce passager parle haut et fort, convoque le contrôleur, et se permet de fumer. Oui, c'est bien lui, car Kapitonitch, ayant entendu son chef rigoler, se recroqueville sur son siège, et prend une expression piteuse.

"Dva romana, 1 Roman doktora, 2 Roman reportera"

(8 janvier 1883)

"Deux romans : 1. Le roman du docteur - 2. Le roman du reporter"

Avec humour et sous la forme d'une ordonnance de médecin, l'auteur décrit les atouts d'une demoiselle, la dot, le mariage, les cris de sa mère et de sa belle-mère. Il prescrit l'ablation de la langue selon une méthode décrite par Charcot. La femme ayant appris à parler avec les doigts, il préconise de la munir de mouffles pour avoir la paix.

Puis, dans un langage journalistique (bon à tirer, censure, vente au numéro, etc...), un homme décrit son mariage, sa déception, le lendemain de la noce, les tromperies de madame, et, finalement, son renvoi chez ses parents.

"Radost"

(8 janvier 1883)

"Une grande joie"

Le jeune Mitia Kouldarov rentre tard chez ses parents. Il est en proie à une grande excitation : il est maintenant «*connu de la Russie entière*», les journaux ont parlé de lui. Devant sa famille ébahie, il lit l'article qui lui est consacré : «*Le fonctionnaire Kouldarov en état d'ébriété a été renversé par le cocher Ivan Drotov. Le traîneau lui a passé sur le corps, mais le coup fut jugé sans gravité par le médecin.*» Joyeux et triomphant, il va maintenant faire lire l'article à toutes ses connaissances.

"Исповедь", "Isproved"

(19 janvier 1883)

"Confession"

Grégoire Kouzmitch est un jeune homme qui vient d'être nommé caissier. Il indique que, depuis, il voit la vie en rose : tout le monde est devenu aimable et prévenant envers lui ; il est invité chez un supérieur hiérarchique, Kazounov, alors que, la veille encore, celui-ci le regardait à peine ; sa mère est au petit soin pour lui, et s'étonne qu'il ne dépense pas plus ; son père commande une pelisse, et achète du raisin en hiver ; son frère, avec qui il était brouillé depuis des années, lui écrit un mot d'excuse, mais, la semaine suivante, l'enjoint de lui envoyer un mandat de cent roubles. La fille de

Kazounov, qui riait de lui il y a encore peu, s'étonne de sa timidité. Il l'épouse, et prend de plus en plus d'argent dans la caisse pour entretenir sa femme, sa belle-famille et sa famille. La veille de l'arrivée de l'inspecteur, il donne une grande fête. Tout le monde rit de lui, mais personne n'oublie de lui emprunter de l'argent.

Ainsi se termine sa confession, qu'il fait depuis la prison.

“Edinstvennoe sredstvo”

(22 janvier 1883)

“L'unique moyen”

C'est le neuvième caissier de la banque arrêté pour détournement. Il avait volé jusqu'à la serrure de la caisse, et, maintenant, il a rejoint les huit autres au bagne, en Sibérie. Pour le remplacer, les dirigeants choisissent Ivan Pétrovitch, qui est pieux et misérable. Hélas ! au bout d'une semaine, il a déjà volé quatre cents rouble, car «*il en avait besoin*». Le directeur lui propose alors un marché : la banque prendra en charge ses visites aux filles, lui fournira une caisse de champagne par semaine, un abonnement au théâtre, un cheval de course, son tailleur, ses cigares, à la condition qu'il ne vole pas.

Une année plus tard, les dirigeants font leur compte : Ivan Pétrovitch n'a volé que dix mille roubles, une peccadille, c'est une bonne opération pour la banque.

Commentaire

La nouvelle fut sous-titrée “*À propos du procès de la Société de Crédit mutuel de Saint-Pétersbourg*”.

“Sloutchaj iz klassikom”

(26 janvier 1883)

“Où mènent les humanités”

Vania Ottépéliov, qui a treize ans, va passer un examen de grec. Il a révisé toute la semaine, et, ce matin, c'est le grand jour. Il se fait bénir par sa mère, et donne deux kopecks à un mendiant pour conjurer le mauvais sort. Il revient avec un «deux». Sa mère lui reproche les sacrifices qu'elle fait pour lui. Sa tante reproche à sa mère de l'avoir mis au lycée en disant : «*Vous voulez faire les nobles !*», et prend son fils, Kouzia, pour exemple : il est dans le commerce, et gagne cinq cents roubles par an. La mère, trop faible, demande au locataire, M. Kouporossov, de bien vouloir fouetter son fils. Kouporossov lui fait la morale, défait sa ceinture, et le fouette consciencieusement. Le soir même, il est décidé que Vania entrera dans le commerce.

“Ouchla”

(28 janvier 1883)

“Elle est partie”

Après un bon dîner, madame et monsieur discutent sur le canapé. Elle lui raconte qu'une certaine Sophie s'est mariée avec un certain Von Tramb. Pour elle, il est scandaleux qu'une jeune fille aussi bien ait épousé une telle crapule, un voleur, et jure qu'elle n'aurait jamais agi ainsi. Le mari, goguenard, l'écoute affirmer que, si elle apprenait qu'il volait, elle le quitterait immédiatement. Il lui ouvre alors les yeux en lui rappelant les trois mille roubles de salaire annuel qu'il touche, alors que, rien que la semaine précédente, il lui a acheté un collier à deux mille roubles, un robe à cinq cents, et que son beau-père lui a emprunté mille roubles. Il lui conseille de ne pas porter de jugement sur Von Tramb qui est un petit voleur à côté de lui. Sa femme part... dans la pièce voisine.

“Roman advokata”

(5 février 1883)

“Le roman d'un avocat”

Sous la forme d'un procès-verbal, un avocat raconte son mariage avec mademoiselle Ligovka, puis son départ presque immédiat du domicile conjugal, les cinq années qu'il a mises pour croquer la dot de sa femme, et, enfin, sa demande de divorce.

“Drama na tsiroulne”

(7 février 1883)

“Chez le barbier”

De bon matin, le barbier Makar Bliostkine est en de nettoyer sa modeste boutique quand son parrain, Éraсте Ivanytch Iagodov, y entre pour se faire raser la tête. Il lui donne des nouvelles de sa santé, puis de sa tante et de sa fille, Anna Érastovna, qu'il vient de fiancer. Stupeur de Makar, car lui et Anna s'aiment et avaient prévu se marier ; la tante avait donné son accord. Iagodov lui dit que le fiancé d'Anna est riche de quinze cents roubles, alors que lui n'a ni argent ni situation. Makar, désespéré, arrête la coupe, et chasse son parrain. Iagodov est allé à la noce de sa fille avec la moitié de la tête rasée. Il attend que cela repousse.

“Jenchtchina bez predrassoudkov”

(10 février 1883)

“Une femme sans préjugés”

Maxime Salutov est, à l'âge de trente ans, une force de la nature dont tous craignent les colères. Pourtant, face à Hélène Gavrilovna, il pâlit : il aime la jeune fille, et en est aimé en retour. Mais il y a dans son passé un épisode dont il n'est pas fier, et qui l'empêche d'être heureux. Il fait pourtant sa demande en mariage aux parents d'Hélène. Elle est acceptée, Hélène est folle de joie, mais Maxime s'accable de reproches : que va-t-elle dire quand elle saura ?

Le jour de la noce, alors qu'ils sont seuls dans la chambre nuptiale, Maxime prend son courage à deux mains, et avoue à Hélène qu'enfant et pendant vingt ans, il a été clown dans un cirque. Hélène part d'un rire hystérique, le serre dans ses bras, et le couvre de baisers.

Le lendemain matin, le couple fait tellement de bruit que le père d'Hélène vient aux nouvelles. Il découvre Maxime faisant des sauts périlleux sous le regard resplendissant de bonheur d'Hélène.

“Blagodarny”

(12 février 1883)

“Reconnaissant”

Michel Bobov reçoit trois cents roubles de son supérieur hiérarchique et cousin, Ivan Pétrovitch, qui lui fait remarquer que c'est grâce à l'insistance de Marie, sa femme, qu'il y a consenti. Aussi Bobov court-il chez Marie pour la remercier de son intervention, et lui annoncer qu'il va pouvoir, avec cet argent, célébrer son mariage avec Catherine. Il loue à Marie les qualités de son mari, tout en ajoutant qu'il est vieux et laid. Il a tôt fait d'enlacer la jeune femme qui essaie sans succès de se débarrasser de lui. C'est dans cette position qu'Ivan les surprend.

"Triapka"
(19 février 1883)
"Une chiffre"

Le narrateur appelle dans son cabinet Mlle Julie, la gouvernante de ses enfants, pour lui donner son salaire des deux mois passés. Mais il lui accorde trente roubles par mois et non quarante comme cela était convenu. Elle proteste à peine. Puis il ajoute qu'il ne lui paie pas les cinq premiers jours, les dimanches, les trois jours de fête, les quatre jours où Nicolas, son fils, a été malade, et, enfin, les trois jours où elle a été souffrante l'après-midi. Il retire également le prix de la tasse qu'elle a cassée, la veste que Nicolas a déchirée, et les dix roubles qu'elle a empruntés. Elle proteste alors, disant n'avoir emprunté que trois roubles. Il passe outre, et lui retire en plus ces trois roubles qu'il n'avait pas notés. Il lui donne onze roubles, et elle le remercie. Pourtant, il laisse éclater sa colère, lui reprochant de lui avoir dit : «*Merci !*» alors qu'il l'a volée. Elle répond : «*Dans mes autres places, on ne me donnait rien du tout*». Il révèle alors qu'il a voulu lui faire une plaisanterie, reprend les onze roubles, et lui donne une enveloppe qu'il avait préparée, et qui contient les quatre-vingt roubles dus. «*Est-il possible d'être aussi nouille?*», se demande-t-il en regardant son sourire piteux. «*On peut*», lit-il sur le visage de la jeune fille.

‘‘Torjestvo pobeditei’’
(26 février 1883)
‘‘Le triomphe du vainqueur’’

Le vendredi du carnaval, le fonctionnaire Alexeï Ivanytch Kozouline a invité ses subordonnés à son domicile pour un banquet mémorable. Le jeune narrateur reçoit instruction de son père de rire aux remarques spirituelles de son chef. Peut-être que ces marques de soumission lui vaudront une place de commis aux écritures? Lors du banquet, Kozouline raconte ses débuts dans la fonction publique ; il était alors sous les ordres de Kouritsine, qui le considérait plus comme un valet qu'autre chose. Pour se venger, Kozouline ordonne ce soir à Kouritsine de faire le pitre. Puis il ordonne au père du narrateur de faire le coq en courant autour de la table ; son fils l'imité. Peut-être sera-t-il commis aux écritures?

"Oumnyi dvornik"
(3 mars 1883)
‘‘Un portier intelligent’’

Philippe, le portier, fait la morale au personnel de la maison (le cocher, les valets, les femmes de chambre, la cuisinière) : «*Vous êtes tous des ignares. Moi seul, je consacre mon temps à la lecture, alors que vous ne pensez qu'à boire et manger*». Comme arrive son tour de garde, il prétend montrer l'exemple, et annonce qu'il va lire tranquillement pendant son service. Il prend un livre sur la culture du rutabaga, mais s'endort au bout de trois pages. Il est réveillé par l'agent de police, et écope d'un procès verbal pour avoir dormi pendant son service. Rétrogradé à la cuisine, il écoute, cramois, Micha faire la lecture.

‘‘Загадочная натура’’
(19 mars 1883)
‘‘Une nature énigmatique’’

Voldemar, jeune fonctionnaire et écrivain débutant, rencontre dans un wagon de première classe une dame au joli minois. Elle fait des manières, mais lui raconte sa vie.

Née dans un milieu modeste, elle voulut à tout prix s'élever, et fit de sa jeunesse une «*lutte constante contre [son] milieu*». Elle se maria à un vieux général très riche dont elle supportait les étreintes en pensant à un avenir où elle pourrait choisir l'homme de sa vie. Or, le général étant mort, elle pourrait refaire sa vie. Mais cela ne la tente plus : elle vient de rencontrer un autre vieillard fortuné !

Commentaire

Tchékhov décrit peut-être une rencontre qu'il avait faite.

On remarque une référence à Dostoïevski et à «*Crime et châtiement*».

‘Iz dnevnika pomochtchnika boukhaltera’

(18 juin 1883)

‘*Extraits du journal d'un aide-comptable*’

1863 : L'aide-comptable espère la mort de Glotkine, son chef. Il a été victime d'une crise de delirium tremens. Sa place devrait lui revenir. Le secrétaire Klechtchov doit être jugé pour coups et blessures.

1865 : Glotkine est encore souffrant. Klechtchov a violenté un Arménien, et devrait passer en jugement.

1867-1870 : Glotkine est toujours souffrant. L'aide-comptable espère pouvoir s'acheter une pelisse, une robe de chambre, et, pourquoi pas? se marier, quand il aura eu la place qu'il convoite. Klechtchov a été chassé de son club pour inconvenance.

1878 : Il y a une épidémie de peste dans les environs. Glotkine boit de la vodka au poivre pour s'en protéger.

1883 : Glotkine est mort. Enfin ! Mais l'aide-comptable n'a pas eu la place. Elle échut à Tchalikov, grâce à l'intervention de sa tante, la générale. Klechtchov avance dans la «table des rangs» [ordre hiérarchique des fonctionnaires russes] : il est maintenant assesseur de collègue.

1886 : Tchalikov va peut-être se suicider, sa femme l'ayant quitté. Peut-être l'aide-comptable aura-t-il la place, et pourra-t-il s'acheter une pelisse? Un nouveau scandale est causé par Klechtchov.

“Смерть чиновника”, “Smert tchinovnika”

(2 juillet 1883)

“*La mort d'un fonctionnaire*”

Le fonctionnaire de police Ivan Tcherviakov assiste, à l'Opéra, à une représentation des “*Cloches de Corneville*”. Il se sent au comble du bonheur. Mais il éternue, et voit un petit vieux, assis devant lui, essuyer sa tête chauve avec son gant tout en marmonnant. Il reconnaît le général Brisjalov, haut fonctionnaire au ministère des communications, et le prie d'accepter ses excuses. Plus tard, au cours de la soirée, au lieu de demeurer tranquille, le balourd se confond encore en excuses.

De retour chez lui, sa femme lui conseille d'aller s'excuser le lendemain.

Dans la salle d'attente du général, Tcherviakov s'excuse pour la troisième fois. Mais le général a oublié l'incident, et ne montre que peu d'intérêt. Se méprenant sur cette réaction, Tcherviakov vient s'excuser une quatrième fois, et provoque alors la colère du général. À la cinquième fois, il est chassé. Cela le rend malade («*Il eut l'impression que quelque chose se rompait dans son ventre*»). Il rentre chez lui, et meurt.

"Козел или негодяй"
(23 juillet 1883)
"Un méchant garnement"

Ivan Lapkine a invité Anna Zamblitskaya à pêcher au bord de la rivière. Il s'assure qu'ils sont seuls, et lui fait une déclaration d'amour. Leurs cœurs s'unissent, des baisers s'ensuivent... Malheureusement, un témoin indésirable, Kola, le jeune frère d'Anna, a tout vu. Faisant chanter les amoureux, il exige tout d'abord un rouble, puis un ballon, des crayons de couleur, des boutons de manchette, bientôt une montre. Trois mois plus tard, Lapkine fait sa demande de mariage aux parents d'Anna, qui l'acceptent. Anna et lui courent immédiatement dans le jardin, attrapent Kola, et lui tirent les oreilles. C'est un grand moment de bonheur pour eux.

"Barynia"
(30 juillet 1883)
"La dame"

La propriétaire Éléna Égorovna Strelkova, qui est dans la trentaine, vient avec Félix Adamovitch Rjévetski, son intendant, chez les Jourkine. Elle cherche Stéphane, son cocher, qui est le fils cadet de la famille. Il n'est resté que quatre jours à son service. Veut-il plus d'argent? Elle est prête à faire passer son salaire de dix à quinze roubles par mois.

On comprend par la suite que cette femme très sensuelle, qui a été mariée à Moscou, a trompé son mari au bout de vingt jours ; que, depuis, elle habite dans le domaine de son frère où elle fait ce qu'elle veut ; qu'elle a besoin d'un homme ; qu'elle a fait des propositions à Stéphane ; et que, ne voulant pas commettre de péché, il s'est enfui pour rentrer chez son père où vit Maria, sa jeune femme enceinte. Mais Maxime Jourkine, son père, qui prend en compte l'intérêt financier d'avoir un fils chez la propriétaire, le presse de retourner à son nouveau poste, et va jusqu'à le fouetter. Maria supplie son mari de ne pas y aller.

Le lendemain, Stéphane est de retour chez Éléna. Il accepte de la servir et de faire l'amour avec elle. Elle lui donne un beau costume de cocher, et, chaque soir, il la conduit au galop sur les routes environnantes. Ils reviennent au domaine quelques heures plus tard, apaisés.

Le drame se noue quand Stéphane s'enivre au cabaret. Son frère, Sermion, un soldat en permission qui est une brute alcoolique, et les autres paysans le provoquent. Il demande à son frère : «*Et si mon âme refuse le péché?*» Sermion rétorque : «*Le péché? Où vois-tu le péché? Rien n'est péché pour un pauvre...*» Excédé, Stéphane assomme Manafouïlov, le sacristain, se bat avec son frère. Les hommes du village le poursuivent. Il tue sa femme à coups de poings.

Quand on raconte le drame à Éléna, elle ne sourcille pas : Félix a déjà remplacé Stéphane.

Commentaire

Dans cette nouvelle dramatique intense, Tchekhov, qui n'était pourtant âgé que de vingt-deux ans, fit preuve d'une grande maturité.

"Pridanoe"
(31 juillet 1883)
"Le trousseau"

De passage dans une petite ville, le narrateur rend visite à Mme Tchikamassov, à la demande du mari de cette dernière. Il découvre une petite maison où les volets sont clos en permanence, et où, visiblement, personne ne s'aventure jamais. Sa venue est un grand événement pour Mme Tchikamassov et pour sa fille, Manientka, qui a vingt ans. On le gave de nourriture, mais on ne le

présente pas au frère de madame, car c'est un rustre qui a l'intention d'entrer dans les ordres. Enfin, on lui montre cinq malles : c'est le trousseau de Manientka.

Sept années plus tard, de nouveau de passage dans la ville, il s'arrête de nouveau chez Mme Tchikamassov. Rien n'a changé. On se souvient fort bien de lui. Mais les deux femmes ont vieilli, et Manientka a perdu sa fraîcheur.

Quelques années plus tard, il repasse, constate que Mme Tchikamassov en deuil est seule avec son frère, et que Manientka n'est plus là : elle est morte récemment.

"Дочь Альбиона"

(13 août 1883)

'Une fille d'Albion'

Fédor Otsov, «*maréchal de la noblesse*», vient rendre visite à son ami, Griabov. Le valet lui indique : «*Il est à la pêche avec la gouvernante anglaise*». Otsov le trouve deux «*verstes*» [une verste fait un plus d'un kilomètre] plus loin, assis au bord de la rivière, avec «*son épouvantail*», car la «*fillette d'Albion*», Miss Twice, a peu de charme : grande, maigre, elle a des yeux exorbités d'écrevisse, un nez crochu en forme d'hameçon, et des épaules jaunes et décharnées. Elle est en Russie depuis dix ans, mais ne comprend ni ne parle un mot de russe. Depuis le matin, cela ne mord pas. Soudain, Griabov pense avoir fait une touche. Non, l'hameçon est coincé. Comme il veut se mettre à l'eau, il demande à Miss Twice d'aller un peu plus loin, le temps qu'il se déshabille. Rien n'y fait, elle ne comprend rien. Il se met nu devant elle pour aller décrocher son hameçon : elle reste imperturbable.

"Spravka"

(15 septembre 1883)

'Le renseignement'

Voldyriov entre dans un bâtiment officiel, et demande à l'huissier où s'adresser pour obtenir la copie d'un jugement. On lui indique un fonctionnaire à qui il expose sa requête. Mais il n'obtient pas de réaction, une première fois, une deuxième fois : l'homme essaie d'attraper une mouche, et se conduit comme si Voldyriov n'était pas là. Un billet d'un rouble n'y change rien. Voldyriov retourne voir l'huissier qui lui indique que le tarif est de trois roubles. Voldyriov pose les trois roubles sur la table, et, en quelques minutes, il obtient une chaise, le renseignement qu'il voulait, une copie de l'acte ; on s'enquiert même de sa récolte, et on le raccompagne au bas de l'escalier.

"Осенью"

(septembre 1883)

'En automne'

Un propriétaire terrien alcoolique et déchu, et un paysan de son village se rencontrent loin de chez eux. C'est une triste réunion dans laquelle les faits sont bien moins importants que la puissante impression que chaque être a ses raisons de vivre sa propre vie.

"Толстыи тонкий"

(1er octobre 1883)

'Le gros et le maigre'

Deux hommes se rencontrent à la gare : le gros Micha et le maigre Porphyre, qui est accompagné de sa femme, Louise, et de son fils, Nathanaël. Ils se sont connus au collège, et tous deux sont heureux de ces retrouvailles. Porphyre indique fièrement qu'il est assesseur de collège, soit la huitième

position dans «la table des rangs» [ordre hiérarchique des fonctionnaires russes] ; Micha, lui, est conseiller secret, soit la troisième position. À cette annonce, Porphyre se met au garde-à-vous, boutonne sa veste, devient une marionnette : il «*serra trois doigts de Son Excellence, courba tout le corps, comme un Chinois, "Hi-Hi-hi". Sa femme sourit, Nathanaël claqua des talons, et fit tomber sa casquette.*» Micha se sent mal à l'aise, et se récrie : «*Nous sommes des amis d'enfance. À quoi bon ces courbettes?*» Mais rien n'y fait. Porphyre est dégoulinant de «*vénération et de suavité*». À ce spectacle, Micha a la nausée, et le quitte rapidement.

“Tragik”
(8 octobre 1883)
“Le tragédien”

Macha Sidorietski, la jeune fille du chef de la police, est tellement enthousiaste lors de sa première sortie au théâtre qu'elle demande à son père d'inviter les acteurs à dîner, le lendemain. Ainsi arrivent le directeur de la troupe, Limonadov, le tragédien Fénoguénov et le comique Vodolazov. Si le père s'ennuie ferme avec ces artistes, sa fille est heureuse. Tellement qu'elle retourne tous les jours au théâtre, et que les acteurs viennent déjeuner ou dîner très régulièrement. Elle tombe amoureuse de Fénoguénov. Quand la troupe quitte la ville, elle la suit en cachette de son père, et se marie avec Fénoguénov. Le tragédien espère ainsi soutirer de l'argent au père. Mais cela ne se passe pas comme il le veut. Il oblige alors Macha à tenir de petits rôles dans la troupe pour justifier sa présence. Elle n'a pas de talent, et connaît peu ses textes. Fénoguénov la bat, et la contraint à écrire à son père pour lui demander de l'argent.

“V more”
(29 octobre 1883)
“En mer”

Un marin raconte la dure vie des marins, l'emprise de l'alcool, la débauche et la misère. Dans le navire où il travaille, il a fait un trou dans la paroi de la chambre nuptiale. Or, par chance, elle est occupée ce soir-là par de jeunes mariés. La jeune femme est extrêmement ravissante. Il se délecte à l'avance du spectacle en voyant ses yeux pleins d'amour. Pourtant, rien ne se passe comme prévu, car le mari discute longuement avec elle, essaie de la convaincre de faire quelque chose ; elle refuse tout d'abord, puis accepte avec colère. Le marin comprend le caractère sordide de la situation quand le mari laisse sa place, contre une liasse de billets, à un riche Anglais.

“V Moskve na Troube”
(5 novembre 1883)
“À Moscou, sur la place Troubnaïa”

À Moscou, sur la place Troubnaïa, se tient le marché aux animaux : des oiseaux (chardonnerets, serins, merles), des lapins, des hérissons, des poissons dans des seaux remplis d'eau sale : «*La Trouba, c'est un lieu où l'on aime tendrement les animaux, et où on les fait tant souffrir.*» Le marché est fréquenté de connaisseurs que les vendeurs respectent et interpellent.

“V potchovom otedelenii”

(5 novembre 1883)

“Le directeur des postes”

Le directeur des postes Sladkopertzev vient d'enterrer sa jeune épouse. Tous les assistants sont invités au repas de funérailles. Comme Sladkopertzev y loue la beauté et le caractère de la défunte, tous l'approuvent. Il loue aussi sa fidélité, mais alors quelques personnes toussent. Il raconte comment lui, à soixante ans, a réussi à ce que sa femme, qui en avait à peine vingt, n'aille pas à des «rendez-vous sauce provençale». Il faisait courir le bruit qu'elle était la maîtresse du chef de la police, et, comme tout le monde craignait cette «bûche moustachue», les hommes ne restaient jamais en présence de sa femme de peur d'avoir des problèmes avec la police.

“Клевета”

(12 novembre 1883)

“Une calomnie”

Akhinéïev, professeur du lycée, a invité ses collègues au mariage de sa fille. Alors que la fête bat son plein, il vient dans la cuisine vérifier si tout est prêt pour le souper (des rôtis d'oies, de canards, des hors-d'œuvre, des boissons, et comme plat principal, un magnifique esturgeon). Marfa, la cuisinière, a bien travaillé, et, d'admiration pour le plat et le travail, il claque les lèvres en imitant le bruit d'un baiser. À ce moment précis, entre dans la cuisine Vankine, le surveillant du lycée, qui croit qu'Akhinéïev était en train d'embrasser la cuisinière, et qui ressort aussitôt. Akhinéïev, imaginant les ragots que l'autre va faire courir le lendemain au lycée, se dépêche d'expliquer, à chacun de ses invités, ce qui s'est passé dans la cuisine. La fête se termine, tout a été parfait.

Une semaine plus tard, le directeur du lycée prend Akhinéïev à part pour lui demander de ne pas s'afficher avec sa cuisinière. Puis sa femme lui fait une crise de jalousie. Comme cela ne vient pas de Vankine, de qui cela peut-il bien venir?

“V rodjdestvenskouïou notch”

(22 décembre 1883)

“Dans la nuit de Noël”

Se trouvent sur un rivage, avec Denis l'ancien et Pierre l'innocent, Nathalie, la femme du pêcheur Litvinov et la mère de celui-ci dont ils attendent le retour. Comme il y a eu une tempête, on craint que la débâcle des glaces ne fasse périr tout l'équipage. L'attente dure. En entendant les vagues proches, Denis comprend que la débâcle a commencé, et que les hommes n'ont plus aucune chance de s'en tirer. La mère de Litvinov s'effondre : il était son dernier fils. Mais Nathalie rit, et on croit qu'elle a perdu la raison. Au moment où elle va remonter dans sa maison, un homme s'avance vers elle ; c'est Litvinov, qui est heureux de voir que sa femme l'attendait. Mais elle pousse un hurlement de désespoir. Litvinov comprend qu'elle espérait sa mort, car elle ne l'a jamais aimé. Il repart sur son bateau, et se précipite vers un bloc de glace malgré les «reviens» de Nathalie.

En 1884, Tchekhov écrivit quatre-vingt-une nouvelles dont :

(14 janvier 1884)

“La décoration”

Poutiakov emprunte à son ami Lédentsov sa décoration de l'Ordre de Saint-Stanislas. En effet, il doit se rendre au repas de Nouvel An de Spitchkine, qui a en haute estime les hommes ayant une

décoration, et qui est le père de deux filles qu'il convoite. Bombant le torse sur lequel il porte la décoration (« *On se sent comme rehaussé à ses propres yeux, pensait-il, ça ne vaut que cinq roubles, ce petit truc-là, mais ça fait un effet !* »), il se rend donc chez Spitchkine. Hélas ! il reconnaît parmi les convives son collègue, M. Tremblant, professeur de français. Il se demande ce que celui-ci va penser en voyant la décoration qu'il porte indûment. Comme il lui est impossible de fuir, il pense qu'il vaudrait mieux la cacher avec la main droite. Mais il lui est ainsi impossible de manger. Il prétexte donc avoir déjà mangé, et voit passer devant lui des plats savoureux. À la fin du repas, l'hôte fait trinquer les convives, levant son verre de la main droite. Poutiakov, effrayé, constate avec soulagement que M. Tremblant a lui aussi une décoration. Tous deux ayant triché, et ne pouvant donc pas se dénoncer, la fête finit bien. S'il a le ventre creux, Poutiakov est heureux.

"Ванька" "Vanka"
(9 février 1884)
"Vanka"

La nuit de Noël, Vanka, un orphelin de neuf ans, écrit une supplique à son grand-père. Il a été placé comme apprenti à Moscou chez le cordonnier Aliakhine. Il le bat, comme le font aussi les ouvriers, et, la nuit, alors qu'il a sommeil, il doit s'occuper du bébé, et il ne faut surtout pas qu'il s'endorme. De plus, on ne le nourrit pas assez. Il voudrait rentrer chez lui, au village. Il rêve de son grand-père lisant sa lettre.

(11 février 1884)
"Le répétiteur"

Le lycéen légor Zibérov donne des leçons particulières. Ce jour-là, il est chez le jeune Pétia Oudodov, qui n'a toujours pas appris sa leçon de latin. Zibérov enrage intérieurement contre le garçon et contre son père qui est venu l'aider, se réjouissant : « *Cet imbécile de père va connaître l'imbécillité de son fils !* » Après le latin, vient l'arithmétique. Zibérov pose un problème à Pétia, qui essaie de le résoudre, mais n'y arrive pas. Cependant, son père trouve la solution avec son boulier, et conclut : « *Voilà. On trouve la solution en comptant à notre façon à nous, gens sans instruction !* ». À la fin des deux heures, Zibérov demande au père le paiement des six mois de cours dus. Mais celui-ci promet le paiement à la semaine prochaine. Zibérov les quitte, et s'en va donner une autre leçon.

Commentaire

La nouvelle a quelque chose d'autobiographique puisque Tchekhov fut lui-même répétiteur alors qu'il était lycéen à Tangarog

"Певчие", "Pevtchie"
(25 février 1884)
"La chorale"

Le comte Wladimir Ivanytch, le « barine » (« seigneur »), va revenir à Iefremov. Cette nouvelle excite le pope, car l'église sera pleine de personnalités locales quand il viendra à l'office. Mais cela n'enchanté guère Alexéï Alexéitch, le sacristain, qui s'occupe de la chorale des enfants. Pourtant, il les fait répéter chaque soir en prévision de ce grand jour ; ils apprennent le "Miserere", le "Chant des chérubins" et "Que mes prières s'accomplissent". Le résultat est éblouissant, on s'attend à un triomphe.

Mais, deux mois plus tard, le comte refuse que la chorale se produise à l'office. Le sacristain part à la taverne avec le diacre pour laver l'affront.

"Жалобная книга"
(10 mars 1884)
"Le registre des réclamations"

Le registre des réclamations de la gare est placé dans un bureau qui lui est réservé. On y lit des dénonciations : «*Nikandrov est socialiste*» - la femme du gendarme fait des promenades avec le buffetier - le chef de gare a un faciès déplaisant - Untel a perdu un chapeau - une déclaration d'amour. Bref, peu de réclamations portant sur le chemin de fer.

"Perpetuum mobile"
(17 mars 1884)
"Perpetuum mobile"

Sous une pluie battante, le juge Grichoutkine et le docteur Svistiski partent sur des chemins de campagne procéder à une autopsie. Grichoutkine, jugeant que le temps est trop mauvais pour continuer, impose qu'on s'arrête pour la nuit chez lojov, président du tribunal à la retraite. Il y là, outre lojov, Tioulpanski, le substitut, et la fille d'lojov, la belle et jeune veuve Nadéjda Ivanovna. Grichoutkine et Svistiski sont invités à souper et à dormir. Svistiski et Nadéjda discutent pendant que les autres jouent aux cartes. À deux heures du matin, Nadéjda indique au docteur qu'elle dort mal la nuit, et que, si la lampe en face de sa chambre est allumée, c'est qu'elle s'ennuie... Le docteur va se coucher sans rien comprendre. C'est le juge Grichoutkine, à qui il a raconté sa soirée, qui lui explique : «*Si elle t'a dit ça, alors tu es le plus heureux des hommes*». Mais Svistiski ne veut pas profiter de la situation. Aussi le juge Grichoutkine, qui est ivre, décide-t-il d'aller, malgré ses soixante-sept ans, dans la chambre de Nadéjda. Le ton monte entre les deux hommes. Viennent les insultes. Le docteur Svistiski, ne pouvant plus supporter la compagnie du juge, décide de partir en pleine nuit. Trois jours plus tard, le juge Grichoutkine vient présenter ses excuses au docteur Svistiski. Il met sur le compte de l'alcool ses écarts de conduite, et lui rappelle qu'ils doivent aller faire cette autopsie. Ils partent, et s'arrêtent à la première auberge. En effet, ils y ont reconnu, garé devant, l'équipage du juge lojov. Ils commandent à boire : l'autopsie peut attendre.

"Чтение", "Tchenie"
(24 mars 1884)
"La lecture"

Ivan Péetrovitch Sémipalatov, chef de service au théâtre, pour faire plaisir au directeur, adopte une de ses nouvelles lubies, et ordonne à ses auteurs : «*Lisez et vous constaterez tout de suite que votre horizon se transforme radicalement*».

Le lendemain, Merdaïev doit lire "*Le comte de Monte-Cristo*", mais ne peut pas : «*Je ne comprends rien... C'est des espèces d'étrangers*». Et il se met à boire. Podkhodtsev doit lire "*Le Juif errant*", mais il se met à insulter un confrère, Smirnov.

Deux mois plus tard, Sémipalatov reconnaît son erreur, et lève l'obligation.

(30 mars 1884)
"La partie de cartes"

De retour du théâtre, Andreï Péressoline, «*conseiller d'État actuel*» dans «la table des rangs» [ordre hiérarchique des fonctionnaires russes], voit de la lumière dans l'immeuble où il travaille. Il s'approche doucement, et découvre quatre subordonnés jouant aux cartes. Il tend l'oreille, mais ne comprend pas

ce jeu : au lieu de cartes, on parle de personnages de l'administration, de hauts fonctionnaires, et même de sa femme ; au lieu de couleurs, on parle de gouvernement, de banques de Russie. Il se présente. Après un moment de panique, les quatre joueurs lui expliquent les règles du jeu. Intéressé, il s'assoit et joue avec eux.

Le lendemain matin, à sept heures, le concierge voit les cinq hommes jouant encore aux cartes. Péressoline le congédie, et continue la partie.

"Альбом", "Аlbom"
(5 mai 1884)
"L'album"

Le jour du jubilé marquant les cinquante années de service de Jmykhov, «*conseiller d'État actuel*» dans la «table des rangs» [ordre hiérarchique des fonctionnaires russes], ses subordonnés lui offrent un magnifique album qui contient les portraits de ses subordonnés. La joie et la gratitude le submergent ; il fond en larmes, et les remercie chaudement. Il rapporte chez lui l'album, qui est pour lui «*la plus haute récompense*». Mais il croit «*avoir effectivement rendu de grands services à la patrie, et, s'il n'avait pas existé, c'eut été un grand malheur pour elle*».

À son domicile, sa famille et amis lui ont préparé une fête. L'album est admiré par tous. Mais il est confisqué le soir même par sa fille, Olia. Le lendemain, elle remplace les portraits des subordonnés par ceux de ses amies d'école. Plus tard, Kolia, son fils, prend les portraits, les découpe, et s'en sert pour en faire des soldats.

"Брожение умов", "Brojenie oumov"
(16 juin 1884)
"La fermentation des esprits"

Potchéchikhine et Optimov marchent sur la place de leur petite ville où règne une chaleur étouffante. Ils s'arrêtent pour regarder un vol d'étourneaux se poser dans le jardin du diacre. Ils font des commentaires sur les oiseaux et sur l'endroit où ils se sont posés. Trois passantes, les voyant faire, s'arrêtent à leur tour, et regardent la maison du diacre. Puis regardent aussi un paysan, des ouvriers et le pompier dans la tour de guet. Les voisins ne voyant plus le pompier dans la tour pensent qu'il y a un incendie, et appellent les pompiers. Potchéchikhine et Optimov cherchent à comprendre quelle est la raison de cet attroupement. Une personne se fait marcher sur le pied. Quelqu'un comprend qu'elle a été écrasée, et la nouvelle se répand. Le pompier veut de l'eau, mais il n'y en a pas ; il veut des chevaux, mais le commandant des pompiers les a pris pour raccompagner sa tante chez elle. La foule grandit, mais elle se disperse dès qu'elle entend un orgue de barbarie à la taverne du coin.

Le soir même, le fonctionnaire Danilitch écrit un rapport aux autorités : grâce à son action énergique, et avec le concours des fonctionnaires, l'attroupement a été dispersé, et les coupables sont sous les verrous.

"Ekzamen na tchin"
(14 juillet 1884)
"Examen pour le rang"

L'employé des postes Fendrikov va passer son examen de titularisation à l'âge de soixante ans. Il craint par-dessus tout le professeur de géographie Galkine parce que, au bureau de poste, il l'avait empêché de passer devant tout le monde.

Les examinateurs arrivent : l'inspecteur, le surveillant des écoles, le professeur d'instruction religieuse, Galkine et d'autres professeurs. On commence par la dictée. Fendrikov passe l'épreuve malgré les pièges qu'on lui tend. Puis l'examineur choisit, dans le domaine de la science, la

géographie car, dit-il «*c'est la science des facteurs*». On demande à Fendrikov : quels sont les affluents du Gange? dans quelle province se trouve Jitomir? Il souffre. En mathématique, il voudrait être interrogé sur la stéréométrie, sujet auquel il a consacré un mois, mais l'examineur choisit l'arithmétique. Or il ne connaît pas cette discipline. En désespoir de cause, il jure qu'il est un bon chrétien : on lui fait réussir l'examen.

Plus tard à la taverne, rayonnant de joie, il regrette d'avoir étudié la stéréométrie : «*Je l'ai rabâchée un mois entier, cette saleté ! Quel dommage !*»

"Хирургия"
(11 août 1884)
"Chirurgie"

Ce matin-là, en l'absence du médecin, c'est l'infirmier-chef Kouriatine qui fait les consultations à l'hôpital provincial. Le sacristain Vonmiglassov ressent une douleur dans la bouche, et ne peut plus chanter à l'office. Kouriatine l'examine, décide qu'il faut arracher une dent : va-t-il utiliser un davier ou un pied de biche? Celui-ci fera l'affaire. Il tire, mais le diacre retient son bras car la douleur est trop forte. La dent résiste, craque, est cassée. Kouriatine insulte Vonmiglassov : il a arraché des dents à des personnages dont le costume valait cent roubles, pourquoi se plaint-il?

À l'été 1884, toujours sous le pseudonyme d'Antocha Tchékhonte, Tchékhov réunit six de ses nouvelles en un recueil intitulé "**Сказки Мельпомены**" ("**Skazki Melpomeny**", "*Les contes de Melpomène*"), qui, première de ses œuvres publiée mais à compte d'auteur, se vendit mal.

Si, en septembre, il obtint son diplôme de médecin, et commença à exercer (ce qui, d'ailleurs, lui fournit beaucoup de matière pour ses nouvelles), il privilégia son activité d'écrivain car elle lui procurait des revenus, et continua à publier des nouvelles :

"Невидимые миры слезы"
(1884)
"Des larmes invisibles du monde"

Des noceurs connaissent des tourments ridicules parce que leurs femmes les empêchent de vivre à leur guise leur vie de patachon.

"Хамелеон", "Chameleon"
(8 septembre 1884)
"Caméléon"

L'inspecteur de police Otchoumélov traverse la rue quand il est alerté par des cris. Le joailler Khrioukine poursuit un chien qui l'aurait mordu. Otchoumélov interroge les témoins : «*À qui est le chien?*», et se demande s'il faut l'abattre et dresser un procès verbal au propriétaire. Mais un témoin rapporte qu'il appartient au général Jigalov. Cela change tout. Mais Khrioukine affirme que le chien n'est pas au général, que c'est un chien errant. Otchoumélov hésite. Par chance, Prokhov, le cuisinier du général, qui passait par là, confirme que le chien n'est pas au général. Otchoumélov annonce qu'il va l'abattre. Mais Prokhov révèle qu'il est au frère du général. Otchoumélov lui remet donc le chien, et menace Khrioukine de sanction : «*Je t'aurai. T'en fais pas.*»

"Iz ognia da v polymia"
(20 septembre 1884)
"Tomber de Charybde en Scylla"

L'avocat Kaliakine fait la morale à Gradoussov, le maître de chapelle. Pourquoi a-t-il offensé son client, Déréviachkine? Pourquoi l'avoir traité d'âne en public? Gradoussov rétorque qu'il ne pouvait plus supporter ses interventions incessantes pendant les répétitions de chants ; il interrompait les ténors pour parler de Bismarck ou de la guerre russo-turque de 1877-1878. Pourtant, au début, Gradoussov avait essayé de lui faire comprendre qu'il est dérangeant ; mais, depuis qu'il est devenu secrétaire de la police, il se gonfle d'importance. Kaliakine propose à Gradoussov de venir s'excuser publiquement pour que Déréviachkine retire sa plainte. Le maître de chapelle acquiesce. Ils se rendent à la taverne où Déréviachkine est assis au milieu d'un groupe compact, se révélant au premier coup d'œil comme un ivrogne *«bête mais pas au point de ne pas se considérer comme un homme très intelligent»*. Gradoussov s'excuse. Mais, c'est plus fort que lui, il ne peut pas s'empêcher d'en rajouter, de provoquer à nouveau Déréviachkine, et d'insulter les autorités présentes. Deux semaines plus tard il est condamné à deux mois de prison ferme. À l'énoncé du verdict, il provoque le juge, fait de même en appel où il l'accuse de corruption. Il va être poursuivi pour outrage au tribunal.

"Надлежащие меры"
(22 septembre 1884)
"Les mesures qui s'imposent"

La commission sanitaire de la ville fait sa tournée d'inspection. Sont présents le médecin municipal, l'inspecteur de police, des délégués de la ville et des commerçants, des policiers. Ils commencent par la boutique d'Odchéïnikov. Ils remarquent que le couteau pour le savon sert également pour couper le jambon : *«Ce n'est rien, rétorque Odchéïnikov. Pour les clients de marque nous avons un couteau spécial.»* Des chatons dorment dans le sac de sarrasin : *«Ce n'est pas grave»* assure encore Odchéïnikov, qui ouvre une bouteille de vodka, sert à boire et à manger à toute la commission. Dans la deuxième boutique, cinq hommes poussent un énorme tonneau qui bouche l'entrée. Est-ce par hasard? En tout cas, la commission ne peut pas y pénétrer. La porte de la troisième boutique, celle de Chiboukine, est fermée. Elle était pourtant ouverte quelques instants auparavant. Deux heures plus tard, la commission revient de sa tournée avec une corbeille de pommes pourries. On s'arrête à la taverne pour se désaltérer après pareils efforts, et on mange les pommes pour accompagner la vodka.

"На кладбище"
(6 octobre 1884)
"Au cimetière"

Dans les allées d'un cimetière, un groupe d'hommes fait des commentaires sur les personnes enterrées : tel homme qui menait une vie saine a reçu un coup qui l'a tué ; tel autre est actuellement mangé par les vers. Un homme à l'allure misérable les aborde, et demande qu'on lui indique où se trouve la tombe de l'acteur Mouchkine. On l'y accompagne. Il raconte comment ce Mouchkine l'a attiré par son art hors de la maison paternelle, lui a promis beaucoup alors qu'il n'a reçu de lui que des larmes et du chagrin. Au seuil de la mort, il est venu lui dire adieu, car *«Il faut pardonner à ses ennemis»*.

(27 octobre 1884)
"Le masque"

Alors que la bonne société de la ville donne un bal masqué, cinq hommes sont assis à l'écart dans le salon de lecture, et lisent des journaux. Survient un invité masqué qui tient une bouteille de vin, et est accompagné de deux femmes. Il apostrophe les hommes, leur demande de sortir, car il veut «*rester tout seul avec ces mignonnes, et se payer du bon temps*», et se permet de les insulter. C'est un scandale ; on appelle la police ; la musique s'arrête ; on veut dresser un procès verbal à l'homme masqué. Mais, quand il se découvre, c'est la stupeur générale : on constate que c'est le millionnaire Piatigorov. La police et les cinq hommes quittent la salle servilement, et le laissent seul avec les femmes. Le chef de la police demande aux cinq hommes : «*Vous ne pouviez pas sortir dix minutes?*», et leur indique : «*Cela ne me plaît pas du tout*». Deux heures plus tard, Piatigorov ressort ivre de la salle de lecture. Les cinq hommes sont heureux de pouvoir l'aider à monter dans sa voiture.

(8 novembre 1884)
"Mariage d'intérêt"

Première partie

Lors d'un dîner de mariage, un convive engage la discussion sur l'avenir brillant que, selon lui, va avoir l'électricité. Travaillant dans le télégraphe, il a des connaissances scientifiques, et le fait sentir. La mère de la mariée et la mariée, se sentant inférieures, lui reprochent de les prendre pour des ignorantes. Du fait des réponses maladroitement de la mère de la mariée, le convive soupçonne que ce mariage est un mariage d'intérêt. Elle est outrée. Le marié lui demande de partir, jurant qu'il a fait un mariage d'amour. Le télégraphiste n'acceptera de partir que lorsque le marié lui aura rendu les trois roubles qu'il lui a prêtés pour acheter son gilet.

Deuxième partie

Le lendemain matin, la rue est blanche des plumes du duvet. Le marié l'a mis en pièces après avoir découvert qu'il manquait cent roubles dans la dot. La police emmène tout le monde au poste.

"Zadatcha"
(17 novembre 1884)
"Un problème"

Un conseil de famille est tenu chez les Ouskov : Sacha, vingt-cinq ans, a fait un faux billet à ordre ; il faut soit payer, soit faire face au procès et au scandale qui en découlera. Or c'est une famille noble, et la question de son honneur se pose. Finalement, la famille payera en espérant que Sacha s'assagira. Mais, dès qu'il connaît la bonne nouvelle, il emprunte de force cent roubles à son oncle, en le menaçant de ne pas rembourser la traite.

"Шведская спичка", "Chvedskaïa spitchka"
(5 décembre 1884)
"L'allumette suédoise"

Psékov, l'intendant du propriétaire Marc Ivanovitch Kliouzov, se présente chez le commissaire de police du district, et lui annonce que son maître a été assassiné. Le commissaire se rend au domicile de la victime. Il y a foule, la nouvelle s'étant répandue dans la contrée, d'autant plus que la victime menait une vie de débauche. On appelle le juge Nicolas Tchoubikov, et il commence l'enquête avec son assistant, Dioukovski. Ils se demandent pourquoi Kliouzov est resté une semaine enfermé dans sa chambre, où est son cadavre. Ils relèvent des traces de lutte dans la pièce, mais déterminent que

le vol n'a pas été le motif de l'agression, car sont toujours là des objets de valeur. Ils trouvent par terre une allumette suédoise, qui n'a donc pu appartenir qu'à une personne de la bonne société. Ils interrogent Éfrem, le jardinier, qui pense que l'assassin est Nikolachka, le valet, car le «barine» (le seigneur) lui avait pris sa maîtresse, Akoulka, une femme très attirante. Mais le valet révèle qu'elle avait été depuis longtemps la maîtresse de Psékov. Tchoubikov et Dioukovski la connaissent bien, l'un pour l'avoir engagée comme cuisinière, l'autre pour lui avoir fait la cour. Ils se rendent chez la sœur du défunt, une vieille fille bigote qui fait partie de la secte des vieux-croyants ; mais elle ne veut pas parler de son frère, ne peuvent rien tirer d'elle, et rentrent en ville. Tchoubikov et Dioukovski, divergeant d'opinion sur les suspects, font arrêter le lendemain Psékov et Nikolachka.

Douze jours plus tard, Dioukovski pense que c'est la sœur qui est coupable. Il cherche à savoir à qui pourrait avoir appartenu l'allumette suédoise, et enquête pour déterminer qui a, dernièrement, acheté ce genre d'allumettes. De retour, il supplie le juge de le laisser mener la fin de l'enquête, car il a trouvé la coupable. Ils se rendent chez Olga Petrovna, la femme du commissaire, qui est âgée de vingt-trois ans. Elle avoue le crime, et les conduit dans une soupente fermée à clé où se trouve le corps de Kliouzov : il est bien vivant ! En effet, il habite chez le commissaire, ou plutôt chez sa femme : elle vient le rejoindre dès que son mari est parti. Le juge et l'assistant sont furieux. Ils ont cru pendant un moment avoir résolu une enquête difficile. Leur désillusion est grande.

Commentaire

Cette histoire d'enquête policière qui finit en vaudeville fut la première nouvelle de Tchekhov à atteindre vingt pages, et, d'ailleurs, il la signa de son nom.

En 1954, elle fut adaptée au cinéma par Konstantin Loudine.

"Устрицы"

(6 décembre 1884)

"Les huîtres"

Un garçon de huit ans souffrant de la faim mendie avec son père devant un restaurant de Moscou. Victime d'hallucinations, il devine sur l'enseigne du restaurant le mot «huître». «*Qu'est-ce que c'est?*» demande-t-il à son père qui lui répond : «*Une espèce d'animal qui vit dans la mer*». Des clients, qui rient de son ignorance, l'invitent à en goûter. Il trouve l'huître gluante et, ne sachant comment la manger, mord la coquille. Durant la nuit, il est réveillé par la soif et par son père qui se plaint de n'avoir rien mangé ce jour-là.

(15 décembre 1884)

"Messieurs les petits-bourgeois"

Acte un

À la séance du conseil municipal, Simione Vavilytch, le commandant des pompiers, vient lui demander d'allouer une somme de dix mille roubles pour la construction d'une nouvelle tour de guet. Il allègue que l'actuelle n'est pas assez haute : les pompiers ne voient pas la ville. Le conseil approuve. Mais le maire décide, par souci d'économie, que c'est le commandant des pompiers qui fera faire les travaux. On lui alloue la somme votée. À la fin de la séance, Simione, se plaignant de sa vieillesse, de sa maladie, et comparant sa situation à celle des pompiers parisiens, se fait allouer une prime exceptionnelle de deux cent roubles.

Acte deux

La sentinelle de la tour de guet annonce à la sentinelle du bas qu'il y a un incendie à la scierie. La sentinelle du bas, qui en avait été informée depuis trente minutes grâce aux passants, sonne l'alarme, et avertit le commandant. Ce dernier ne peut pas se rendre tout de suite sur les lieux, car il n'est pas

habillé. Il donne des ordres pour que les pompiers s'y rendent immédiatement. C'est impossible, car il n'y a aucun pompier à la caserne : l'un est allé vendre l'avoine des chevaux de la caserne ; un autre pêcher des écrevisses pour le repas du commandant ; le troisième est saoul ; le quatrième a pris les chevaux pour aller faire un tour avec une fille. Résigné, le commandant va passer sa veste, et y aller.

(27 décembre 1884)
"Une nuit d'épouvante"

Ivan Lobsèque raconte la nuit d'épouvante qu'il a passée il y a quelques mois. De retour d'une séance de spiritisme où on lui avait annoncé : «*Ta vie s'achemine vers son déclin... Fais ton examen de conscience, cette nuit.*», il rentra dans son logis, craqua une allumette, et vit un cercueil au milieu de la pièce. Terrorisé, il prit ses jambes à son cou, et partit chercher refuge chez son ami, De Profundis. Ce dernier était absent. Ivan chercha la clé, craqua une allumette, et vit un cercueil au milieu de la pièce. Il se demanda s'il ne devenait pas fou. Il courut chez le docteur Cimetière, le croisa alors que celui-ci descendait quatre à quatre les marches de son immeuble car il avait également vu un cercueil chez lui. Les deux amis remontèrent dans l'appartement, et trouvèrent dans le cercueil une lettre de leur ami commun, Jean Mâchoire. Il y expliquait qu'il avait déposé chez plusieurs de ses amis les plus beaux cercueils qu'avait en stock son beau-père qui, fabricant de cercueils en faillite, allait être saisi le lendemain.

Commentaire

Tchékhov avait repris sa nouvelle du 27 juillet 1880 *"Mille et une passions ou La nuit terrible"*. Dans cette traduction, les noms propres ont été francisés pour faire ressortir le côté comique.

(29 décembre 1884)
"Mauvaise humeur"

La veille, le commissaire de police Sémione Pratchkine a perdu au jeu huit roubles. La somme est insignifiante, et il pourrait la récupérer en allant chez le propriétaire du cabaret. Mais l'en empêchent son avarice et sa mauvaise humeur. Il se demande pourquoi il a accepté de jouer, pourquoi il a joué l'as de trèfle. Son fils, qui, dans la pièce à côté, lit à haute voix du Pouchkine, va faire les frais de cette mauvaise humeur car il crie : «*Vania ! Arrive ici que je te fouette pour le carreau que tu as cassé hier.*».

Tchékhov publia en feuilleton un roman de 320 pages :

"Драма на охоте", "Drama na okhoté"
(1884-1885)
"Un drame à la chasse"

Le narrateur, Sergueï Zinoviev, qui est un juge d'instruction cynique et débauché, retrouve le comte Alexei Karniéiev, qui, compagnon de beuverie et d'orgies, alcoolique et déchu, après deux ans d'absence, est revenu au village. Ils reprennent leurs beuveries monstrueuses où se produisent nombre de baladins et de tziganes. Cette situation n'est pas du goût du domestique du juge qui le lui dit à maintes reprises, mais en vain. Personne dans les environs ne s'explique vraiment les relations entre les deux hommes qu'on les voit ensemble, qui ont l'air de se plaire, le tout sans équivoque. Un jour, au cours de l'une de leurs randonnées à pied sur les terres du comte, ils sont surpris par la pluie, et s'abritent chez un forestier malade dont la fille de dix-neuf ans, à la robe écarlate, Olga, mi-enfant

mi-demoiselle, les ravit. Ils en tombent tous deux amoureux. De là, un grand nombre de péripéties, dont le récit est rythmé par le cri d'un perroquet («*Le mari a tué sa femme !*»), et qui mènent à la mort d'Olga qui s'avère être un crime horrible. Le juge fait mal son enquête pour déterminer qui est l'assassin. Le vrai coupable n'est pas inquiété, et un innocent est condamné à sa place. Le rédacteur d'un journal reçoit le récit de cette incroyable aventure sous forme de manuscrit à la première personne. Le juge, Ivan Pétrovitch Kamychov, le lui remet. Est-ce lui qui l'a écrit? Est-ce lui le criminel?

Commentaire

C'est l'unique roman de Tchekhov, qui le renia. C'est un roman policier, même si le début de l'histoire relève plutôt de ce qu'on nomme communément romans de mœurs. Mais on peut se demander s'il ne s'est pas joué des genres, s'il a voulu écrire un vrai «polar» ou se livrer à une parodie, avec des personnages hauts en couleurs et un perroquet (bavard, cela va de soi !), avec un récit dans le récit, une mise en abîme, suscitant l'attente du lecteur. Il est écrit dans un style soutenu et plaisant à lire. L'action se déroule à la campagne où l'on boit énormément. D'où cette évocation : *«L'ivresse ne se fit pas attendre longtemps. Bien vite, je ressentis un léger vertige. Une douce sensation de froid se mit à jouer dans ma poitrine - celle qui précède le moment où je me sens expansif et gai. Soudain, sans transition réellement perceptible, je me sentis terriblement heureux. Le sentiment de vide, d'ennui, fit place à une sensation de gaieté absolue, de joie. Je me mis à sourire. J'eus brusquement envie de bavarder, de rire, de voir des gens [...] Je me mis à ressentir la plénitude de la vie, quasiment une véritable joie de vivre, quasiment du bonheur.»*

Le portrait de la femme fatale est impressionnant : *«Cette personne digne de respect à tous égards s'avéra être une jeune fille de dix-neuf ans à la splendide tête blonde, aux yeux bleus pleins de bonté et aux longues boucles. Elle portait une robe rouge vif, qui faisait mi-enfant mi-demoiselle. Ses jambes, fermes comme des fuseaux, portant des bas rouges, reposaient sur des souliers minuscules, presque enfantins. Ses épaules rondes, tandis que je l'admirais, ne cessaient de frissonner avec coquetterie, comme si elles avaient froid et que mon regard les mordait.»*

Par ailleurs, le récit des promenades dans la campagne offre de belles descriptions des bois, des prés et du lac.

Puis on débouche dans un roman «noir», à la fois récit d'une perdition, réflexion sur l'écriture et le mal, l'honnêteté, l'amour véritable, la justice, ces qualités ne trouvant pas leur place dans un monde dominé par des hommes cyniques. D'où des réflexions :

- *«Il est difficile de comprendre l'âme humaine, mais comprendre son âme à soi, c'est encore plus difficile.»*

- *«Moi-même, pourri jusqu'à la moelle, je pardonnais, je professais la tolérance envers toute forme de déchéance, j'étais indulgent devant la faiblesse...J'avais la conviction qu'on ne pouvait pas demander à la boue de ne pas être de la boue, et qu'on ne pouvait pas accuser les billets de banque qui, par la force des circonstances, se retrouvent dans la boue... Mais je ne savais pas encore que les billets peuvent se fondre dans la boue, et se mêler à elle pour ne faire qu'une seule pâte. L'or aussi, donc, était soluble !»*

Le roman fut plusieurs fois adapté au cinéma :

- en 1944, par le réalisateur américain Douglas Sirk sous le titre "*Summer storm*" ("*L'aveu*") ;
- en 1978, par le réalisateur russe Károly Esztergályos sous le titre "*Drama a vadaszoton*" ;
- en 1978, par le réalisateur russe Émil Lotjanu sous le titre "*Moi laskovy i nejny zver*" ("*Mon doux et affectueux animal*").

En 1885, Tchekhov écrivit cent vingt-deux nouvelles dont :

“Prazdnitchnaïa povinnost”

(3 janvier 1885)

“Corvées de Nouvel An”

Ludmilla Liagavoï-Gryzlov, soixante ans, veuve du vice-gouverneur de Tchernogoub, attend chez elle les visiteurs du Nouvel An. Pour l’instant, seul Okourkine, le doyen des conseillers, a fait le déplacement ; il apprend à sa bienfaitrice que les fonctionnaires de la ville ont décidé de ne pas faire de visites cette année, mais de se réunir tous au club pour se congratuler. Est-ce une nouvelle mode? se demande-t-il. Il se rappelle que, jeune, il fit des visites alors qu’il avait le typhus, et qu’il s’était rendu chez un ami qui avait la petite vérole. Maintenant, tout le monde rejette cette tradition. Les heures passant, Ludmilla sent bien qu’aucun de ses protégés, de ceux qu’elle a aidés à obtenir leur place, ne viendra la voir. Elle éclate en sanglots.

Okourkine court rejoindre les fonctionnaires, et les supplie d’aller voir la vieille sorcière. Par crainte de ce qu’elle pourrait leur faire, tous s’y rendent en maugréant.

“У предводительши”

(9 février 1885)

“Chez la maréchale de la noblesse”

Comme chaque 1er février, a lieu, en l’honneur du défunt maréchal de la noblesse, une messe célébrée en sa demeure, et où sont invitées les personnalités locales. Certains se souviennent alors du hardi personnage qu’il était, capable de boire une bouteille de champagne d’un trait, et de casser les miroirs à coups de tête. Puis vient le repas, qui est énorme : il y a de tout, sauf de l’alcool, car c’est ce qui a tué le maréchal. Cela n’est pas sans poser problème aux invités : «*Cela me fait comme si j’avais perdu quelque chose*», dit le juge. Mais Marfoutkine, le président de la commission provinciale, qui connaît les coutumes de la maison, a pris ses précautions : il fait de fréquents allers-retours dans le vestibule pour chercher quelque chose dans sa pelisse ; en outre, il emmène souvent avec lui le père Evméni pour lui montrer sa nouvelle pelisse.

Le soir venu, la maîtresse de maison écrit à une amie pour lui raconter comment s’est déroulé le déjeuner ; elle n’a rien vu ; pour elle, tout s’est bien passé.

“Живая хронология”

(23 février 1885)

“Chronologie vivante”

Charamykine, conseiller d’État dans la «table des rangs» [ordre hiérarchique des fonctionnaires russes], discute après dîner, devant un bon feu, avec son ami, Lopnev, vice-gouverneur. Il y a là les quatre enfants de Charamykine : Nadia, douze ans ; Nina, dix ans ; Kolia, sept ans, et Vania, cinq ans. Sa femme, Anioutotchka, lit dans la pièce à côté. Charamykine demande à Lopnev : «*Te rappelles-tu quand ce ténor italien habitait en ville? Anioutotchka l’appréciait tant qu’elle lui avait fait avoir le théâtre. Si Nina a dix ans, cela doit faire moins de onze ans. [...] Te souviens-tu également du ténor léger qui, de passage dans notre ville, venait chanter tous les jours chez nous. Si Nadia a douze ans, cela doit faire douze et dix mois. Quelle belle ville nous avons à l’époque ! [...] Te souviens-tu quand Anioutotchka s’est occupée des officiers turcs prisonniers. Si Kolia a sept ans, cela doit faire un peu plus dit-il en regardant Kolia, son fils, qui a les cheveux noirs et le teint bistré.*» Et Lopnev d’ajouter : «*Eh oui ! Te souviens-tu quand j’aidais ta femme à organiser les soirées de bienfaisance. Si Vania a cinq ans, cela doit faire un peu plus. Nous avons plus d’ardeur à l’époque !*»

"В бане", "V bane"
(9 mars 1885)
"Au bain"

Première partie

Mikaïlo, le barbier, pose des ventouses dans les bains publics. Il a des idées sur beaucoup de choses et, spécialement, sur les filles à marier qui ont des idées : il ne les apprécie guère. Il est pris à partie par un inconnu. Entre eux, le ton monte, et le barbier met en garde le propriétaire contre cet individu suspect qui défend la culture. Mais, s'étant aperçu qu'il s'agit d'un ecclésiastique, repentant, il lui demande pardon de l'avoir pris pour quelqu'un «*ayant des idées dans la tête*».

Deuxième partie

Nikodim Ptychkine et Makar Piochkine discutent au bain : le premier demande au second pourquoi sa fille n'est pas encore mariée malgré sa beauté. Makar se plaint du manque de sérieux des prétendants : l'un voulait une nouvelle femme pour garder ses enfants ; un autre renonça trois jours avant la noce ; un troisième s'enfuit le jour du mariage ; le dernier voulait huit mille cinq cent roubles de dot, alors que lui ne voulait pas en accorder plus de huit mille deux cents.

"Rasgovor tcheloveka s sobakoï"
(9 mars 1885)
"Conversation entre un homme et son chien"

Alexis Romanov, sous-chef de bureau aigri, rentre de nuit, ivre, à son logis. Devant le chien qui gronde, il s'accuse de corruption, de dénonciation calomnieuse et de vol. L'animal le mord, mais il se laisse faire, y voyant une punition pour tout le mal qu'il a causé. Le lendemain, il se réveille couvert de plaies.

"Oba louchtche"
(30 mars 1885)
"À deux, c'est mieux"

Après la noce, de jeunes mariés font des visites aux famille et aux connaissances. Lui est mal à l'aise, car, de son côté, ce n'est guère brillant, alors que, du côté de sa femme, il y a une baronne et une générale.

Ils commencent par Poupkine, oncle du marié. Il vit en robe de chambre ; son divan est cassé, et le piano est en piteux état. Il prédit du bonheur au jeune homme tant qu'il n'y aura pas d'enfant, commentant : «*Dieu merci, ma femme a accouché d'une fois sur deux d'un enfant mort*». Puis il parle de ses hémorroïdes. Le jeune homme invente un prétexte pour partir précipitamment.

En route vers la seconde visite, le jeune marié s'excuse pour le comportement de son oncle. La jeune mariée pleure. Elle voit que son mari ne supporte pas les petites gens, et elle lui avoue que sa mère était économe chez la baronne, et que la générale demande l'aumône. Soulagé, il embrasse sa femme.

"Poslednaïa mogikancha"
(6 mai 1885)
"La dernière des Mohicanes"

Le capitaine Dokoukine n'est pas heureux que sa quiétude soit interrompue par la visite de sa sœur, Irène, et de son beau-frère, M. Khlykine. Elle tyrannise son pauvre mari, car il a le tort de ne pas tenir son rang, et de sympathiser avec des gens de classes inférieures. Elle le houspille sans cesse : «*Dis*

ta prière !» - «Sale ta soupe !» - «Tais-toi !» - «Sois poli !». Le pauvre homme ne dit rien, et subit en silence. Même son beau-frère a pitié de lui.

‘Verkh po lestnitse’

(15 juin 1885)

‘En haut de l’escalier’

Le conseiller provincial Dolbonosov est de passage à Saint-Pétersbourg. Il est invité à une soirée chez le prince Fingalov où il reconnaît Stchépotkine, l’ancien précepteur de ses enfants. Ne connaissant personne d’autre, faute de mieux, il se dirige vers le jeune homme en prenant un air condescendant. L’ancien étudiant lui apprend qu’il est chargé de mission dans un ministère pour huit cent roubles, secrétaire à la direction des chemins de fer pour mille cinq cents roubles, et, pour couronner le tout, qu’il s’est marié à la nièce du sous-secrétaire d’État. Impressionné, Dolbonosov invite aussitôt à dîner le jeune homme.

‘Intelligentnoe brevno’

(23 juin 1885)

‘Abruti de l’intelligentsia’

Le lieutenant de cavalerie en retraite Arkhip Pomoiev reçoit une convocation signée du juge de paix Chestikrykov pour coups et blessures sur la personne du paysan Grégoire Vlassov. Pomoiev ne prend pas au sérieux la convocation, car le juge est un ami et le parrain de son fils. Mais il s’y rend par curiosité et sur les conseils de son beau-frère.

Le juge est plus gêné que Pomoiev. Cependant, quand ce dernier fait un esclandre, lui parlant en tête-à-tête dans une autre pièce, il lui conseille de changer d’attitude : *«Tu te crois toujours dans l’ancien temps, hein? C’est Grégoire qu’il rosse et c’est à Grégoire d’aller en prison !»*, et lui ordonne de rester dans la pièce : on le jugera sans lui. Il est condamné à payer dix roubles de dommages à Grégoire.

Le soir, Pomoiev se demande toujours pourquoi Grégoire n’a pas été condamné à la prison pour avoir osé porter plainte contre son maître.

‘Iz vospomianii idealista’

(27 juin 1885)

‘Extrait du journal d’un idéaliste’

Le narrateur prend vingt-huit jours de congé pour aller à Pérerva écouter les oiseaux, et se promener dans la forêt. Sur les conseils d’un ami, il a loué une chambre chez Sophie Kniguine. Croyant arriver chez une vieille femme, il est ébloui à son arrivée par la beauté de cette demoiselle et par l’impression de bien-être qu’on ressent auprès d’elle. À peine mentionne-t-elle le tarif de vingt-cinq roubles pour le mois. Au fil des jours, il goûte les excellents repas, les discussions autour du café-crème, des confiseries, des petits verres de vodka, des cerises, les promenades, et, finalement, l’amour avec Sophie. Au bout d’un mois, ils se quittent, les larmes aux yeux. Il demande sa note : elle se monte à deux cent douze roubles ! En effet, lui ont été compté chaque verre de vodka, chaque tasse de café, et, pour couronner le tout, la prestation sexuelle est facturée soixante-quinze roubles ! Il va devoir emprunter pour rentrer chez lui.

"Налим"
(1er juillet 1885)
"La lotte"

Les charpentiers Guérassime et Lioubim pêchent dans un étang depuis une heure, en ayant de l'eau jusqu'au cou. Ils essaient d'attraper un poisson qui est caché sous la racine d'un saule. Leurs différentes tentatives échouent. Le berger Éfime se joint à eux, mais sans plus de résultat. Sur l'ordre de son maître, le cocher Vassili plonge dans l'eau. Puis c'est le maître qui le fait. On finit par couper à la hache la racine, et on attrape la lotte, dont le foie est énorme. Mais à peine a-t-on le temps de la contempler qu'elle s'échappe, et plonge dans l'eau.

"В аптеке" - "А аптеке"
(6 juillet 1885)
"À la pharmacie"

En sortant de chez le médecin, le percepteur Georges Svoïkine se rend directement à la pharmacie. Il tend son ordonnance au pharmacien qui, levant à peine les yeux de son journal, lui indique : *«Ce sera prêt dans une heure»*. Svoïkine s'assoit sur un divan, et attend. Le pharmacien continue sa lecture. Le caissier compte sa monnaie, et, du fond de la pharmacie, viennent les bruits des laborantins qui préparent le remède. Svoïkine essaie en vain de lier conversation avec le pharmacien, et se dit : *«Drôles de gens, ma parole ! Pourquoi donc se font-ils ce masque de savants ? Ils écorchent leur prochain en vendant de la pommade pour faire pousser les cheveux, mais, à leur figure, on pourrait croire à des pontifes de la science.»* Le médicament est enfin prêt. *«Un rouble et six kopecks, dit le pharmacien. - Je n'ai qu'un rouble, je viendrai vous donner les kopecks demain. - Impossible, lui répond-t-il. Rentrez chez vous et revenez avec l'argent.»* Svoïkine arrive péniblement chez lui, et s'endort immédiatement. Il rêve qu'il bavarde avec le pharmacien.

"Лошадиная фамилия" "Lochadinaïa familia"
(7 juillet 1885)
"Un nom de cheval"

Le major général à la retraite Bouldëiev a une rage de dents. Il a tout essayé, a fait venir des médecins, mais rien n'y a fait. Il faudrait arracher la dent, mais il s'y refuse. Ivan, son intendant, lui parle d'un homme qui est capable par de simples paroles de faire disparaître la douleur. Bouldëiev n'y croit pas. Et, comme l'homme habite loin, il répugne à lui envoyer par le télégraphe de l'argent et un message pour qu'il officie à distance. Mais, la douleur étant la plus forte, il y consent. Cependant, Ivan a oublié le nom de cet homme. Comment envoyer un télégramme à un inconnu ? Il se souvient que l'homme avait *«un nom de cheval»*. Toute la famille du général, et, bientôt, tout le personnel du manoir, s'emploient à essayer tous les noms, mais sans succès. Le lendemain Ivan arrive en courant pour indiquer que le nom est Davoine. Mais c'est trop tard : Bouldëiev s'est fait arracher la dent.

"В номерах"
(15 juillet 1885)
"À l'hôtel"

La colonelle Nachatyrina se plaint au directeur de l'hôtel où elle est descendue avec ses deux filles : leur voisin de chambre raconte des histoires obscènes qu'heureusement ses filles ne comprennent pas. Le directeur en convient, car leur voisin est le capitaine Kikine, un noble dont il essaie de se débarrasser depuis plusieurs mois sans succès ; il boit, se promène en caleçon dans les couloirs, tire

au pistolet dans les murs, se bat ; c'est un beau jeune homme, non marié, mais une calamité, conclut-il. Or le fait qu'il ne soit pas marié apparaît immédiatement à la colonelle comme une chance qu'il lui faut saisir. Elle ordonne à ses deux filles de mettre leurs plus belles robes, et au directeur de l'hôtel d'inviter le capitaine.

"Заблудшие"
(15 juillet 1885)
"Égarés"

Les avoués Koziavkine et Laïev arrivent de nuit dans la maison de campagne du premier. Ils viennent de faire cinq «verstes» [une verste fait un plus d'un kilomètre] à pied, et ont hâte d'aller se coucher. Mais Koziavkine décrit à son ami la joie d'avoir une femme qui l'attend à la maison : «*Elle m'apportera le thé, me fera à manger avec ses yeux câlins*». Or il n'y a pas de lumière. Koziavkine se dit que sa femme doit être couchée. Comme la fenêtre est ouverte, il jette à l'intérieur sa serviette et son macfarlane, et appelle sa femme : «*Véra, où es-tu?*» Personne ne répond. Veut-elle lui faire une plaisanterie? Il passe par la fenêtre, entre, entend un caquètement de poule. Il reçoit des coups de bec, et comprend qu'il est dans une basse-cour et non chez lui. Il se met à fouiller la basse-cour pour retrouver ses affaires. Son ami s'endort en l'attendant. Des aboiements approchent, et un paysan arrive qui l'accuse d'avoir fait fuir les poules, et d'avoir cassé des œufs. Koziavkine lui répond qu'il s'est juste trompé de maison. Le paysan lui explique que sa maison n'est pas dans ce village, mais à quatre «verstes» d'ici : il s'est aussi trompé de chemin !

"Езерь"
(18 juillet 1885)
"Le chasseur"

Par une chaude journée d'été, légor Vlassytch chasse pour garnir la table du «barine» (le seigneur). Sa femme, Pélaguëïa, le hèle depuis la prairie. Ils ont été mariés il y a douze ans, mais le mariage n'a jamais été consommé, car il veut vivre libre et se saouler quand il le désire. La pauvre Pélaguëïa sanglote, mais rien n'y fait. Il la quitte après quelques instants, lui disant : «*Tu n'as pas de chance, c'est le destin ! Endure-le, ma pauvre petite. Allons adieu, assez parlé !*» Il la quitte en lui laissant un billet d'un rouble.

"V vagone"
(27 juillet 1885)
"En wagon"

Ce sont sept petites histoires où est dénoncée la corruption des douaniers, des employés de la Poste, des pompiers, des policiers, des contributeurs au journal "Le rayon". La nouvelle se termine par un pied-de-nez à propos des clients d'un coiffeur.

"Мыслитель"
(10 août 1885)
"Le penseur"

Le gardien de prison Iachkine a invité à déjeuner Pimfov, le surveillant de l'école cantonale. C'est un jour de canicule, et la digestion est rendue difficile par la chaleur, les mouches, la viande en sauce qu'il a fallu honorer, la vodka qu'il a fallu boire. Les deux hommes, pouvant à peine respirer, se regardent. Iachkine lâche à son ami : «*Il y a en russe trop de signes de ponctuation inutiles*». Il prend

l'exemple du substitut du procureur Mérinov qui met une virgule après chaque mot pour se croire savant. Pimfov est d'un avis contraire, et veut partir. Mais Iachkine le retient en promettant de ne plus aborder ce sujet.

La digestion reprend, toujours aussi difficile. Iachkine va parler de nouveau. Pimfov «*tressaille et le regarde avec effroi, il s'attend à de nouvelles hérésies*». En effet, Iachkine lui assène qu'«*il y a beaucoup trop de sciences superflues*». Heureusement, la cuisinière apporte un potage à l'oseille. On boit à nouveau de la vodka. Puis est présentée de la bouillie de gruau. Iachkine profère que tout est superflu, même lui, Pimfov. Vont-ils en venir aux mains? Non, ils reprennent de la vodka, et vont faire la sieste.

'Kon i trepetnaïa lan'

(12 août 1885)

'Le cheval et la biche frémissante'

À trois heures du matin, Catherine Fibrov reproche à son mari, Basile, d'être rentré à la maison ivre une fois de plus. Lui allègue son métier : il est journaliste, et se doit de payer à boire aux personnes qu'il interroge pour obtenir des renseignements. Elle lui reproche d'écrire des articles sur des vols et des incendies, et de n'avoir qu'un salaire de cinquante roubles par mois. Elle veut aller vivre à Toula chez son oncle où la vie est moins chère, à condition d'être sobre. Elle rêve d'un intérieur bourgeois où leurs enfants pourraient vivre sainement au lieu de supporter les relations de travail de son mari, une femme débauchée et des acteurs de théâtre alcooliques. Vaincu par les arguments de sa femme et par les effets de son ivresse de la veille, Basile accepte l'idée de partir en province. Catherine exulte et s'imagine dans une maison avec des poules et des canards. Mais le rêve ne dure pas, car, le lendemain, Basile, de nouveau, rentre ivre.

'Outoplennik'

(19 août 1885)

'Le noyé'

Au bord d'un fleuve, l'employé d'une compagnie maritime attend le transitaire. Un homme au visage ravagé par l'alcool s'avance vers lui, et propose de lui donner le spectacle d'un noyé, pour un rouble sans les bottes, et deux roubles avec, car il faut du temps pour les sécher. Puis l'homme raconte son histoire : d'origine noble, il a sombré dans l'alcoolisme, et ne peut tenir aucun emploi ; comme il refuse de faire le pitre pour faire rire les marchands, il a trouvé ce spectacle de noyé comme seul moyen de gagner sa vie. Arrive le transitaire, qui se moque du «noyé», mais lui donne trente kopecks pour qu'il fasse son numéro. L'homme saute à l'eau, fait semblant de couler, et remonte sur la berge, trempé et dégoulinant.

(20 août 1885)

'Le corbeau'

Un soir, le lieutenant Strékatchov passe devant la maison de tolérance de Madame Doudou. Bien qu'il ait peu d'argent, il y entre, et rencontre Filenkov, un soldat de son régiment qui ne devrait pas y être à cette heure-là. Pour acheter son silence, celui-ci commande du champagne, et met une fille dans les bras du lieutenant. Puis ils font la tournée des restaurants de la ville. Le lendemain, les deux hommes, qui ont la tête lourde, s'ignorent.

"Мертвое тело"

(9 septembre 1885)

"Le cadavre"

Sioma et un homme surnommé la Barbiche doivent veiller sur le cadavre d'un passant, mort sur le chemin. Il fait nuit, et la forêt est pleine de bruits. Un homme s'approche en chantant ; vêtu d'une soutanelle, il va de couvent en couvent. À la vue du cadavre, il perd ses moyens, et demande à la Barbiche de l'accompagner contre cinq kopecks.

"Кухарка женится"

(16 septembre 1885)

"La cuisinière prend époux"

Le fils de la maison, Gricha, sept ans, écoute à la porte de la cuisine ; il y a là la cuisinière, Pélaguéïa, la vieille nourrice, Axinia, et le cocher, Danilo. Visiblement, Axinia, qui a introduit Danilo dans la maison, vante les qualités de ce dernier devant Pélaguéïa, dans l'intention de les marier. La mère de Gricha, elle aussi, veut marier Pélaguéïa. Mais veut-elle de ce Danilo? Visiblement non. Mais que veut elle vraiment?

Un dimanche matin, Gricha voit dans la cuisine les préparatifs du mariage, et, le lendemain matin, il voit Danilo demander à sa mère quatre roubles d'avance sur les gages de Pélaguéïa, pour acheter un collier neuf à son cheval. Gricha se demande pourquoi Pélaguéïa, qui vivait libre auparavant, doit maintenant rendre des comptes à un homme, et lui donner son argent.

"Стена", "Stena"

(21 septembre 1885)

"Le mur"

Maslov fait antichambre chez le propriétaire Boukine pour obtenir une place de régisseur. Après avoir passé le barrage que lui oppose Jean, le valet, il peut enfin rencontrer Boukine qui le reçoit cordialement, et lui présente sa propriété qui se trouve dans la province d'Orel, et dont il avoue ne rien connaître. Après avoir indiqué le salaire de mille roubles par an, et les avantages dont il profitera (il sera nourri, logé, et gardera une grande liberté de décision), il lui parle de la seule chose importante à ses yeux : son futur régisseur ne devra pas lui voler plus de mille roubles par an. En effet, le dernier régisseur lui en avait volé cinq mille par an, c'était trop !

Maslov, outré qu'on puisse le comparer à un fripon, quitte sur le champ Boukine, qui explique ensuite à sa fille pourquoi il n'engage jamais de personnes honnêtes. En effet, soit ces gens ne connaissent pas leur affaire, soit ce sont des aventuriers, et, s'il leur prend l'envie de voler, ils voleront tout au lieu d'un peu. Son problème est que Maslov est le cinquième honnête homme qu'il rencontre, et qu'il n'en a toujours pas vu un de malhonnête !

"Posle benefisa"

(23 septembre 1885)

"Après le bénéfice"

De retour dans sa chambre d'hôtel, l'acteur Basile Ounylov fait les comptes après la représentation à bénéfice dont il était l'heureux titulaire. Il a obtenu seize rappels et cent vingt-trois roubles. Que va-t-il en faire? Il pourrait prêter ou plutôt donner vingt roubles à Tigrov qui est venu quémander, vingt-cinq roubles à sa sœur qui lui demande l'aumône depuis trois ans ; acheter un complet neuf pour trente roubles, un pardessus pour quarante roubles, de l'insecticide pour les punaises ; aller aux bains pour un rouble. Le compte n'y est pas, mais qu'importe !

Il l'accompagne à la gare Tigrov qui, avec les vingt roubles, va voir s'il a touché quelque chose de l'héritage de son oncle. En attendant le train, les deux amis, au restaurant de la gare, boivent de la bière, puis une bouteille de vin. Ils décident alors que Tigrov prendra le prochain train, et partent dîner au restaurant Bellevue. Après quoi, il ne reste plus rien de la soirée à bénéfice.

“Obchtchee obra-zovanie”

(30 septembre 1885)

“Instruction générale”

Piotr, un dentiste sans le sou, rend visite à son collègue et ami Frantz, un Allemand qui a réussi dans ce métier. «*Pourquoi suis-je si pauvre et toi si riche?*» lui demande-t-il. Frantz lui fait la leçon, lui indiquant que tout est dans le cadre, dans l'apparence, que si on a une entrée sordide et un mobilier miséreux, cela signale qu'on est pauvre ; or, si on est pauvre, c'est que personne ne vient se faire soigner chez soi. Pourquoi irait-on se faire soigner chez un dentiste qui n'a pas de client? Pierre se rappelle qu'à ses débuts, il avait fait des frais pour soigner son intérieur. Mais il en avait honte, et la cuisine de sa femme, une paysanne russe, empestait le chou et l'ail jusque dans la salle d'attente.

Frantz lui conseille ensuite d'investir l'argent qui reste dans la publicité, dans une belle enseigne. Enfin, lui dit-il, avec les clients il faut jouer la comédie, faire semblant de chercher, passer dix fois le miroir dans la bouche du patient, le faire tourner et descendre sur le fauteuil à vis, et, pour finir, lui arracher la dent avec majesté et un air de tragédie.

Pierre lui révèle que, parfois, il hésite lors d'un arrachage. Une fois un client l'a frappé à coups de tabouret pour le punir de la douleur. Une autre fois, il a arraché une dent saine au lieu de la malade. Bagatelle, répond Frantz. Cela arrive à tout le monde, et il lui donne ce conseil : «*Arrache les bonnes dents, et tu arriveras à la mauvaise. De toute façon, personne ne se rend compte que, toi et moi, nous ne sommes pas allés à la faculté.*»

“На чужбине”

(12 octobre 1885)

“En terre étrangère”

Le propriétaire Kamychev a gardé l'ancien précepteur de ses enfants, M. Champoing, auprès de lui, après leurs départs. Comme il n'a plus vraiment d'occupation au domaine, l'ancien précepteur doit supporter à longueur de journées les remarques désobligeantes de Kamychev sur la France et les Français : pour lui, c'est un petit pays dont on fait le tour en une journée de cheval ; on y mange des grenouilles, des cafards et des rats ; les gens y vivent comme des chiens ; les femmes y sont immorales. Dans un sursaut d'orgueil, M. Champoing donne sa démission, et annonce son départ. Kamychev, qui craint de le perdre, lui annonce que, puisqu'il a perdu son passeport, il ne pourra pas faire cinq «*verstes*» [une verste fait un plus d'un kilomètre] sans être arrêté par la police. M. Champoing se soumet, et rejoint la table de Kamychev qui se calme le temps du premier plat. Mais tout recommence au second.

“Indeïskii petoukh”

(14 octobre 1885)

“Le dindon”

Pélagie Lokhmatov vitupère Marcel, son mari. Depuis qu'il est à la retraite, il ne sait que rester allongé sur le sofa, à boire de la vodka, en parlant de politique. Elle l'oblige à aller chercher un fortifiant pour leur dindon qui est mal en point. Il va tranquillement chez le pharmacien. Il s'explique tout d'abord assez mal car le pharmacien croit que le malade est une personne. Puis, quand la préparation est

prête, il refuse de payer les dix kopecks demandés. De retour chez lui, il se recouche, et dit à sa femme que le pharmacien n'a pas voulu donner la préparation.

(15 octobre 1885)
"En villégiature"

Sacha et Varia, jeunes mariés, attendent de la famille sur le quai de la gare. Ils sont heureux. Le train arrive. En descendent l'oncle de Sacha, sa femme, quatre enfants, une grand-mère et une gouvernante. L'oncle déclare à Varia : «*J'espère que nous te gênerons pas. Je veux que cela soit à la bonne franquette*». Sacha reproche à Varia de les avoir invités. Varia lui rétorque que ce n'est pas sa famille. Et tous les deux se tournent vers leurs hôtes en leur disant : «*Soyez les bienvenus !*»

"Kontrabas i fleïta"
(28 octobre 1885)
"La contrebasse et la flûte"

Le flûtiste Ivan Matvéitch cherche un logement abordable. Il tombe d'accord avec le contrebassiste Pétrov Pétrovitch pour devenir son colocataire. Les deux hommes sont calmes, sobres et honnêtes, la cohabitation s'annonce donc bien. Hélas ! au bout de trois jours, ils se rendent compte de leur erreur, car «*la flûte*» dort la lumière allumée, «*la contrebasse*», non ; «*la flûte*» fait la grasse matinée alors que «*la contrebasse*» est levée à six heures ; «*la flûte*» est grande utilisatrice de savon et de dentifrice, «*la contrebasse*» les a en horreur ; «*la contrebasse*» s'enduit chaque soir le ventre de graisse mais «*la flûte*» trouve cela répugnant ; «*la flûte*» aime Tourguéniev, «*la contrebasse*», non, etc...

Au bout d'un mois, «*la flûte*» cherche un prétexte pour partir, mais se retient pour ne pas vexer «*la contrebasse*». Celle-ci de son côté les oblige à déménager deux fois dans des endroits de plus en plus sordides pour forcer «*la flûte*» à partir. À la fin du deuxième mois, «*la contrebasse*» prend son courage à deux mains, et prie «*la flûte*» de partir : elle «*n'en demandait pas davantage*».

"Ninotchka"
(4 novembre 1885)
"Ninotchka"

Le mari de la jeune Ninotchka est trompé. Il ne sait pas d'abord que c'est, depuis deux ans, avec son meilleur ami. Or il lui demande de l'aider à résoudre ses problèmes conjugaux. Elle joue à merveille la femme écervelée et coquette qui va de l'un à l'autre puisque le divorce est encore impensable. Lorsque son mari apprend son malheur, il propose tout simplement un règlement prosaïque, car c'est un homme organisé.

Commentaire

On y lit cette manifestation de la misogynie de Tchekhov : «*Ce n'est pas une grosse affaire que d'être aimé : les dames ont été créées pour cela.*»

"Пересолил"
(16 novembre 1885)
"Il y est allé trop fort"

L'arpenteur Gleb Smirnov se rend chez le général Kholkhotov pour borner sa propriété. À la gare, il ne trouve pour s'y rendre que la carriole de Klim, un paysan. Il y a quarante «verstes» [une verste fait un plus d'un kilomètre] à parcourir. Il n'y aucune habitation ou village sur le chemin, et la nuit tombe. Smirnov n'est pas rassuré : ne vont-ils pas être attaqués? N'ayant pas confiance en Klim, il lui indique qu'il a des pistolets dans sa valise, qu'il est un agent de l'État, que les autorités savent où il est, que des gendarmes ont été postés le long du chemin pour s'assurer que tout se passe bien. Le cheval accélérant soudain, il pense que Klim l'entraîne dans un traquenard. Il fait mine de sortir un pistolet. C'est au tour de Klim d'avoir peur : il saute de la carriole en suppliant Smirnov de l'épargner. Celui-ci, laissé seul dans un bois, doit appeler Klim pendant deux heures avant que ce dernier accepte de remonter dans la carriole, et de repartir. Smirnov n'a maintenant plus peur.

"Брак через 10-15 лет" "Brak tcherez 10-15 let"
(18 novembre 1885)
"Le mariage pendant 10-15 ans"

Une demoiselle est assise dans son salon, habillée à la dernière mode, portant une coiffure invraisemblable et, sur la poitrine, une broche énorme. Arrive M. Balalaïkine qui est envoyé par la «société pour la conclusion de mariages heureux». Il lui rappelle les termes de l'annonce qu'elle a faite afin de trouver un mari. Elle accepte de payer quarante mille roubles par versements sur une année, et cinq mille roubles de meubles. Puis M. Balalaïkine lui présente le dossier d'un homme de cinquante-deux ans, rhumatisant, bouffi, endetté chez tous les commerçants, qui a déjà été condamné deux fois pour dilapidation, et qui doit subir un procès. Elle hésite. Mais M. Balalaïkine lui demande de prendre sa décision immédiatement car peuvent se présenter d'autres offres de dernière minute. Elle accepte, et lui verse un acompte sur ses honoraires, sans oublier de lui demander un reçu. Elle est heureuse, car elle est aimée et elle aime. C'est ainsi que les mariages se feront dans un proche avenir : finis, les baisers volés dans les allées sombres !

Commentaire

La nouvelle fut adaptée au cinéma par Issidor Annenski (1906-1977), spécialiste des adaptations cinématographiques des œuvres de A. Tchekhov ("*La croix de sainte Anne*", "*L'homme à l'étui*", "*L'ours*"),

"Горе"
"Le chagrin"
(25 novembre 1885)

Le tourneur sur bois Grigori Pétrov emmène Matriona, sa femme qui est malade, à l'hôpital du district, malgré une tempête de neige et les trente «verstes» [une verste fait un plus d'un kilomètre] à parcourir. En route, il réfléchit à ce qu'il allait lui falloir dire au médecin pour qu'il accepte de prendre sa femme. Il se tourne vers elle pour lui ordonner de ne pas révéler qu'elle a été battue. Mais elle est déjà morte. Il fait demi-tour, et se maudit pour avoir causé, pendant quarante ans, le malheur de sa pauvre femme. Il s'endort. À son réveil, il constate qu'on lui coupé les mains et les pieds qui avaient gelé, et le médecin lui annonce qu'il n'a plus pour longtemps à vivre.

"Ну, публика !"
(30 novembre 1885)
"Ah ! Les usagers !"

Après s'être promis de travailler enfin honnêtement et consciencieusement, le contrôleur-chef des chemins de fer Podtiaguine est pris d'une soudaine envie de se mettre à la tâche. À une heure du matin, il commence un contrôle des billets. Tout se passe bien jusqu'à ce qu'il arrive à un homme qui se prétend malade, et qui refuse de montrer son billet. Comme il est soutenu par les autres voyageurs, le contrôleur recule. Mais il revient à la charge avec le chef de gare. Le voyageur montre alors son billet, et tout rentre dans l'ordre. Mais certains officiels présents exigent de Podtiaguine qu'il fasse des excuses au malade. Craignant pour sa place, il s'exécute. Revenu dans sa cabine, il attaque une bouteille de vodka, se disant : «*Si on ne fait rien, ça les fâche ; si on se met à travailler, ça les fâche encore !... Y a plus qu'à boire !*»

"Трипка"
(2 décembre 1885)
"La chiffre"

Ce soir-là, Pantelei Kokine, secrétaire au journal provincial "L'oie passagère" se rend chez l'industriel Bouldykhine où l'on jouera une pièce de théâtre qui sera suivie d'un bal et d'un souper. Il a une haute opinion de lui-même et de son travail, même s'il ne s'occupe que des abonnements, et il espère entretenir par ses silences le flou sur son activité réelle, auprès des dames présentes et surtout de Claudine, une demoiselle qui lui plaît fort.

Hélas ! quand il arrive chez Bouldykhine, il est refoulé par le suisse de service, le maître de maison ayant interdit la fête aux représentants de la presse. Quand il parvient enfin à lui parler pour plaider sa cause, Bouldykhine, devant la foule des invités, se plaint des critiques faites dans "L'oie passagère" d'une pièce dans laquelle jouait sa fille. Kokine prend un ton bêlant pour lui assurer qu'il n'est que secrétaire, que cet article a été écrit par le rédacteur en chef, et qu'il est entièrement d'accord avec lui. C'est, devant toutes les personnalités de la ville, une trahison de son patron, un brave homme pourtant. Et cela ne lui profite pas, car, quand il a terminé son laïus, Bouldykhine se précipite à la rencontre d'un général qui arrive. Kokine, ce lèche-bottes prêt à tout pour réussir, a donc subi un humiliant échec qui lui révèle enfin sa couardise : «*Il avait honte. Il était écoeuré. Écoeuré par l'odeur de son parfum, par ses gants neufs, par ses cheveux frisés au petit fer.*» Il n'a plus qu'à rentrer chez lui, honteux.

"Зеркало"
(30 décembre 1885)
"Le miroir"

Nelly, jeune et jolie demoiselle, rêve devant son miroir. Elle y voit son avenir. Tout d'abord, le visage d'un homme, leurs vies qui se mêlent, et sa visite nocturne chez le docteur Stéphane Loukitch, auquel elle déclare : «*Venez vite mon mari est malade !*» Mais le médecin, malade lui-même, ne veut ni ne peut venir. Elle voit le chantage qu'elle exerce sur lui, puis leur arrivée dans son domaine, la mort de son mari, les dettes, les huissiers, les cinq ou six enfants au sujet desquels elle se demande lequel mourra de la diphtérie ou de la scarlatine. Elle se réveille, et se demande si c'était bien un rêve.

En décembre 1885, Tchekhov fit la connaissance de l'éditeur Souvorine, qui le convainquit de persévérer dans son art en quittant toutefois la brève nouvelle humoristique et ses contraintes par trop rigides.

En 1886, il publia cent vingt nouvelles, certaines sous son vrai nom, dont :

"Тоска", "Toska"
(27 janvier 1886)
"Tristesse"

Le cocher Iona Potatov attend sous la neige depuis plusieurs heures quand un officier monte dans son traîneau. Le cocher le fait démarrer doucement, ne tient pas sa droite, se fait rabrouer par les passants. Voulant parler, il confie à son client que son fils est mort cette semaine. Mais l'officier a fermé les yeux.

Plus tard, il doit de nouveau attendre, une heure, deux heures, avant que trois jeunes gens montent dans le traîneau. Ils sont éméchés, se plaignent de la lenteur, et l'un d'entre eux le frappe.

Plus tard encore, il attend, pensant que son fils est décédé alors que lui est en vie, se disant : «*La mort s'est trompée de porte*».

Il rentre dans son logis, et, comme il veut parler, se confier, il va à l'écurie, et raconte tout à son cheval.

"Панихида"
(15 février 1886)
"Requiem"

Après la fin de l'office, le boutiquier Andréï Andréïtch est resté seul dans l'église. Il est appelé par le père Grigori qui lui demande pourquoi il avait sollicité de lui une prière «*Pour le repos de l'âme de la servante de Dieu, Maria la fornicatrice*». Le père Grigori est en colère. Mais, visiblement, Andréï n'a pas compris le mot «*fornicatrice*». Sa fille, Maria, étant actrice, il pensait que, comme Marie l'Égyptienne, elle était une fornicatrice. Pour se faire pardonner, il commande un "Requiem". La cérémonie commence. Il se remémore la vie de sa fille, qui a grandi trop vite, sans que lui, gros lourdaud de boutiquier, s'en aperçoive. Il ne s'occupait d'elle que lorsqu'il lui racontait des histoires bibliques. Puis elle était partie pour Moscou. Elle était revenue au village trois ans auparavant pour lui annoncer qu'elle était actrice. Il avait eu tellement honte qu'il ne lui avait plus parlé ni ne l'avait regardée jusqu'à son départ. Le jour où elle était partie, elle avait éclaté en sanglots, car elle savait qu'elle était malade, qu'elle ne reverrait plus jamais son village. Il n'avait rien su lui dire, mais n'en n'éprouve aujourd'hui aucune tristesse.

"Анюта", "Aniouta"
(22 février 1886)

L'étudiant en médecine de troisième année, Stéphane Klotchkov, répète à haute voix une leçon d'anatomie. Il a demandé à sa colocataire, bonne à tout faire et peut-être maîtresse, Aniouta, une pauvre jeune fille de vingt-cinq ans, de lui montrer ses côtes. Il lui dessine sur le corps des marques noires pour se remémorer sa leçon, et en reprend le texte. Son voisin, le peintre Fétissoff, a besoin d'Aniouta pour qu'elle pose. Elle en revient éreintée. Stéphane veut la voir partir ; il a honte d'elle. De son côté, elle sait que leur relation n'a aucun avenir, car ce n'est pas la première fois qu'elle partage sa vie avec un étudiant en médecine. Mais elle a peu d'amour-propre, et attend.

À la suite de ces publications signées de son nom, Tchekhov, qui se considérait comme un petit écrivain puisque, à l'encontre de Tolstoï ou Dostoïevski, qu'il admirait parce qu'ils ouvraient des horizons, faisaient la leçon au peuple, il n'avait pas de vision du monde, était persuadé qu'il n'avait rien à dire aux gens, en mars 1886, reçut une lettre du vieil écrivain D. V. Grigorovitch (1822-1899),

romancier à succès, alors au faîte de sa gloire, qui jouissait d'une grande autorité dans le monde littéraire russe. Elle était libellée ainsi : «Il y a à peu près un an, j'ai lu par hasard votre conte dans la gazette de Pétersbourg. Je ne me souviens plus de son titre à présent. Je me rappelle seulement que j'ai été frappé par des traits d'une originalité particulière, par les qualités diverses de votre indubitable talent, par la vérité de l'analyse intérieure, par la maîtrise dans les descriptions, par le sentiment esthétique. [...] Vous êtes, j'en suis sûr, appelé à écrire quelques œuvres admirables, réellement artistiques. Vous vous rendrez coupable d'un grand péché moral si vous ne répondez pas à ces espérances [...]» Il ajouta qu'il était «irrité de voir quelqu'un se mésestimer au point de signer avec un pseudonyme».

Cette lettre le bouscula, fut une révélation pour lui qui n'avait, jusqu'ici, traité son travail littéraire qu'avec «légèreté», comme un passe-temps sans importance, ne travaillant pas plus de quelques jours sur aucune de ses nouvelles. Au-delà de l'éblouissement, de la fierté, du vertige devant les horizons qu'on lui dévoilait, même s'il fut suffisamment lucide pour que ces éloges ne lui fassent pas perdre la tête, il fut obligé de prendre du recul sur lui-même. Il répondit au grand écrivain qu'à la lecture de sa lettre il avait été «*comme frappé par le tonnerre, près des larmes, profondément ému*», ajoutant : «*Je sentais bien que j'avais du talent, mais j'avais pris l'habitude de ne pas en faire cas...*», alléguant que ses tâches médicales «*l'absorbaient jusqu'aux oreilles*». Prenant alors conscience de sa vocation d'écrivain alors qu'il publiait depuis sept ans, il décida de se soustraire au travail précipité, d'entreprendre des choses sérieuses, d'abandonner l'usage des pseudonymes.

Dans l'immédiat, c'était trop tard car son deuxième recueil de nouvelles, "**Pestrye rasskazy**" ("*Récits bariolés*"), était déjà sous presse. Il allait d'ailleurs être apprécié par le public.

Désormais, il n'allait plus écrire seulement des textes humoristiques, et se libérer des formes un peu rigides qu'ils imposaient. Il composa de plus en plus de nouvelles dans lesquelles étaient développés des thèmes très sérieux voire dramatiques, où étaient abordés parfois aussi des problèmes de société que connaissait particulièrement la province russe de cette époque, ce qui allait se confirmer dans la suite de son œuvre. Il trouva ainsi sa véritable voie, celle de l'écrivain réaliste qu'intéressent les plus brûlants problèmes de la personnalité et de la vie humaine. Et il fit preuve d'une manière très personnelle, ni narrative, ni descriptive, mais plutôt impressionniste.

Peu de temps après, il fut invité à publier dans "Temps nouveaux". Dans cette Russie émergente pour les intellectuels, où les journaux se donnaient une mission d'éducation, publiaient des textes littéraires, celui-ci jouait un rôle tout à fait considérable. Dirigé par Souvorine, il avait une immense portée grâce aux auteurs qui y écrivaient, même si sa force était avant tout politique.

Tchékhov publia :

"Ведьма"
(8 mars 1886)
"La sorcière"

Raïssa est une jeune femme très belle. Mariée très jeune au sacristain Savèli, elle subit depuis quatre ans la suspicion de cet homme laid qui la traite de «*sorcière*». Jamais elle n'entend plus de sa part un mot d'affection, la connivence qui avait existé auparavant étant perdue. Immobile, elle passe ses journées à confectionner de petits sacs. Sa seule évasion consiste à regarder par la fenêtre la danse des flocons de neige, comme si elle pressentait la venue d'un homme qu'elle souhaite dans le plus grand secret.

"Агафья", "Agafia"
(15 mars 1886)
"Agathe"

Pendant un séjour à la campagne consacré à la pêche, le narrateur a fait la connaissance de Savka, un jeune homme de vingt-cinq ans qui a le travail en horreur, ne fait rien de ses journées, est capable

de rester des heures en contemplation sans bouger un muscle. Mais il exerce un prestige puissant et invincible sur les femmes du village, qui toutes le désirent, et le couvrent de cadeaux pour obtenir ses faveurs.

Ce soir-là, le narrateur lui raconte des histoires sur les oiseaux. Savka écoute, intéressé car il est un chasseur et un pêcheur hors pair. Survient Agafia, qui a profité de l'absence de son mari pour passer un moment avec Savka. Le pêcheur les laisse seuls. Quand il revient, Agafia est toujours là ; même si son mari va être de retour, elle ne veut pas rentrer chez elle. Savka le lui ordonne, et la regarde partir d'un air narquois, car il sait ce qui va lui arriver quand elle sera devant son mari : *«Il sait bien de chez qui elle vient... Quand les femmes vont au potager la nuit, c'est pas pour y chercher des choux, tout le monde sait ça»*.

"Кошмар"

(29 mars 1886)

"Une petite plaisanterie"

Un garçon et une fille font des descentes en traîneau. Chaque fois qu'ils sont en pleine vitesse, qu'elle est effrayée, il lui chuchote à l'oreille : *«Je vous aime, Nadenka.»* Quand la course s'achève, elle ne sait jamais si ces paroles ont été vraiment prononcées, ou si elle a cru les entendre, dans la griserie de la descente.

Commentaire

Pour Roger Grenier, cette brève nouvelle «donne une image exacte de l'attitude de Tchekhov envers les femmes.» Et, en effet, la femme de lettres Lidia Alekseïevna Avilova, qui a raconté, avec plus ou moins de vérité, ses amours avec Tchekhov, reconnaissait dans cette nouvelle son comportement amoureux ; elle confia : «J'entendais "Je vous aime". Mais, après un court instant, tout disparaissait, tout redevenait ordinaire, banal.»

"Святою ночью"

(13 avril 1886)

"La nuit de Pâques"

Le narrateur attend le bac pour se rendre à la ville qui se trouve de l'autre côté de la rivière. C'est une belle nuit, où brillent les étoiles. Un coup de canon éclate : c'est le signal qui déclenche des feux d'artifice dans la plaine. Le bac arrive. La traversée est lente. Le narrateur et le passeur, le frère Léronim, regardent les étoiles et les feux d'artifice. Le frère Léronim raconte que, ce jour même, est mort dans son monastère le diacre Nikolaï, qui était le meilleur des moines, le plus compatissant, le plus sensible aussi (il excellait dans la création d'hymnes acathistes) ; pourtant, il n'était pas apprécié par tous dans le monastère.

La ville approche doucement, avec ses lumières et ses bruits. Le narrateur descend, se mêle à la foule des croyants qui est venue pour la bénédiction, entre dans l'église qui est pleine à craquer.

Puis, à l'aube, il reprend le bac, toujours conduit par le frère Léronim, car personne n'est venu le relever.

"Роман с контрабасом", "Roman s kontrabason"

(7 juin 1886)

"Le roman d'une contrebasse"

Le joueur de contrebasse Smytchkov se rend chez le prince Biboulov pour une soirée musicale. En route, il s'arrête pour se baigner dans une rivière. Il aperçoit une jeune fille qui, alors qu'elle pêchait

sur la rive d'en face, s'est endormie. Il traverse la rivière pour, galamment, attacher un bouquet de fleurs à l'hameçon de la canne à pêche. Mais, quand il revient sur sa rive, il constate que ses affaires ont disparu, sauf sa contrebasse et son haut-de-forme. Nu comme un ver, il se réfugie sous un pont, espérant que passent des gens compatissants.

La jeune fille s'est réveillée. Croyant son hameçon coincé, elle se déshabille, et plonge dans l'eau pour le dégager. Quand elle revient sur la rive, on lui a dérobé ses vêtements. Elle se dirige, nue, vers le pont.

Passé l'émoi de la rencontre, Smytchkov propose à la jeune fille, qui est nulle autre que la princesse Biboulov, de se cacher dans l'étui de sa contrebasse. Il pourra l'emmener ainsi jusqu'à la prochaine ferme. En route, il croit apercevoir ses voleurs. Il les poursuit, en laissant la princesse dans l'étui de la contrebasse. Deux amis musiciens qui passent par là reconnaissent l'étui de l'instrument, et l'emportent chez le prince. L'étui est ouvert devant le futur gendre... Smytchkov est, lui, paraît-il, toujours sous le pont, en train d'attendre.

Commentaire

La nouvelle fut plusieurs fois adaptée au cinéma :

- en 1912, par le Russe Koneskoff ;
- en 1970, par le Français Maurice Fasquel dans un court-métrage intitulé "*La contrebasse*";
- en 1974, par l'Américain Robert William Young dans un court-métrage intitulé "*Romance with a double bass*".

En 2000, le Québécois Pierre-Yves Lemieux écrivit un spectacle solo, "*Signor Smytchkov*", inspiré de la nouvelle.

"Аптекарьша"

(21 juin 1886)

"La pharmacienne"

Tandis que son mari, le pharmacien Tchernomordik, ronfle, sa jeune femme, qui, n'arrivait pas à dormir, s'ennuyait, se sentait contrariée, oppressée, est descendue dans la boutique. Elle entend, dans la nuit, deux pas d'hommes qui approchent. Ce sont le médecin et le jeune officier Obtissof. Passant devant la pharmacie, ils décident d'y entrer malgré l'heure car la pharmacienne est à leur goût. Ils lui achètent des pastilles, puis de l'eau de Seltz, discutent aimablement, veulent du vin ; elle boit avec eux ; elle est gaie ; ils la flattent en récitant du Griboïedov. Ils partent à regret, Cependant, Obtissof fait demi-tour, et sonne à nouveau. Mais c'est le pharmacien qui le sert. Sa femme a été séduite par l'officier, mais son mari ne le sait pas. Elle pleure sur son malheur.

"Лишние люди"

(23 juin 1886)

"Ceux qui sont de trop"

Pavel Zaïkine descend du train à Khilkovo, une station estivale où les maris rejoignent leurs familles en fin de semaine. Il échange quelques mots avec un homme au pantalon roux, visiblement dans le même cas que lui. Quand il arrive chez lui, il n'y trouve que Pétia, son fils de six ans, sa femme étant à une répétition de théâtre, tandis que la bonne est sortie. Il s'occupe donc de Pétia. Puis sa femme rentre de la répétition avec deux hommes et une amie. Comme les invités veulent manger, il faut aller chercher des victuailles. Dans la nuit, alors qu'il est couché avec sa femme, celle-ci le réveille, lui demandant d'aller dormir dans le bureau car son amie veut dormir dans la chambre. Comme il sort dans la nuit, il rencontre l'homme au pantalon roux, qui, lui aussi, est de trop chez lui. Aussi décident-ils d'aller dans une auberge.

"Пассажир 1-го класса"
(23 août 1886)
"Le voyageur de première classe"

Après un copieux déjeuner pris au buffet de la gare, un voyageur de première s'étend sur la banquette. Il commence une discussion sur la célébrité avec ses compagnons de voyage, leur racontant qu'ayant voulu être célèbre dans sa jeunesse, il avait travaillé dur, et était devenu ingénieur, avait construit des ponts, des réseaux d'eau potable, son nom, Krikounov, étant cependant inconnu. Il se rappelle qu'à l'inauguration de son premier pont, et alors qu'il était l'amant de l'actrice et chanteuse du théâtre de la ville, on ne l'avait point reconnu pour sa réalisation mais uniquement parce qu'il vivait avec elle. Il en fut de même à Saint-Pétersbourg où il avait remporté un prestigieux concours : c'est de madame dont on parlait dans les journaux. À Moscou, où il avait été appelé pour consultation par le maire, il avait tenté, dans un tramway bondé, de constater si on le connaissait : personne n'avait réagi, mais tous les passagers s'étaient retournés sur un sportif anglais bien connu. À ce moment traverse le wagon un personnage à l'air maussade. Aussitôt, un passager le reconnaît : c'est un filou de Toula, célèbre pour être passé en justice. Le vis-à-vis du voyageur se présente, lui dit s'appeler Pouckhov, lui demande : *«Ce nom vous dit-il quelque chose? Non? Pourtant, je suis membre de l'Académie des sciences.»*

Commentaire

La vantardise du personnage permet une analyse clairvoyante et lucide du mécanisme de la gloire et du goût du public.

"Тяжелые люди"
(7 octobre 1886)
"Mauvais caractères"

La famille Chiriaïev est réunie pour le souper. L'aîné, Piotr, demande de l'argent à son père, Evgraf, pour sa nouvelle année d'études à Moscou ; il lui faut onze roubles pour le train, quinze roubles pour sa nourriture et sa chambre, six roubles pour une nouvelle paire de bottes et un nouveau pantalon. C'est trop pour Evgraf, qui explose, jette son portefeuille au milieu de la table, en s'écriant : *«Prenez tout ! Dévalisez-moi ! Prenez-moi à la gorge !»*, et quitte la maison. Piotr, qui a vécu maintes fois cette scène, ne supportant plus les reproches de son père, part également. Dehors, dans les champs, il s'imagine partant à pied pour Moscou, mourant de faim en route, les journaux en faisant retomber la faute sur le père. Quand il commence à bruiner, il prend le chemin de la maison, dit ses «quatre vérités» à son père. De nouveau, des cris éclatent. Puis chacun se retire dans son coin, en maudissant les autres. À cinq heures du matin, Piotr quitte la maison pour prendre le train. Son père ne lui dit pas au revoir, mais simplement : *«L'argent est sur le guéridon.»*

"Tina"
(20 octobre 1886)
"Le borbier"

Après la mort de son père, distillateur de vodka, Suzanna Moïseïevna Rostein, orpheline de mère depuis de nombreuses années, doit affronter la solitude. Pourtant, si elle a suivi l'itinéraire habituel des jeunes filles de bonne famille, elle se montre libérée de l'hypocrisie des mœurs provinciales, n'est pas cantonnée au rôle féminin traditionnel, veut disposer de ses revenus à part entière, sans aucune soumission à un mari, paraît n'être préoccupée que par l'argent et la réussite sociale. Cependant, son mépris des femmes mariées est suspect, et elle cherche sans doute à se marier. Mais, se sachant

sinon belle du moins différente, son physique sémitique étant justement ce qui attire le plus les hommes, elle affiche une sensualité audacieuse, se vante de ses conquêtes, et sa maison, au milieu de la distillerie, est même devenue un lieu de rendez-vous louche et très fréquenté par les hobereaux de la région.

Voilà qu'un lieutenant et son cousin, Krioukov, viennent récupérer les traites de celui-ci. Mais, dans ce qui est pour elle une véritable guerre, une vengeance contre l'ostracisme dont elle est victime, ils se laissent ensorceler par elle, et se soumettent : le lieutenant, proie qui a été approchée doucement puis saisie et étouffée, maintenue dans la langueur, devient son amant alors qu'il avait besoin de l'argent pour pouvoir se marier, et Krioukov, gentilhomme campagnard marié, succombe de nouveau à ses charmes. Lorsqu'il vient la revoir, il découvre la présence de son cousin, et ne peut que se résigner.

Commentaire

La nouvelle présente un certain tableau des juifs russes. La distillation de la vodka était un des seuls métiers qui leur était permis. Alors que Tchekhov s'en tenait au minimalisme quand il décrivait une femme, dans le cas de cette juive, il s'étendit sur l'exotisme que tout Russe attendait d'une Orientale : l'opposition entre le jais de sa chevelure et la pâleur de sa peau, le nez busqué, le parfum de jasmin entêtant, la façon de parler, de cacher un de ses yeux comme si elle devait se voiler, l'habitude de recevoir en robe de chambre, l'abondance chez elle des plantes en fleurs où vivent des oiseaux, etc.. Or, en ces années de russification intense, on ressentait de la crainte et de l'aversion devant les fidèles d'une autre religion. Suzanna parce qu'elle est juive est l'objet de toutes les calomnies, et Tchekhov estimait que la décence est obligatoire dès qu'il s'agit d'être ayant le malheur d'attirer mépris et ostracisme parce qu'ils appartiennent à une minorité. Aussi montra-t-il sa désapprobation devant l'antisémitisme.

De plus, son héroïne, par son attitude tout à la fois sensuelle et calculatrice, par son cynisme affiché, par sa duplicité, faisait ressortir toutes les peurs que provoquèrent de tout temps les femmes libres.

Il dénonça aussi la couardise de la nouvelle société civile.

La nouvelle fit grand bruit à sa parution. On reprocha à Tchekhov d'avoir exposé «un tas d'ordures». Il répondit : *«L'écrivain n'est pas un confiseur, ni un maquilleur, encore moins un amuseur : c'est un homme lié à la conscience de sa dette et de son devoir [...] Il se doit d'être aussi objectif qu'un chimiste ; il doit délaissier la subjectivité, et savoir que les tas de fumier jouent un très grand rôle dans le paysage, et que les passions mauvaises font autant partie de la vie que les bonnes. [...] Triste serait le sort de la littérature grande ou petite si on la laissait à la merci de vues individuelles. [...] Il n'existe aucune police qui se sente compétente en matière de littérature. [...] La meilleure police en littérature est la critique et la conscience de l'auteur.»*

"Недобрая ночь"

(3 novembre 1886)

"La nuit qui précède le procès"

Un «barine» (un seigneur), accusé de bigamie, se rend au tribunal où il doit comparaître le lendemain. Il s'arrête dans un relais de poste pour y passer la nuit. L'endroit est lugubre, sale, nauséabond, et les punaises s'en donnent à cœur joie. Par contre, il constate avec plaisir qu'il partage sa chambre, divisée par un paravent, avec un couple, un vieil homme et sa ravissante jeune femme dont il a croisé le regard alors qu'elle l'observait. Cette Zinotchka, se plaignant des piqures de punaise, il lui propose de la poudre persane, et, pour l'approcher, se fait passer pour un médecin. Mais elle déjoue la manœuvre en envoyant son vieux mari, Fédia, chercher la poudre. Plus tard, Fédia demande au «barine» s'il peut venir ausculter sa femme, qui se sent oppressée. Il accourt, et, Fédia les ayant laissés seuls, a tout le loisir de l'examiner, en tout bien tout honneur. Il rédige ensuite une ordonnance, et doit accepter le billet de dix roubles que lui donne Fédia.

Le lendemain, en entrant dans le box des accusés, il voit avec effroi que Fédia est assis à la place du procureur, et qu'il fixe sur lui un regard de plomb. «*Ça va chauffer !*», se dit-il.

Commentaire

La nouvelle fut sous-titrée «*un épisode de ma pratique de charlatan-médecin*».

"Калхас", "Kalkhas"
(10 novembre 1886)
"Calchas"

En pleine nuit, l'acteur comique Vassili Vassiliévitch Svetlovidov, cinquante-huit ans, se réveille assis sur une chaise dans sa loge, habillé à l'antique. Il est seul dans le théâtre où, ivre, il s'était laissé enfermer, et dont il ne peut sortir. La veille avait été donnée une représentation du célèbre opéra-bouffe d'Offenbach, "*La belle Hélène*", où il avait le rôle de Calchas. Puis, pour arroser l'événement, il avait, avec ses admirateurs, bu de la bière, du vin et de la vodka.

Il monte sur la scène, dans la salle vide et noire. Ayant froid et la «gueule de bois», il est amer, constate sa vieillesse, se souvient de ses trente-cinq ans de théâtre. Il entend du bruit, et voit une forme blanche se déplacer. Mort de peur, il l'interpelle : c'est Nikita Ivanytch, le vieux souffleur, qui ne sachant où demeurer passe la nuit dans une des loges. Il lui raconte la représentation, les seize rappels qu'il a eus. Comme il lui donne la réplique, en s'exclamant sans cesse : «*Quel talent !*», il joue des extraits de ses grands rôles (Boris Godounov, Hamlet, Othello, le roi Lear), dans des interprétations magistrales qui sont son chant du cygne. Cela l'apaise quelque peu. Mais il lui demande pourquoi on l'a laissé seul dans sa loge, pourquoi personne ne l'a ramené. Nikita lui conseille de rentrer chez lui, mais Vassili lui rétorque que personne ne l'attend, ni femme, ni enfants, et s'épanche : «*C'est horrible d'être seul. Qui a besoin de moi? Qui m'aime? Personne ne m'aime, Nikita !*» Celui-ci le rassure : «*Le public vous aime, monsieur Svetlovidov !*» Pourtant, se souvient-il, alors qu'il était un jeune acteur, une femme l'avait aimé ; mais elle lui avait demandé de quitter la scène pour elle. Depuis ce jour, il hait le public. Nikita le ramène dans sa loge, et le couche.

Commentaire

En 1888, Tchékhov allait adapter sa nouvelle à la scène sous le titre de "*Лебединая песня*", "*Lebedinaja pesnja*", "*Le chant du cygne*", "*Étude dramatique en un acte*".

"Оратор"
(29 novembre 1886)
"L'orateur"

À un enterrement, l'employé Sapochkine fait par erreur l'éloge funèbre non du défunt mais d'un supérieur vivant et présent.

"Произведение искусства"
(13 décembre 1886)
"Une œuvre d'art"

Sacha Smirnov est chez le docteur Kochelkov pour le remercier de lui avoir sauvé la vie. Sa mère et lui étant démunis, ils lui offrent en guise de paiement des consultations un magnifique bronze ancien, qui représente deux femmes nues dans des positions telles qu'il ne saurait être exposé à la clientèle et aux enfants du médecin. Leur seul regret est de ne pas avoir le pendant.

Une fois seul, le médecin se demande à qui il va pouvoir donner le bronze. Son ami, l'avocat Oukhov, qui avait plaidé pour lui sans se faire payer, et qui est célibataire, devrait apprécier le cadeau. Kochelkov court aussitôt chez lui, et le lui laisse malgré les craintes de ce dernier de choquer sa clientèle.

À son tour, l'avocat se demande à qui il va pouvoir donner le bronze. Son ami, le comique Chachkine, est une canaille qui devrait apprécier ce genre de cadeau. Chachkine le garde quelque temps, puis craignant les réactions de son propriétaire et de ses amies actrices, se décide à le vendre. Mais à qui? On lui indique qu'une certaine Madame Smirnov achète les bronzes anciens.

Deux jours plus tard, Sacha Smirnov sonne, triomphant, chez le docteur Kochelkov. Il lui amène le pendant du bronze. Le médecin en perd la parole.

"Ha nymu"
(25 décembre 1886)
"En chemin"

Pendant une tempête de neige, Grigori Likhariov, quarante-deux ans, et Sacha, sa fille, sont à l'auberge de Rogatchi où ils dorment sur des bancs. Arrivent Mlle Ilovaïskaïa et son cocher, qui sont, eux aussi, bloqués par la tempête de neige, et dont les chevaux sont fourbus.

Comme Sacha se plaint de la longueur du voyage, Mlle Ilovaïskaïa la reconforte, et entame une conversation avec son père. Comme ils savent qu'ils ne se reverront jamais, ils se parlent avec franchise de religion, d'études supérieures, de non résistance au mal ; il avoue même qu'il a englouti sa fortune, et qu'il a fait le malheur des siens en ayant suivi maintes croyances. Comme la nuit avance, tout le monde s'endort.

Le lendemain matin, Likhariov apprend à Mlle Ilovaïskaïa qu'il va prendre le train pour Serguïïevo, où on lui a promis une place de directeur dans une mine de charbon. Elle connaît l'endroit, puisque la mine appartient à son oncle ; elle lui indique qu'il n'y a là-bas que la steppe nue. Que va-t-il y faire, lui, un homme qui se passionne tant pour les autres? Émue, elle lui glisse un billet de vingt-cinq roubles dans la poche. Elle doit partir. On sent l'hésitation de part et d'autre comme une attirance que l'on combat. Il la regarde partir dans la neige.

Commentaire

La réflexion de Tchekhov, tout en s'élevant, prit des accents plus graves. Il fit dire à Likhariov : «*La nature nous a fait don, à nous les Russes, d'une extraordinaire capacité de foi, d'une intelligence perspicace, d'une aptitude à réfléchir, mais toutes ces qualités sont anéanties par l'indolence, la paresse, notre plaisir à rêvasser.*»

En 1887, Tchekhov publia soixante-six nouvelles dont :

"Врагу"
(10 janvier 1887)
"Ennemis"

André, le fils unique, âgé de huit ans, du docteur Kirilov, vient de mourir de la diphtérie. Le médecin et sa femme sont anéantis. Frappe à leur porte un homme, Aboguine, dont la femme est mourante, et qui supplie le praticien de se déplacer. À demi-conscient, Kirilov le suit. Quand ils arrivent chez Aboguine, il n'y a personne : sa femme est partie. Feignant une maladie, elle avait, pour fuir avec son amant, envoyé son mari chercher le médecin, qui n'en peut plus, et qui hait cet homme qui l'éloigne de sa femme, du corps sans vie de son enfant.

Commentaire

Au moment du décès de l'enfant, Tchékhov remarque : *«L'horreur repoussante qu'on attribue généralement à la mort était totalement absente de cette chambre à coucher. Dans cet engourdissement général des choses, dans la pose de la mère, dans l'indifférence apparente du visage du père, il y avait quelque chose d'attirant, d'émouvant, de touchant, cette espèce de beauté subtile, presque insaisissable, propre au spectacle de la douleur humaine, beauté que les hommes n'apprendront pas encore de sitôt à comprendre et à dépeindre, et que la musique semble seule savoir rendre.»*

"Нищий"

(19 janvier 1887)

'Le mendiant'

L'avoué Skvortsov, accosté par le mendiant Louchkov, décide de lui donner une chance de sortir de son état. Il lui fait couper son bois contre quelques pièces.

Quelques années plus tard, il revoit l'homme assis à côté de lui au théâtre. Impressionné par le changement, Skvortsov lui rappelle le passé et le rôle décisif qu'il avait eu sur sa destinée. Mais Louchkov le contredit : en fait, c'est grâce à Olga, la cuisinière de l'avoué, qu'il est reparti sur le droit chemin. En effet, c'est elle qui coupa le bois ; mais, en la voyant, il comprit ce qu'il devait faire.

"Ванька" "Polinka"

(2 février 1887)

"Polinka"

La couturière Polinka s'étant rendue dans le magasin de passementerie où elle fait ses achats, comme d'habitude, se fait servir par M. Nikolaï. Tout en choisissant des articles à voix haute pour donner le change aux personnes présentes dans le magasin, ils discutent à voix basse de l'avenir de leur relation. Il lui reproche de faire les yeux doux à un étudiant, et prédit que celui-ci l'abandonnera. Elle acquiesce, mais elle aime cet étudiant. Ils se quittent.

"Верочка"

(21 février 1887)

"Véra"

Un soir du mois d'août. Ivan Alexeïévitch Ogniov, fonctionnaire âgé de vingt-neuf ans, sans attache sentimentale, est sur le point de quitter la petite ville de province où il a été envoyé au printemps, de Saint-Pétersbourg, pour recueillir des statistiques. Il fait ses adieux à son hôte, Gavrilov Kouznetsov, vieillard qui est un notable local. Véra, la fille de celui-ci, qui a vingt et un ans, qui est effacée, rêveuse et très belle, et qui avait alors disparu, rejoint Ogniov au moment où il se met en route. Elle lui propose de l'accompagner *«jusqu'au bois»*. Pendant le trajet, elle lui avoue son amour en pleurant. Leurs destins se jouent pendant ces quelques minutes où ils sont seuls. Il repousse son amour, disant qu'il n'est pas prêt. Le sera-t-il un jour? Mais *«Il voulait découvrir la raison de son étrange froideur. Il voyait bien qu'elle était en lui-même, et ne provenait pas d'une cause extérieure. Il reconnut que ce n'était pas la froideur dont se piquent si souvent les gens intelligents, ni de la froideur d'un fat imbécile, mais une simple impuissance de l'âge, l'incapacité de ressentir profondément la beauté, une vieillesse précoce acquise par l'éducation, par la lutte désordonnée pour gagner son pain, par la vie isolée dans une chambre d'hôtel.»*

Commentaire

On peut penser que cette impossibilité d'aimer était celle même de Tchekhov qui, à l'âge de vingt-sept ans, invoquait lui aussi «*une simple impuissance de l'âge*».

"Тиф"
(23 mars 1887)
"Fièvre typhoïde"

Le jeune lieutenant Klimov prend le train pour rentrer dans sa famille, à Moscou. Dans le wagon, un étranger l'importune avec sa pipe, il a soif, ne peut pas dormir, se sent mal, souffre d'un tintement dans l'oreille, a l'impression que son corps lui est étranger, divague de plus en plus. Il arrive enfin dans sa famille, mais voit ces visages connus comme dans un rêve, tombe dans le coma. Il se réveille enfin guéri : il a eu la fièvre typhoïde dont est morte, deux jours auparavant, sa cousine, Catherine.

"Проществие"
(4 mai 1887)
"Une rencontre"

Le pope Éfrème Denissov fait la quête pour pouvoir reconstruire une église détruite par la foudre. À l'orée d'une sombre forêt, il rencontre Kouzma, un éternel fauteur de trouble, beau parleur de surcroît. Kouzma l'agresse, lui vole son argent, et en dépense une partie. L'autre n'en continue pas moins de prôner la non-violence et l'indifférence, prétextant que l'argent volé était l'argent de Dieu, et que Kouzma n'aura qu'à s'arranger avec ce dernier le moment venu.

Commentaire

Il est difficile de supporter l'indifférence d'Éfrème face à son agresseur, Kouzma le malicieux. Pourtant, on comprend que cette nouvelle a plus de profondeur qu'il n'y paraît de prime abord. Si le pope débonnaire semble être le grand perdant de cette rencontre, il en retire peut-être encore plus de sagesse. C'est également la rencontre entre deux visions du monde, entre la foi et le pragmatisme, entre le bien et le mal, entre la violence et la paix.

"Володя" "Volodia"
(1er juin 1887)
"Volodia"

Volodia est un jeune homme de dix-sept ans, laid, gauche, mal dans sa peau, et qui ne réussit pas dans ses études. Sa mère et lui sont invités à la campagne chez les Choumikhine, qui les reçoivent comme des parents pauvres. Son amour-propre en souffre. Mais il y a là une cousine lointaine, Niouta, qui est mariée, a trente ans, mais dont il tombe amoureux. Cependant, cette coquette le traite comme un gamin, se moque continuellement de lui, et en plaisante avec la mère. Il reste qu'elle lui cède, et qu'il a quelques minutes de bonheur.

Le lendemain, il rentre avec sa mère dans la pension de famille où ils habitent, trouve un revolver, et se suicide parce qu'il avait découvert que l'amour est bas et vulgaire, sans rapport avec l'idée poétique et noble qu'il s'en faisait.

"Счастье"
(6 juin 1887)
"La fortune"

Une nuit, deux bergers, le vieux et Sanka, parlent avec Pantelei, le garde du domaine, d'histoires de trésors enchantés qui seraient enfouis dans les environs. Ils auraient été volé aux Français pendant la retraite de Russie en 1812. C'est peut-être l'idée de chercher des trésors qui les intéresse le plus.

Commentaire

On considère qu'à travers la mélancolie de cette nouvelle, Tchekhov a voulu critiquer la passivité des Russes.

"Драма"
(13 juin 1887)
"Un drame"

Pavel Vassiliévitch est un auteur connu. Contre son gré, il reçoit chez lui Mme Mourachkine, une écrivaine en herbe qui lui fait lecture de son long et ennuyeux drame en cinq actes. À la fin, n'en pouvant plus, il la tue, mais il est acquitté.

"Беззаконие"
(4 juillet 1887)
"Le fruit du péché"

L'assesseur de collègue Migoulev a fauté avec Agnia, son ancienne femme de chambre. Elle a donné naissance à un enfant, et elle le poursuit en lui réclamant de l'argent. Rentrant chez lui, il trouve un bébé sur le pas de la porte. Affolé, il le prend, et veut le mettre sur le pas de la porte du domicile d'une personne à l'autre bout de la ville. Mais il ne réussit pas, rentre chez lui, et avoue tout à sa femme. Mais, comme il apprend alors d'un voisin que le bébé est celui d'une femme qui rendait visite à la sienne, il prétend à celle-ci avoir plaisanté. Va-t-elle le croire?

"Зиночка" "Zinotchka"
(10 août 1887)
"Zinotchka"

Lors d'un bivouac de chasseurs, chacun y va de son histoire. Plutôt que de raconter un premier amour, l'un des chasseurs, Pétia, préfère raconter «*une première haine*» ou comment une demoiselle l'avait profondément haï lorsqu'il avait huit ans.

Pétia et Sacha, son frère aîné, avaient alors une gouvernante, une jeune fille nommée Zinotchka. Pétia, la surveillant car il était persuadé qu'elle maraudait au fond du jardin, la surprit en train d'embrasser Sacha. Visiblement, c'était leur premier rendez-vous. Comprenant alors le pouvoir qu'il détenait, il décida de faire chanter les deux amoureux. Dès le soir, goguenard, il révéla à Zinotchka qu'il était au courant de tout, et la menaça car leur mère était stricte, et ne permettrait jamais une telle amourette. Il vit alors la haine naître, puis grandir dans les yeux de la jeune fille, qu'il finit par dénoncer quelques mois plus tard. Elle fut alors congédiée.

Aujourd'hui encore, quand il va chez son frère, et rencontre sa belle-sœur, Zinotchka, il sait qu'elle le hait toujours.

"Свирель" "Svirel"
(29 août 1887)
"Le pipeau"

Méliton Chichkine, qui chasse dans les bois, entend un pipeau. C'est celui de Luka le Pauvre qui garde son troupeau. Il le rejoint, et les deux hommes, conversant, constatent que tout va de mal en pis, qu'il n'y a plus de gibier dans les forêts qui dépérissent, plus de poissons dans les rivières où il y a moins d'eau, que les paysans ne valent plus rien, que les récoltes sont mauvaises, que la jeunesse est pervertie. Il se demandent s'ils pensent-ils ainsi parce qu'ils sont vieux.

Commentaire

Dans ce véritable morceau de musique en prose, un paysage sonore se superpose au paysage naturel.

"Каштанка" "Kachtanka"
(25 décembre 1887)
"Kachtanka"

La narratrice, Kachtanka, est une petite chienne rousse comme un renard. Son maître, le menuisier Louka et son fils, Fédioucha, la maltraitent beaucoup et la nourrissent à peine. Ce jour-là, elle s'est perdue au retour d'une tournée des cabarets qu'a faite Louka. Elle est recueillie par M. Georges, qui a déjà chez lui un chat, M. Fiodor, un jars, M. Ivan, et une truie, Mme Khavronia. Ils répètent tous, longuement, des tours de cirque.

Un mois plus tard, Kachtanka, qui a été rebaptisée Kiotka par M. Georges, a appris quelques tours, et va remplacer M. Ivan, qui vient de mourir, écrasé par un cheval. C'est son premier spectacle. Fédioucha, qui est parmi les spectateurs, la reconnaît et l'appelle. Elle court vers lui, et retourne, sans regrets, vivre chez le menuisier.

Commentaire

En 1975, la nouvelle fut adaptée au cinéma par Roman Balaïan.

"Рассказ госпожи NN"
(25 décembre 1887)
"Le récit de Mlle X."

La narratrice raconte que, neuf ans auparavant, un jour d'orage, elle avait fait une promenade à cheval avec le jeune Piotr Serguéitch, un soupirant, qui, avec sa barbe où perlaient des gouttes de pluie, était fort séduisant. Il lui fit part de son admiration pour sa beauté, et lui déclara son amour. Mais, étant de haut rang et riche, tandis qu'il n'était qu'un simple juge d'instruction, pauvre de surcroît, elle demeura coite. Pourtant, elle avait senti que, s'il avait insisté, s'il s'était déclaré officiellement, le bonheur était là à portée de main. Mais, trop humble, il n'en fit rien.

Ce jour-là, il vient encore la voir. Mais ils demeurent seuls, chacun de son côté, et se rendent compte qu'ils ont gâché leur vie. Elle pleure sur sa vie perdue, sur l'amour, sur le temps qui passe, mais il est trop tard.

Commentaire

Ces deux êtres qui s'aiment se sont empêchés de s'abandonner l'un à l'autre, n'ont pas permis à leur amour de s'épanouir, parce que, dans la Russie de la fin du XIX^e siècle, la liberté d'expression

n'existait pas, et les relations sociales étaient figées dans un carcan de conventions, limitées par de strictes barrières. Tchekhov constate : «*Ils s'accommodent trop vite de l'idée qu'ils n'ont pas de chance, que la vie les a dupés. Au lieu de lutter, ils se bornent à critiquer, à dénoncer la médiocrité du monde, oubliant que leur critique même tourne peu à peu à la médiocrité.*»

En 1887, Tchekhov publia deux recueils de nouvelles :

- "**V sumerkakh**" ("*Dans le crépuscule*"). Il l'avait dédié au romancier en vogue Dmitri Grigorovitch. Il reçut, du département de littérature russe de l'Académie des Sciences, le 8 octobre 1888, le Prix Pouchkine doté de cinq cents roubles, la plus haute récompense pour un écrivain russe.

- "**Nevinnye reci**" ("*Innocentes paroles*").

Ces nouvelles, plus longues, exploraient à présent les angoisses du quotidien du peuple russe, les méandres de la personne humaine.

En 1888, il publia onze nouvelles dont :

"Без заглавия"

(1er janvier 1888)

"*Sans titre*"

Au Ve siècle, une nuit, un homme qui s'est perdu demande l'asile dans un monastère isolé depuis des décennies. Avant de repartir à la ville, il incite les moines d'aller y prêcher la bonne parole, et d'être enfin utiles car, là-bas, tous vivent dans la débauche. Le supérieur du monastère pense qu'il est de son devoir d'aller y porter la parole de Dieu. Il part et revient trois mois plus tard, désespéré. Il décrit à ses moines les lieux de plaisirs, l'ivresse que procure l'alcool, la beauté des femmes. Aussi, «*lorsque le lendemain matin, il sortit de sa cellule, il ne restait plus un moine au monastère. Tous avaient fui à la Ville.*»

"Спать хочется", "Spat khotchetsia"

(25 janvier 1888)

"*L'envie de dormir*"

Varka, une brave fille de la campagne qui a treize ans, a été placée comme bonne chez des marchands. Le jour, elle travaille, et, le soir, elle doit veiller sur le bébé de ses patrons. Mais, ce soir-là, ses paupières sont lourdes, tandis que l'enfant ne dort pas. Elle n'en peut plus. Du fait de la lueur verte du plafond, de l'ombre des vêtements, du clignotement de la veilleuse, des images vacillent dans son cerveau, et se muent en nuages. Soudain, voici l'enfant qui hurle dans son berceau. Et, «*l'oreille tendue vers les cris, elle [Varka] trouve l'ennemi qui l'empêche de vivre. Cet ennemi, c'est l'enfant.*» Alors, rieuse, sans haine, avec une logique implacable, elle l'étouffe, puis s'endort.

Commentaire

Le récit est mené avec une «froideur de glace». Pour Tchekhov, l'émotion doit n'être le fait que du seul lecteur, qui, soudain, prend conscience de l'horreur de ces longues nuits de veille imposées à une fillette de treize ans, que la société conduit au délire, et amène ainsi à tuer...

L'infanticide en milieu paysan a été décrit aussi par Tolstoï ; mais, chez lui, c'est «la puissance des ténèbres» qui entre en action, tandis que, chez Tchekhov, c'est le mal fortuit, les ténèbres du hasard.

La nouvelle de Katherine Mansfield, "*L'enfant qui était fatigué*", est une adaptation, sinon une traduction libre en anglais, de celle de Tchekhov ; elle ne modifia que quelques détails.

"Степь", "Step"
(février 1888)
"La steppe"

«De N..., ville de district du gouvernement Z..., un matin de juillet, de très bonne heure, sortit avec fracas, pour rouler sur la route postale, une briska sans ressorts, toute délabrée, un de ces véhicules antédiluviens dans lesquels, à présent, ne voyagent que les employés de commerce, les marchands de bestiaux et les prêtres de modeste condition.» Or, sur cette charrette de son oncle, le marchand Ivan Ivanovitch Kousmitchov, où se trouve aussi le père Christophe Siriiski, qui fait partie d'un convoi se déplaçant d'une localité à l'autre, et transporte des balles de coton, sur lesquelles il se couche sur le dos, voyage le narrateur, un enfant d'Ukraine, d'une dizaine d'années, légorouchka, orphelin de père que sa mère envoie au lycée de la ville voisine. Après le déchirement de devoir quitter sa maison, il découvre l'immense steppe, la chaleur, la halte dans une auberge misérable tenue par des juifs, la recherche du propriétaire Varlamov qui possède des dizaines de milliers d'hectares et près de cent mille moutons, les journées passées dans le convoi avec les rouliers, l'altercation avec Dymov, les rencontres diverses (dont celle d'une «*jolie dame en robe noire*»), les histoires racontées par les rouliers au coin du feu, toutes plus terribles les unes que les autres (en particulier, celle de sanglants cambriolages), le violent orage, l'hospitalité partout sur la route, le passage au cimetière où est enterrée la grand-mère Zénaïde. Il révasse et se demande à la fin ce que sera sa vie. Enfin, il ressent la fièvre de l'arrivée à la ville, l'émotion de la découverte de la connaissance de sa mère qui accepte de le prendre en pension, surtout la solitude quand son oncle et le père le quittent

Commentaire

La nouvelle fut inspirée à Tchekhov par des souvenirs des voyages qu'il fit dans son enfance quand il allait passer ses vacances chez son grand-père, voyages de soixante «verstes» [une verste fait un plus d'un kilomètre] parcourues dans des attelages tirés par des boeufs, qui duraient plusieurs jours, à travers une steppe, qui était promesse d'évasion, «*un pays fantastique que j'aimais, où autrefois je me sentais chez moi, car j'en connaissais chaque recoin*» (lettre à Plechtchéev, 1888).

Il s'était donné le défi de «*faire long*», et ce texte de cent quatre pages fut, dans le genre narratif, sa première œuvre d'une certaine importance.

Dans ce récit d'un lent voyage, il ne plaça aucune intrigue. Il composa ainsi un «reportage» d'un réalisme poignant (il confia : «*"La steppe" ne ressemble pas à un récit, mais à une encyclopédie de la steppe*»), où l'intelligence qu'il avait des problèmes sociaux se manifesta à travers la sincérité simple d'un enfant, toujours présent, spectateur inexpérimenté d'un monde passionnant et effrayant (et dont on sent qu'il gardera toute sa vie un souvenir intact), dont on nous donne les impressions d'une grande fraîcheur, dont on nous montre la sensibilité qui s'ouvre à ce qui est beau et grandiose, tandis que sont dépeintes sous leurs aspects les plus vrais toutes les classes de la société russe, dans une série de tableaux qui se déroulent sans la moindre discontinuité. Tchekhov indiqua : «*Chacun des chapitres forme une nouvelle à lui tout seul, et tous les chapitres sont liés comme les cinq figures du quadrille, par une intime parenté. Les tableaux se chevauchent, se bousculent, l'un cachant l'autre... Cela finit par être nuisible à l'intérêt général, et le lecteur s'ennuiera et crachera dessus. Mais c'est mon chef-d'oeuvre, et je suis incapable de faire mieux*».

En effet, les descriptions de la nature étant non seulement minutieuses et authentiques mais lyriques, la fraîcheur immédiate de l'intuition étant préservée, il fit aussi de son texte un vaste poème sur la «steppe», paysage humanisé qui vit, se réjouit, rit, est triste, souffre, se lamente, comme les créatures qui la traversent, Même si l'art est sobre et presque pauvre, on trouve de véritables morceaux de musique en prose. Un paysage sonore se superposant au paysage naturel, on entend le chant harmonieux que forment le bruissement du vent, des arbres et des rivières.

Et ce spectacle suscite la réflexion :

- «*Lorsque l'homme regarde longuement le ciel profond, lorsqu'il se trouve face à face avec les étoiles qui regardent d'en haut depuis des millénaires, avec ce ciel impénétrable, avec ces ténèbres si indifférentes pour la brève vie humaine, et lorsqu'il essaie d'en saisir le sens, leur silence opprime son*

âme. Naît alors le sentiment de la solitude qui attend chacun de nous dans la tombe. L'essence même de la vie apparaît épouvantable, désespérante.»

- «Légorouchka pensait à sa grand-mère qui dormait à présent au cimetière, sous les cerisiers. Il la revoyait couchée dans le cercueil, des pièces de bronze sur les yeux, le couvercle dont on la recouvrit avant de la descendre dans la tombe. Il entendait le bruit sourd des mottes de terre tombant sur le cercueil.» Cette vision force alors l'enfant à se représenter morts tous les siens, et Tchekhov poursuit : «Mais, malgré ses efforts, il ne parvint pas à se voir, lui, loin de la maison, mort, abandonné, sans défense dans une sombre sépulture. Pour lui personnellement, il n'admettait pas la possibilité de mourir, et il sentait qu'il ne mourrait jamais.»

Tchekhov introduisit un personnage qui est «l'homme heureux», l'homme intégralement, totalement heureux, et que les autres regardent avec étonnement, sans envie, mais avec effarement. «Tous comprenaient que c'était un homme amoureux et heureux, heureux jusqu'au tourment. Son sourire, ses yeux et chaque mouvement exprimaient un bonheur accablant. Il ne tenait pas en place, il ne savait que faire pour ne pas succomber sous l'afflux des pensées agréables. À la vue d'un homme heureux tous ressentirent de l'ennui, voulant aussi du bonheur.»

«La steppe», moment crucial dans l'évolution de l'art de la nouvelle chez Tchekhov, fut très appréciée. Elle fut saluée en particulier par l'écrivain Garchine à la veille de son suicide.

Elle fut plusieurs fois adaptée au cinéma :

- en 1961, par le réalisateur italien Alberto Lattuada, dans "La steppa".
- en 1978, par le réalisateur russe Serge Bondartchouk.

"Огни" "Ogni"
(mai 1888)
"Les feux"

Tchekhov, ou son double, raconte la discussion d'un soir, autour d'un feu, dans un endroit perdu où un ingénieur et un étudiant palabrent sur la futilité de l'existence. Ananiev raconte son histoire d'amour d'enfance déçu avec Kissotchka, qu'il retrouva plusieurs années plus tard alors que la marque du temps avait ravagé son existence. Pour lui, «les pensées de tout homme sont aussi dispersées, aussi désordonnées que ces feux ; leur orientation unanime vers un but lointain demeure obscure, et, sans rien illuminer, sans dissiper les ténèbres, elles s'évanouissent au terme de notre existence.»

Commentaire

Dans une lettre, Tchekhov indiqua : «Je termine une petite nouvelle ennuyeuse. J'ai voulu faire un peu de philosophie, et il n'en est sorti que de la cellophane au vinaigre.» Mais, en fait, il exposa bien là sa conception du monde.

"Красавицы", "Krasavitsy"
(21 septembre 1888)
"Beautés"

Dans la steppe brûlante du mois d'août, un jeune garçon accompagne son grand-père à la ville voisine. Le soleil, le vent sec, les mouches et la poussière rendent pénible le trajet. Enfin, ils s'arrêtent dans le village arménien de Bakhtchi-Salakhun où ils sont invités à boire le thé, que vient servir Macha, la fille de seize ans du maître des lieux. C'est une beauté, mais qui inspire de la tristesse au jeune garçon qui se demande : «Ma tristesse n'était-elle que ce sentiment particulier qu'éveille en l'homme la contemplation de la vraie beauté?» Est-ce parce qu'elle l'ignore? Tandis qu'ils repartent, il a le visage de Macha en tête.

Des années plus tard, le jeune garçon devenu étudiant voyage en train. Le convoi s'arrête dans une gare où il reçoit le même choc que dans le village arménien, car la fille du chef de gare est une beauté qui rend tristes tous les hommes présents. Est-ce parce qu'ils savent qu'ils n'auront jamais une femme aussi belle, et qu'elle les renvoie à la médiocrité de leur existence?

Commentaire

Avec une admirable simplicité, la nouvelle se présente comme le souvenir apaisé, longtemps après, de deux images entrevues par Tchekhov au cours de voyages dans le sud de la Russie.

"Именины" (1^{er} novembre 1888) "L'anniversaire"

Le jour de l'anniversaire du magistrat Piotr, un banquet est organisé chez lui. Sa femme, Olga, enceinte de sept mois, profite d'une pause entre les différents plats pour s'isoler dans le jardin. Elle n'en peut plus : il fait chaud ; le corset qu'elle a mis pour dissimuler sa grossesse la fait souffrir ; le service traîne en longueur ; des tensions naissent à table à cause des opinions politiques de Piotr qui montre de l'arrogance à l'égard des invités... Ici, au fond du jardin, elle se sent détendue. Mais deux voix approchent : c'est Piotr avec Liouba Schoeller, une ravissante jeune fille de dix-sept ans. Olga se cache pour l'espionner. Mais elle ne découvre rien d'inquiétant, sinon la lassitude d'un homme rongé d'inquiétude du fait qu'on lui intente un procès, et qui veut plastronner devant tous, y compris sa femme, ce qui exaspère Olga.

Elle rejoint le banquet. Il est dix-huit heures, mais les festivités, qui commencèrent à la mi-journée, n'en sont qu'à leur moitié, et les derniers invités partiront vers minuit. Il lui faut tenir, se faire voir, parler à tel jeune homme, applaudir quand tel autre joue au piano, organiser le thé et le tour en barque. Il est de plus en plus difficile pour elle de faire bonne figure.

Voilà minuit. Elle va se coucher. Piotr la rejoint. Elle lui fait une scène, et lui jette à la figure : «*Tu me hais parce que je suis plus riche que toi*», mots qu'elle regrette immédiatement quand elle le voit mécontent. Elle sent des contractions, elle va accoucher. Deux médecins arrivent. L'accouchement se passe mal, l'enfant est mort. Piotr est désemparé, Olga, indifférente.

"Pripadok" (novembre 1888) "La crise"

Les deux étudiants Mayer et Rybnikov décident d'emmenner leur camarade Grigori Vassiliev dans la rue des maisons closes. Ils y ont leurs habitudes, tandis que, pour lui, qui accepte de les suivre, c'est une première. De cette expérience, qui faisait partie de la formation des jeunes gens telle qu'on l'entendait à l'époque, il attend tout, et son imagination débordante lui montre en rêve ses futures découvertes dans le monde de la prostitution. Mais, une fois dans le bordel, il s'y sent étranger, regarde les femmes avec lesquelles il parle un peu, découvrant en elles des êtres humains, accusant ses amis, qui regrettent de l'avoir emmené avec lui, de participer à leur meurtre, tandis que les hommes, les laquais, les décorations de mauvais goût, les manifestations de l'ivresse le dégoûtent. Là où il croyait vivre une aventure, il ne rencontre qu'indifférence, routine, cynisme et banalité. Le choc entre l'illusion et la réalité lui fait perdre connaissance. Puis il prend conscience de son inconsistance.

En rentrant chez lui, lui, qui veut devenir juriste, et entend se consacrer à la défense des opprimés, souffrant pour toutes ces femmes perdues, songe à un moyen de les sauver, se demande s'il ne devrait pas se marier avec l'une d'elles. Cette douleur attaque sa raison, au point que ses amis

prennent peur, et le conduisent chez un psychiatre, qui lui prescrit du bromure et de la morphine, mais il en prend déjà.

Commentaire

Tchékhov immortalisa ses souvenirs des maisons closes de l'impasse Sobolev à Moscou, près de laquelle habitait sa famille. Il voulut décrire le choc qu'est la découverte de la prostitution pour un jeune homme pur et idéaliste.

Dans une lettre du 13 novembre, il confia : «*Comme médecin, il me semble que j'ai dépeint la maladie mentale correctement, selon toutes les règles de la science psychiatrique.*»

En 1889, Tchékhov publia six nouvelles dont :

"Пари"
(1er janvier 1889)
"Le pari"

Un vieux banquier se rappelle les termes et les circonstances d'un pari qu'il avait tenu quinze années auparavant. Lors d'une discussion sur la peine de mort, un étudiant avait affirmé que la prison était préférable à la mort. Le banquier lui avait répondu que lui, le jeune homme, serait incapable de tenir cinq années en prison. Il fait cependant le pari de tenir quinze années contre la somme de deux millions de roubles. Bientôt enfermé dans une cabane au fond du jardin, ne communiquant que par des notes, il joue du piano ; puis il lit des romans légers, passe à des classiques ; plus tard, il étudie des langues, six au total, avant de se consacrer à la philosophie, puis à l'Évangile, enfin à la théologie. La veille de sa libération, le vieux banquier s'inquiète. Comme il est presque ruiné, les deux millions qu'il devra donner le mettront sur la paille. Il entre dans la cabane pendant le sommeil de l'étudiant, s'apprêtant à le poignarder. Mais il découvre une lettre que celui-ci lui destinait, y racontant son cheminement intellectuel durant ces quinze années, y indiquant aussi le souverain mépris qu'il a maintenant pour les biens matériels, et y annonçant que, pour le prouver, il quitterait sa prison cinq heures avant le terme. Au matin, on annonce au banquier que l'homme est parti.

Commentaire

Ce dénouement est tolstoïen. Mais Tchékhov en écrivit un autre, où, malgré sa lettre de renonciation, l'ancien captif revient, et fait chanter le banquier qui, d'ailleurs, s'est ruiné sans son aide. Ce dénouement était tchékhovien car le pari était perdu par tous. Qu'il ait publié le dénouement tolstoïen prouve qu'il craignit de se démasquer entièrement.

Le pari fou mène à une réflexion sur le sens de la vie et sur la liberté.

"Княгиня", "Kniaginia"
(26 mars 1889)
"La princesse"

La princesse russe Véra Gavrilovna, une grande propriétaire terrienne âgée de vingt-neuf ans, séparée de son mari, arrive, dans un riche équipage, au monastère de X... où elle a coutume de prendre sa retraite estivale, pour y «*soigner son âme*». Elle y est entourée de tous les égards dus à son rang, et croit éveiller «*chez ces hommes simples et austères*» la tendresse bienveillante que lui vaut sa bienfaisance, alors qu'en fait elle n'est pas charitable. Au cours d'une de ses délicieuses promenades dans le jardin, elle reconnaît, dans le médecin du couvent, le docteur Ivanovitch, une vieille connaissance puisqu'il était auparavant à son service. Elle tient à lui exprimer sa sympathie, à

la suite de son récent veuvage. Mais, très vite, la conversation prend un tour auquel elle ne s'attendait pas. Brusquement pris de rage, s'érigeant en juge des reins et des coeurs, dans un long réquisitoire, il lui expose tous les griefs qu'il a ruminés, lui reproche son égoïsme, son mépris («*Vous regardez tout le monde à la façon de Napoléon, comme de la chair à canon. Mais Napoléon, lui, avait une idée, tandis que vous, hormis le dégoût, vous n'avez rien !*»), sa bonne conscience, sa comédie de la bienfaisance et de la générosité, le licenciement sans raison qu'elle lui a infligé. C'en est trop pour la princesse, qui le quitte, restant enfermée dans son incompréhension.

Mais, le lendemain, il se reprend : «*Princesse, dit-il en soulevant son chapeau et en souriant d'un air coupable, je vous attends ici depuis longtemps. Pardonnez-moi, au nom de Dieu. Un sentiment mauvais, rancunier, m'a emporté hier, et je vous ai dit vraiment trop de... sottises. Bref, je vous demande pardon.*» Comme tout est redevenu normal pour la princesse, qu'elle pense que tout le monde l'aime, elle déclare : «*Que je suis heureuse !*»

Commentaire

La nouvelle permet à Tchekhov de montrer le conflit entre les classes sociales en Russie, en opposant une femme richissime et un employé pauvre. Il dénonça ces dames patronnesses à qui leur charité envers les pauvres donne une bonne conscience et une assurance de salut.

"Скучная история", "Skoutchanaïa historia"

(novembre 1889)

"Une banale histoire" ou "Une histoire ennuyeuse"

(1983)

Le narrateur, l'ancien professeur de médecine Stefanovitch N., qui fut absorbé par son métier, mais a été reconnu, est devenu célèbre dans le monde entier, étant l'orgueil de sa patrie qui l'a couvert d'honneurs. Mais il n'y trouve pas de grandes satisfactions, se sent réduit à ses titres et à son grade qui le limitent à des relations de hiérarchie dans son métier ou à des apparences dans la vie sociale, sans lui donner les moyens de changer les choses.

Vieillard âgé de soixante-dix ans, recru de fatigue, voyant ses facultés intellectuelles baisser, rongé par une maladie cardiaque qui ne lui laisse au mieux que six mois à vivre, considérant qu'il n'est qu'un homme ordinaire, que «*le trait principal et fondamental de [s]on existence*» est l'insomnie, il écrit son journal, où il contemple sa vie. Elle fut riche d'œuvres, de vertus, mais il constate qu'il lui manque «*un fil conducteur*», qu'elle lui apparaît comme un rêve étrange, inutile et pourtant trop vite disparu, que tout ce qui a existé, tout ce qui existe encore est terriblement ennuyeux. Il aime la science et a foi en elle ; mais qu'a-t-il apporté de nouveau à l'humanité? Au cours de tant d'années d'enseignement, a-t-il au moins donné à ses semblables un véritable homme de science? Ses opinions sur ses collègues et ses élèves, son agitation, ses travaux, son apparente réussite, tout cela est totalement dépourvu de sens.

Et la famille qu'il a créée, a-t-elle un sens, elle aussi? Il décrit ses journées avec elle, dont il se sent étranger. Il continue à mener une vie fastidieuse auprès de sa femme, Varia, qu'il a cessé d'aimer, qu'il ne supporte plus car, petite, laide, vide, ennuyeuse, elle est devenue «*obèse, maladroite avec des soucis mesquins, craignant le lendemain, la vue obscurcie par la pensée des dettes et du besoin*», s'accrochant à la vie qui la fuit, se souciant de l'avenir de sa fille. Celle-ci, Lise, continue d'étudier la musique au conservatoire, ce qu'il trouve égoïste puisqu'il n'arrive pas à payer les gages des domestiques ; et elle est sur le point de se marier avec un être médiocre, paisible, ennuyeux.

Il ne se sent bien qu'auprès de Katia, fille d'un collègue décédé dont il est le tuteur ; il l'a vue grandir, puis elle est partie, a essayé du théâtre et de l'amour, a fait les quatre cents coups avant, approchant de la trentaine, d'être revenue pour, même si elle est belle, vivre seule et tragiquement oisive. Le vieux professeur l'aime, et son seul regret au crépuscule de sa vie est de ne pas lui avoir consacré plus de temps, malgré les nombreuses demandes qu'elle avait pu lui faire. Au comble du désespoir, elle est venue lui dire : «*Aidez-moi, dit-elle en sanglotant, attrapant ma main et la baisant. Puisque*

vous êtes mon père, mon seul ami ! Puisque vous êtes intelligent, instruit, que vous avez vécu longtemps ! Vous avez eu des disciples ! Mais dites-moi donc, que dois-je faire?» Mais il ne sait que lui répondre : *«En toute conscience, Katia, je ne sais pas...»*, et il la laisse partir, sans la retenir : *«Je voudrais lui demander : "Alors tu ne seras pas à mon enterrement?"*. Mais elle ne me regarde pas ; sa main est froide, comme morte. Je l'accompagne à la porte sans rien dire, et la voilà sortie de chez moi. Elle marche le long du corridor sans se retourner, elle sait que je la suis des yeux et sans doute elle se retournera à l'angle. Non, elle ne s'est pas retournée. La robe noire m'est apparue une dernière fois, les pas se sont tus. Adieu. mon trésor.» Finalement, il va attendre la mort dans une chambre d'hôtel, à Kharkov. Il déclare : *«Parmi mes désirs, il n'y a rien de véritablement important ; dans mon amour pour la science, dans ma façon générale de voir les choses, il n'y a pas un lien commun qui les unisse en un organisme complet, harmonieux... Si cela n'existe pas, rien n'existe !»* - *«L'indifférence est la paralysie de l'âme»*. Telles sont les conclusions auxquelles il aboutit quelques jours avant sa mort, qu'il va attendre dans une chambre d'hôtel, à Kharkov, ses derniers mots étant : *«Je ne sais pas»*.

Commentaire

Ce tableau des désillusions d'un homme au soir de sa vie, chez qui, comme une sclérose en plaques, monte l'inertie, est une des nouvelles les plus pessimistes de Tchekhov, ce peintre des *«hommes inutiles»*, représentants caractéristiques de la misère morale et matérielle de la Russie dans la deuxième partie du XIXe siècle. On y approche le mieux la dimension crépusculaire de ses personnages. Le professeur est atteint d'une épouvantable détresse, qui est sans remède, quels que soient le charme et l'intelligence éventuelle de quelques familiers : elle n'est pas le résultat d'une maladresse ou d'une incompréhension, mais une authentique fatalité. Il y a chez ce héros moderne une féroce lucidité : *«Dans ma tête, jour et nuit, errent de mauvaises pensées et dans mon âme ont fait leur nid des sentiments que j'ignorais. Je hais, je méprise, je m'indigne, je me révolte, j'ai peur. Je suis devenu sévère, exigeant, irascible, maussade, soupçonneux à l'excès. [...] Ma logique même a changé : naguère, je ne méprisais que l'argent, maintenant ma hargne va non pas à l'argent, mais aux riches, comme s'ils étaient coupables ; je haïssais la violence et l'arbitraire, maintenant je hais les gens qui y recourent comme s'ils étaient les seuls coupables, et non pas nous tous, qui ne savons pas nous former les uns les autres.»* Mais il lui manque, comme à presque tous les personnages de Tchekhov, l'idée-force qui relierait toutes ses conceptions en un tout harmonieux. C'est ce qui les paralyse, en leur donnant l'aspect de gens qui se posent sans cesse des questions absolument vaines. Il demeure enfermé dans son impossibilité de communiquer avec Katia, le seul être qu'il aime, et dont le rire était à lui seul un instant de grâce capable d'illuminer sa vie gâchée. Sa conclusion (*«Je ne sais pas»*) semble être la conclusion de Tchekhov lui-même. Mais, au fond, elle ne l'est pas parce que le «non-savoir» n'exclut pas le désir lancinant de savoir, même s'il s'accompagne du tourment de ne pas arriver à la foi avec toutes les conséquences négatives qu'une telle attitude comporte : le suicide, l'ivresse, la folie.

La critique, qui y vit l'influence de *"La mort d'Ivan Ilitch"* de Tolstoï, accueillit mal la nouvelle, et Tchekhov en fut déçu.

Elle allait être particulièrement appréciée par Thomas Mann, alors qu'on peut déceler chez le personnage une soif inextinguible du Beau qui fait étrangement songer à celle qui anime l'Aschenbach de *"La mort à Venise"*.

En 2011, à Paris, Marc Dugain adapta la nouvelle, et la mit en scène au "Théâtre de l'Atelier", avec Jean-Pierre Daroussin.

"Учитель словесности", "Outchitel slovesnosti"

(28 novembre 1889)

"Le professeur de lettres"

Nikitine, qui est âgé de vingt-six ans, est professeur au lycée. Il fréquente assidument la famille Chelestov, car il est amoureux de leur fille, Macha, qui a dix-neuf ans. Ce jour-là, il sort à cheval avec son père, Varia, sa sœur, et des amis de Macha ; c'est une belle journée qui se finit tard chez les Chelestov, Il rentre dans l'appartement qu'il partage avec son collègue, Hippolytych, professeur de géographie, et se montre furieux de ne pas avoir fait sa déclaration. Le lendemain, prenant son courage à deux mains, il va chez les Chelestov, et fait sa déclaration à Macha qui n'attendait que cela.

Suit le mariage où apparaît le dépit de Varia de ne pas se marier avant sa sœur cadette. Le temps passe. Hippolytych meurt de maladie. L'hiver arrive, et les premiers signes d'ennui se manifestent chez Nikitine : il constate qu'il étouffe dans la vie conjugale dont la banalité le rend presque fou ; qu'il reste hanté par une insatisfaction latente et une dérisoire soif d'absolu. N'en pouvant plus, il prend le train, et fuit à Moscou.

Commentaire

On découvre, dans cette nouvelle de vingt-neuf pages, la terrible lucidité de Tchekhov, mais aussi sa tendresse pour les êtres, dans une vision du monde et des sentiments humains profondément sensible et désenchantée.

En 1890, Tchekhov publia deux nouvelles dont :

"Гусев", "Gusev"
(25 décembre 1890)

"Goussiov"

Dans un navire qui fait le trajet entre l'Extrême-Orient russe et la mer Noire via les mers du Sud, le soldat Goussiov, qui a fini ses cinq années de service, rêve des siens qu'il va bientôt retrouver. Il a servi un lieutenant, le travail n'a pas été pénible, mais il a attrapé la tuberculose. Sur le bateau, il est à l'infirmerie, ne mange plus, a beaucoup maigri, n'en a plus pour longtemps. D'ailleurs, un marin lui conseille de remettre son argent au commandant du navire pour qu'il soit transmis à sa famille. Il meurt, son corps est cousu dans un sac, lesté, jeté à la mer. Un requin déchire le sac.

Commentaire

Tchekhov se servit des impressions qu'il avait glanées dans son voyage de retour de l'île de Sakhaline, qui dura plus d'un mois et demi, dans cette nouvelle qu'il écrivit en partie à bord du bateau, en partie à Colombo.

En 1891, Tchekhov publia cinq nouvelles dont :

"Бабы", "Baby"
(25 juin 1891)
"La garce"

À Philippe Kachine, alias Diouda, le patron d'une auberge, Matveï Savvitch, un marchand en déplacement, raconte l'histoire de Kouzka, le petit garçon qui voyage avec lui et dont il est le tuteur. Ses parents, Vassili Kaplountsev et Machenka Samokhvalov, avaient fait un mariage arrangé. Le bonheur, car il y en eut un peu, avait duré six mois ; puis il avait été enrôlé et avait passé de nombreuses années en Pologne. Peu après son départ, elle avait accouché de Kouzka. Étant seule, elle eut besoin d'aide pour tenir la maison et la petite affaire de transport de son mari. Le gentil voisin Matveï lui donna des conseils, et tomba amoureux d'elle en moins d'une année. Comme l'amour était réciproque, ils devinrent bientôt concubins.

Deux années plus tard, dans une lettre, Vassili annonça son retour. Matveï en fut heureux, car il voulait se débarrasser de Machenka, qui, au contraire, ne voulait plus de son mari. Quand Vassili arriva, Matveï lui avoua tout. Vassili pardonna, mais Machenka montra son hostilité à son égard. Vassili finit par la battre sérieusement, puis, de désespoir, tomba malade, et mourut rapidement. Cependant, les autorités, ayant des doutes sur la cause de la mort de Vassili, pratiquèrent une autopsie, et découvrirent de l'arsenic dans son estomac. On arrêta Machenka, qui fut condamnée à treize ans de travaux forcés en Sibérie, mais mourut de maladie avant son transfert.

Commentaire

Le texte fut interdit dans les livres scolaires et les salles de lecture populaire en 1897.

"Дуэль", "Duel"
(décembre 1891)
"Le duel"

Laevsky, jeune employé, s'est fait transférer dans une petite ville du Caucase, au bord de la mer Noire, dans le but de refaire sa vie qu'il juge avoir jusqu'alors gaspillée. En quittant l'université, il est parti avec sa maîtresse, une femme mariée. Mais, au lieu de se remettre dans le droit chemin, il passe toute sa journées en pantoufles, mangeant, buvant, jouant aux cartes, et racontant des balivernes. C'est du moins ce qu'affirme von Koren, biologiste d'origine allemande, homme énergique qui le déteste de tout son cœur, parce qu'il le considère comme un être condamné à la disparition par la loi de la sélection naturelle. Leur antipathie réciproque devient tellement violente que von Koren saisit un prétexte quelconque pour avoir un duel avec Laevsky. La nuit avant le combat est, pour ce malheureux, une nuit d'examen de conscience. Il revoit tout son passé inutile, où il n'y eut qu'indolence et mensonges. La crainte de la mort fait jaillir du fond de son être le désir de vivre et, surtout, de vivre mieux. Avant de quitter sa maison, il embrasse avec tendresse sa pauvre compagne, qu'il voulait abandonner et qui, maintenant, lui apparaît comme un être irremplaçable. Le duel n'a aucun résultat, mais la mort à frôlé Laevsky. Commençant une nouvelle existence, il épouse sa maîtresse et s'adonne complètement à son travail.

Commentaire

Tchékhov éprouva une telle difficulté à écrire cette nouvelle de 113 pages qu'il en vint à douter de son métier d'écrivain. Mais c'est l'une de ses nouvelles l'une des plus connues, car c'est un tableau véridique du marasme spirituel de la Russie à la fin du XIXe siècle. Les personnages sont presque tous des êtres faibles qui poursuivent des idéaux qu'ils savent hors de leur portée, des esclaves de l'habitude. Laevski est un personnage caractéristique de l'art de Tchékhov, et fort semblable à l'"Oblomov" de Gontcharov. Toujours faible, hésitant, il accomplit le mal sans le vouloir ; son dégoût du prochain n'est que le masque de son dégoût de lui-même. Pour trouver une excuse devant sa

propre conscience, il essaie de se convaincre que ses vices sont les conséquences fatales de son époque et des lois de l'hérédité. À travers lui, Tchekhov laissa se développer un darwinisme social faisant l'apologie de la violence avant d'être contrecarré lors du dénouement de l'action, qui introduit un élément nouveau dans son pessimisme : les rapports entre Laevski et von Koren, ennemis et pourtant secrètement unis par le même élan de bonne volonté, rappellent '*Récits d'un inconnu*', et mettent en lumière un élément moins visible mais essentiel de l'art de l'écrivain : son amour de ses personnages. Certains propos de von Koren furent inspirés par les conversations que Tchekhov eut avec le zoologue Wagner, à Boguimovo.

En 1960, Jean-Claude Grumberg donna une version scénique de la nouvelle, et, quelques années après, Lucien Attoun inscrivit cette oeuvre à son répertoire dramatique de France-Culture.

La nouvelle fut adaptée au cinéma :

- en 1973, par le réalisateur russe Iossif Kheifitz sous le titre "*Plokhoï khorochi tchelovek*" ("*Un mauvais bon homme*") ;
- en 2009, par le réalisateur israélien Dover Koshashvili sous le titre "*The duel*".

En 1892, Tchekhov publia seize nouvelles dont :

"Попрыгунья", "Poprygounia"
(janvier 1892)
"La cigale" ou "La sauteuse"

La jeune, belle, frivole, futile et mondaine Olga, qui a été infantilisée depuis son plus jeune âge, se marie avec le jeune médecin plein d'avenir Ossip Dymov, «*âme pure comme du cristal*», homme d'une bonté sans limite. Mais, dès les premières lignes, nous sentons à quel point elle est insatisfaite de sa vie. Pourtant, l'union est heureuse. Mais son oisiveté l'enferme dans un monde factice où la réalité humaine vécue par son mari à l'hôpital ne peut l'atteindre. Tandis qu'il s'épuise pour l'entretenir, se consacrant presque entièrement à sa vie professionnelle, infantilisée aussi par lui qui ne voit en elle qu'une «*maman*», elle se montre de plus en plus capricieuse, lui reproche de ne s'intéresser qu'à la médecine et non à l'art. Aspirant à une vie plus brillante, plus légère, elle tient salon avec les artistes locaux, et prend même pour amant le peintre Riabovski. Ossip est au courant de l'infidélité de sa femme, mais l'excuse. Cependant, bien vite, ce fat qu'est Riabovski est agacé par les visites inopinées que lui fait Olga, car il entretient une autre liaison. Ils font cependant ensemble une croisière sur la Volga, avant de rompre. Et elle continue à s'étourdir.

Mais, un soir, alors qu'elle rentre du théâtre, elle trouve Ossip alité, malade à en mourir. Celui qu'elle croyait invincible est gravement atteint de la diphtérie contractée auprès d'un enfant qu'il tenta de sauver. Il s'était contaminé en aspirant accidentellement une membrane diphtérique obstruant les voies aériennes. Pour protéger Olga, il lui interdit de pénétrer dans le bureau où il s'est réfugié, lui faisant ainsi découvrir à quel point il l'aime. Qu'il l'appelle «*maman*» comme à l'accoutumée, ne l'indispose plus. Elle découvre l'homme derrière le mari ; elle se souvient que l'abnégation et le dévouement envers les autres ont été l'éthique de sa vie de médecin. La femme adultère tente de regagner l'attention de son mari. Mais il est trop tard : il meurt, et cette mort sacrificielle lui fait voir la vérité, lui fait se rendre compte de l'étendue des qualités du défunt, qui était un chercheur génial, lui ouvre la voie vers le progrès moral.

Commentaire

Cette histoire d'un ratage est sauvée par sa fin ouverte qui laisse au lecteur la liberté d'imaginer la suite de la vie de l'héroïne.

La nouvelle provoqua un froid entre Tchekhov et quelques artistes, dont Lévitane, qui avaient cru se reconnaître dans les personnages.

En 1955, la nouvelle fut adaptée au cinéma par Samson Samsonov.

"Жена", "Жена"
(janvier 1892)
"Ma femme"
(1970)

Pavel, un riche ingénieur, retraité depuis peu, s'est installé à la campagne pour y mener une vie tranquille, qu'il consacrerait à l'écriture de livres techniques sur le chemin de fer russe. Il s'était marié par amour à Natalia qui a près de vingt ans de moins que lui, et un caractère très différent ; aussi une haine féroce s'est-elle développée chez elle, tandis qu'il affiche un désintéret de façade. Depuis deux ans, ils sont séparés de corps, et il habite le premier étage de sa maison, et elle le rez-de-chaussée ; ils se croisent parfois dans le vestibule pour parler du temps qu'il fait. Il se trouve que 1892 est, en Russie, une année de mauvaises récoltes, que la famine sévit dans cette région, que des paysans, affaiblis par les privations, sont malades ou meurent. Natalia, trouvant dans la bienfaisance un puissant dérivatif à son ennui, s'emploie à organiser un comité pour recueillir des fonds, coordonner les secours. Or, à son grand désespoir, Pavel, qui demeure épris et voudrait renouer, désire en être. Mais il est dur et cassant, et tout le monde le fuit. Et Natalia s'insurge contre son immixtion : *«Tu es un homme bien élevé, fort instruit et plein d'excellentes idées, mais tu n'as pas de cœur ; tandis que nous nous querellons, les paysans meurent de faim.»* Constatant sa solitude après un repas bien arrosé chez ami du couple, Braguine, ne sachant comment vaincre l'étrange attraction qu'il éprouve encore pour sa femme, il se jette à ses pieds, et l'autorise à distribuer toutes ses richesses aux pauvres. Il sera bientôt ruiné, mais il est apaisé.

Commentaire

La résolution finale de l'ingénieur, qui n'est pas fondée sur la raison, ni même une illumination, mais l'ultime tentative qu'il fait pour surmonter le sentiment de son propre néant, est, peut-être, une conséquence de cette tragique indifférence envers la vie qui est le propre de ces êtres amorphes pour lesquels Tchekhov eut toujours de la prédilection.

Dans cette nouvelle de cinquante pages, il signifia son refus de faire de la bienfaisance une sorte de remède universel à tous les maux sans fin de la société.

"После театра"
(7 avril 1892)
"Après le théâtre"

Nadia Zélénine, qui a seize ans, est aimée à la fois de l'officier Gorny et de l'étudiant Grouzdiov. Mais, comme elle revient du théâtre où elle a assisté à *"Eugène Onéguine"*, pièce romantique qui l'a fait rêver, elle voudrait, comme Tatiana, n'être pas aimée et être malheureuse. Seule dans sa chambre, assise à son bureau, elle tente d'écrire une lettre à Gorny pour refuser son amour, pense plutôt en écrire une à Grouzdiov, hésite entre les deux, et, finalement, se plaît à les imaginer tous les deux à ses pieds.

Commentaire

Les espoirs de Nadia sont rendus dans leur fraîcheur et leur incohérence.

"В ссылке", "V ssylke"

(mai 1892)

"En déportation"

Au bord d'une rivière de Sibérie, se trouvent des déportés pour lesquels il n'y a pas de prisons ni de barreaux : ils sont passeurs six mois de l'année, et vivent de mendicité. Sémione, un homme d'une soixantaine d'années, appelé «*la Jugeote*», est là depuis longtemps, mais, ayant accepté son sort avec stoïcisme, a trouvé une paix intérieure : «*Je n'ai besoin de rien, je n'ai peur de personne et j'estime qu'il n'y a pas plus riche et plus libre que moi [...] Dès mon arrivée ici, je me suis mis dans la tête que je ne voulais rien.*» À un jeune Tatar de vingt-cinq ans qui, lui, n'accepte pas son sort, il conseille de rester libre en oubliant le passé. Mais celui-ci lui oppose : «*Dieu a créé l'homme pour qu'il soit vivant, pour qu'il y ait de la joie et de la douleur et du chagrin ; et toi tu ne veux rien. C'est que tu n'es pas vivant, que tu es une pierre...*» Il veut faire venir sa femme et sa mère, mais, mesurant les difficultés de la chose, éclate en sanglots. Sémione lui parle d'un «*barine*» [seigneur] qui ne cessait d'attendre de l'argent de chez lui, dont la femme était venue puis, dégoûtée par cette vie, était repartie avec un amant ; après l'avoir poursuivie en vain, avoir voulu rentrer en Russie, il s'était consacré à sa fille, et était parti à la recherche d'un médecin pour elle. Mais le Tatar considère qu'il est vivant parce qu'il aime, parce qu'il peut changer son avenir.

"Cocedu", "Sosedī"

(mi-juillet 1892)

"Les voisins"

Piotr Ivachine, un homme de vingt-sept ans, est triste et révolté du fait que sa jeune sœur, Zina, ait quitté le domicile familial pour aller vivre chez son voisin, Vlassitch, tandis que leur mère est alitée et ne se nourrit plus. N'en pouvant plus, il décide, au bout d'une semaine, d'aller chez Vlassitch pour clarifier la situation. Ce dernier est un homme qui a raté beaucoup de choses, l'armée, son domaine, son mariage car ce libéral avait épousé une femme séduite et abandonnée mais qui le trompa honteusement. Piotr ne voit pas ce que sa sœur trouve à cet homme marié et qui a quarante et un ans. Cette visite est un échec, sa sœur ne reviendra pas, et il n'y aura pas de mariage pour l'instant. Il en revient plus déprimé, et devant faire face à un duel. D'abord indécis, il se résout cependant à aller se battre. Mais, face à l'autre qui semble tout à fait à l'aise, il perd toute son énergie, et s'en retourne, déçu de n'avoir pas su agir en conformité avec sa pensée.

"Палата № 6", "Palata no 6"

(novembre 1892)

"La salle 6"

La salle 6 de l'hôpital sale et désorganisé de cette petite ville est celle des malades mentaux. Il y en a cinq dont personne ne s'occupe, à l'exception du gardien, Nikita, un ancien soldat qui, de temps en temps, frappe à coups de poings l'un ou l'autre pour le faire tenir tranquille. Ce sont surtout :

- Moïsseïka, un vieux juif serviable et inoffensif, qui a perdu la tête depuis vingt ans, et est le seul qui a l'autorisation de sortir en ville ;

- Ivan Gromov, un huissier de trente-trois ans, paranoïaque mais très intelligent, cultivé et spirituel, de santé fragile, qui eut beaucoup de malheurs dans sa jeunesse, avait trouvé une place d'huissier, mais était en proie à des délires de persécution, au point qu'on avait ordonné son internement.

Andréï Efimytsch Raguine, le médecin de l'hôpital en poste depuis quelques années, est un fonctionnaire timide, plein de bonté, célibataire affreusement seul, qui n'a pour ami que Mikhaïl Avérianytsch, receveur des postes. À son arrivée, il avait essayé de lutter contre la saleté, le vol des malades par le personnel, la corruption. Mais, devant l'ampleur de la tâche, du fait de son manque d'autorité et de sa faible volonté, il avait renoncé. Depuis, dégoûté de l'étroitesse d'esprit de ses

concitoyens, de la médiocrité du milieu, et résigné à l'impuissance de la médecine, il ne fait plus que quelques visites par jour, passe ses journées à lire chez lui, tout en se plaignant comme son ami qui s'écrie : «*Quand même, dans quel trou perdu nous a placés le destin ! Le plus ennuyeux c'est qu'il y faudra aussi mourir ! Ah ! là ! là...*»

Un jour, il passe par hasard dans la salle 6. Il est alors insulté et menacé par Gromov, qui voudrait être libéré, qui lui assène : «*Vos fonctions vous les avez déléguées à votre aide et aux autres canailles et vous-même vous êtes resté bien au chaud, bien au calme, vous avez amassé de l'argent, vous avez fait quelques lectures, vous vous êtes délecté à méditer sur toutes sortes de fadaïses sublimes et (regardant le nez rouge du docteur) à boire. En un mot, vous n'avez pas connu la vie...*»

S'ensuit une discussion entre le fou et le médecin, discussion qui ravit ce dernier car il trouve enfin quelqu'un à qui parler. Ils deviennent amis, et, dès lors, Raguine passe ses soirées à l'hôpital, discutant pendant des heures avec Gromov, éprouvant la joie de pouvoir dire enfin à quelqu'un qu'il souffre, et d'entendre une réponse. L'aide-médecin Serguéï Serguéïtch, un homme à la moralité douteuse, qui se figure qu'il est médecin, surprend un jour sa conversation avec l'aliéné, en déduit que son supérieur est devenu fou lui aussi car, dans la mentalité primitive de ces provinciaux, un homme qui raisonne et, au surplus, converse avec un fou, ne peut être une personne normale. L'assistant de Raguine, le docteur Khobotov, un homme de moins de trente ans borné mais ambitieux, organise avec les autorités de la ville une réunion où on l'interroge et où on lui conseille de prendre sa retraite.

Mikhaïl Avérianytch lui fait faire un voyage à Moscou, Saint-Pétersbourg et Varsovie. Mais, rapidement, les incessants bavardages de son compagnon fatiguent Raguine. Ils rentrent. Khobotov a pris sa place. Déjà ruiné par son voyage, il ne reçoit pas de retraite. Après un mouvement d'humeur contre Mikhaïl Avérianytch et Khobotov, ce dernier le fait interner dans la salle 6 où il subit ce qu'il avait fait subir à ses patients. Mais tout lui est égal. Il confie à Mikhaïl Avérianytch : «*Ma maladie réside uniquement en ceci, qu'en vingt ans je n'ai trouvé dans toute la ville qu'un homme intelligent et que cet homme est un fou...*» Cependant, comme il veut, un jour, sortir à l'air libre, Nikita le frappe gravement, et le fait mourir d'une attaque d'apoplexie.

Commentaire

Pour écrire cette nouvelle cruelle, tendre et comique, Tchekhov se servit de sa propre expérience de la médecine, de la psychiatrie, de cas qu'il avait pu observer.

La nouvelle, qui fait soixante et une pages, et est divisée en dix-neuf chapitres, commence par un tableau de la salle. Le déroulement, qui va de situations en situations de plus en plus dramatiques, montre l'enchaînement par lequel la déchéance de Gromov provoque celle du docteur Raguine, dont on suit le progressif affaiblissement moral, tandis qu'il s'enfonce lucidement dans le néant. On assiste même à une sorte de tragédie, toute une vie étant, à partir d'une rencontre presque fortuite, emportée comme dans un tourbillon fatal.

Tchekhov peignit un tableau particulièrement sombre de la vie russe, fit des allusions aux réalités matérielles, sociales, administratives, politiques (on apprend ainsi que la Pologne faisait alors partie de la Russie).

Il profita des conversations entre Andréï Efimytsch et le fou pour faire exprimer par celui-ci son rêve d'une humanité sans hôpitaux ni prisons, toute consacrée à la recherche de la vérité. Il dénonça de façon accablante la passivité et la soumission absolue aux criantes injustices sociales. Il protesta contre l'acceptation de la mort : «*La conservation de la matière ! quelle lâcheté de se consoler avec ce succédané de l'éternité ! Seul un lâche, dont la peur de la mort est plus grande que la dignité, peut se consoler en pensant que son corps avec le temps vivra dans l'herbe, dans la pierre, dans le crapaud.*» Il dénonça clairement, fortement, les impostures du mysticisme de Tolstoï.

Le narrateur n'est pas complètement objectif ; il intervient parfois ; par exemple quand Gromov est présenté, au chapitre I, il déclare : «*J'aime son visage...*»

Le style est sobre. Les figures, cependant, ne sont pas absentes : les discours de Gromov sont «*comme une rhapsodie incohérente de chansons vieilles mais encore inachevées*» - il se plaint : «*Cette vie ne finit pas comme à l'Opéra en apothéose et par la récompense des souffrances*» - à

Raguine qu'on bat, «*Il semblait qu'on lui avait enfoncé une faucille dans le corps et qu'on la lui avait retournée dans les viscères et dans la poitrine.*»

La nouvelle connut un succès considérable. Un correspondant de Tchekhov lui écrivit en mars 1893 : «*Votre "Salle 6" est dans toutes les vitrines, celles des grands éditeurs comme celles des petites papeteries. On se l'arrache.*» Léon Tolstoï en fit l'éloge dans une lettre où il clamait : «*Tchekhov a créé pour l'ensemble du monde des formes d'écriture nouvelles, foncièrement nouvelles selon moi, que je n'ai rencontrées nulle part ailleurs. Faisant abstraction de toute fausse modestie, j'affirme que, sur le plan de la technique, Tchekhov se situe bien au-dessus de moi.*» À l'époque, ce jugement avait été accueilli avec scepticisme, il avait semblé à beaucoup que l'écrivain déjà vieillissant avait exagéré les mérites de son cadet. Cent ans plus tard nous constatons qu'il avait été prophétique. Tchekhov en fut d'autant plus flatté que le plus grand écrivain russe contemporain était en général très critique vis-à-vis des nouveaux auteurs.

En 2009, la nouvelle fut adaptée au cinéma par Karen Chakhnazarov.

"Cmpax", "Strakh"
(25 décembre 1892)
"La peur"

Le narrateur a pour ami Dimitri Pétrovitch Siline, qui a visiblement tout pour être heureux : une femme qu'il aime, Maria, des enfants, une exploitation agricole qui fonctionne bien, et un ami qui vient lui rendre souvent visite. Le narrateur est cet ami, et il est mal à l'aise car Maria lui plaît énormément, sans que, d'ailleurs, l'un ou l'autre s'en rende compte. Un jour, Siline révèle à son ami que son bonheur conjugal n'est que de façade : il aime à la folie, mais ne reçoit pas d'amour en retour. Le soir même, le narrateur, se trouvant seul avec Maria, cherche à lui faire connaître son attirance, lui affirme que, s'il vient aussi souvent chez eux, c'est pour la voir. Mais elle se dit convaincue qu'il n'est intéressé que par l'amitié pour son mari. Il se décide à la prendre dans ses bras. Elle lui avoue alors son amour, et passe la nuit avec lui, dans sa chambre. À l'aube, quand elle retourne chez elle, elle croise, dans le couloir, son mari qui vient saluer son ami avant de partir pour son travail. Le narrateur part immédiatement, et ne les revoit plus jamais. Mais il se demande : Siline a-t-il compris ce qui s'est passé? Est-il persuadé comme toujours qu'il ne comprend rien à la vie? A-t-il, comme toujours aussi, l'air d'avoir peur?

Commentaire

L'incident final est éminemment tchékhovien par sa dérision.

Siline exprime toutes les limites dont Tchekhov avait conscience : «*Je suis, de nature, superficiel et m'intéresse peu à des problèmes comme ceux de l'au-delà, le sort de l'humanité, et au total je m'envole rarement vers les hauteurs célestes. Ce qui m'effraie surtout, c'est le train-train de la vie quotidienne, auquel nul d'entre vous ne peut se soustraire. Je suis incapable de discerner ce qui, dans mes actions, est vérité et ce qui est mensonge, et elles me causent du tourment ; j'ai conscience que les conditions de l'existence et mon éducation m'ont enfermé dans un cercle étroit de mensonge, que toute ma vie n'est rien d'autre qu'une préoccupation quotidienne de me tromper moi-même et de tromper les autres sans m'en apercevoir, et je suis effrayé à la pensée que je ne me délivrerai pas de ce mensonge jusqu'à ma mort.*»

En 1893, Tchekhov publia trois nouvelles dont :

"Рассказ неизвестного человека", "Rasskaz neizvestnogo celoveka"

(octobre 1893)

"Récit d'un inconnu"

Le narrateur, Stépane, un noble, ancien officier de marine, devenu socialiste et révolutionnaire, sur ordre de ses supérieurs, se fait engager comme valet de chambre chez Guéorgui Ivanitch Orlov, voulant espionner le père de celui-ci, qui est le chef de la police, pour découvrir ses secrets, et pouvoir se venger de lui, voire saisir une occasion de l'assassiner. Orlov fils, qui a trente-cinq ans, est un haut fonctionnaire célibataire, visiblement intéressé surtout par la noce et ses maîtresses ; il se lève à onze heures, revient du bureau vers vingt heures, sort jusqu'à l'aube, prend, chaque jeudi soir, un repas avec ses amis, Pékarski, Koukouchkine et Grouzine, rencontre Mme Krasnovskaïa, sa maîtresse de vingt-cinq ans qui est mariée. Sa vie change du tout au tout le jour où, venant de quitter son mari, elle s'installe chez lui, lui imposant ses besoins de présence, d'affection, de certitude, qui le mettent mal à l'aise. Stépane, à qui déplaît le comportement cynique de son maître, est enchanté de cette présence féminine dans l'appartement. Petit à petit, il devient amoureux de Mme Krasnovskaïa et le témoin du fossé qui se creuse chaque jour entre un Orlov qui ne rêve que de liberté et une femme amoureuse qui s'accroche. Bientôt, Orlov découche et prétexte sournoisement des inspections qu'il aurait à faire en province, pour aller vivre chez ses amis. Stépane, n'en pouvant plus, lui écrit une lettre où il lui révèle sa véritable identité, lui indique tout le dégoût qu'il lui inspirait depuis longtemps. Puis il quitte l'appartement avec Mme Krasnovskaïa, à laquelle, pour la décider, il a fait connaître les mensonges de son amant.

Ils partent à Venise où elle lui annonce qu'elle est enceinte d'Orlov. Lui tombe malade, victime de la tuberculose. Puis ils sont à Florence et enfin à Nice. Là, leurs rapports se distendent, car elle croyait avoir affaire à un révolutionnaire qui allait l'enrôler, et il se comporte en amoureux chaste, en guerrier fatigué de la révolution. Elle accouche d'une petite fille, Sonia, et s'empoisonne, ne voyant aucun avenir avec Stépane.

Deux ans plus tard, sa maladie ayant progressé, Stépane, qui élève seul Sonia, revient à Saint-Pétersbourg pour, sentant sa mort proche, assurer l'avenir de la fillette. Il se rend chez Orlov, qui refuse toute responsabilité. Cependant, un accord est conclu entre Orlov le père et le mari de Mme Krasnovskaïa, dont Sonia porte le nom : elle sera placée dans une famille d'accueil. Stépane peut mourir en paix, et le fils Orlov vivre sans soucis.

Commentaire

Cette nouvelle de quatre-vingt-six pages, qui renvoie au plus noir de Tchekhov, évoque une de ces vies inutiles qui lui étaient si chères. Le couple bancal d'Orlov et Mme Krasnovskaïa résume à lui seul les contradictions de l'âme russe : elle est ardente, pure et amoureuse, a tout quitté pour lui, qui est veule, mollement désespéré, gâche ses chances de bonheur auprès d'amis soudards. Dans la lettre qu'il lui écrivit avant de partir, Stépane se demandait : *«Pourquoi nous qui étions si passionnés, audacieux et généreux, vers la trentaine, sommes-nous aujourd'hui en plein marasme? L'un se meurt de tuberculose, un autre se suicide, un troisième se noie dans l'alcool ou dans le jeu.»* Orlov se borna à lui répondre : *«Nous avons, certes, ruiné notre santé, et nous nous sommes dégradés. Mais quoi? La faute n'en est ni à vous ni à moi... Il se peut qu'il y ait des raisons profondes à cette déchéance, et que ce soit utile aux générations futures. Alors à quoi bon donc nous soucier outre mesure?»* Mais le thème essentiel de la nouvelle est l'accord qui se conclut en fin de compte entre Orlov le père et le mari de Mme Krasnovskaïa, malgré eux et, peut-il sembler, malgré leur créateur lui-même.

On peut voir dans l'aboutissement de la réflexion du personnage celle même de Tchekhov. Ne dit-il pas à l'issue de son voyage à Sakhaline : *«J'ai maintenant fermement compris, avec mon cerveau, avec mon âme qui a tant souffert, que la destination de l'homme, ou bien n'existe pas du tout, ou n'existe que dans une seule chose, dans un amour plein d'abnégation pour son prochain.»*? Ce thème allait désormais apparaître en filigrane dans ses nouvelles et dans ses pièces.

À travers son personnage, il confessa aussi : *«J'étais aux débuts de ma tuberculose et je souffrais d'une autre maladie, plus grave encore peut-être que la tuberculose... J'étais chaque jour, un peu*

plus possédé par le désir irritant et passionné de mener une vie comme tout le monde. J'aspirais à une paix de l'esprit, à la santé, l'air frais, la bonne nourriture. Je devenais un rêveur, et comme tout rêveur je ne sais pas exactement ce que je voulais.»

La nouvelle fut sévèrement critiquée par "Les temps nouveaux", la revue dirigée par Souïvorine.

En 1980, elle fut adaptée par le réalisateur Vytautas Žalakevičius sous le titre "*Rasskaz niéïsvestnovo tcheloveka*".

En 1998, elle fut adaptée au théâtre par Maurice Attias, et jouée à Paris au théâtre "La tempête".

"Володя большой и Володя маленький", "Volodia bolchoï i volodia malenkii"

(décembre 1893)

"Vladimir le grand et Vladimir le petit"

Mariée deux mois plus tôt avec le riche colonel Vladimir Nikitytch Iaguitch (dit «*Vladimir le grand*»), qui est de trente et un ans son aîné, par dépit de ne pouvoir le faire avec son amour d'enfance, qu'elle voulut piquer au vif, Vladimir Mikhaïlytch (dit "*Vladimir le petit*"), médecin militaire dans le régiment de son mari, Sofia Lovna, qui a vingt-trois ans, essaie de se persuader qu'elle a bien fait, qu'elle a maintenant de l'argent, etc. De retour d'un repas bien arrosé et d'une folle nuit avec les deux Vladimir, elle s'arrête dans un couvent où sa tante Olia s'est réfugiée après son mariage avec «*Vladimir le grand*». Cette entrevue dégrise Sofia, qui, remettant sa vie en question, rentre abattue, a même une crise de neurasthénie. Le lendemain, «*Vladimir le petit*» lui rend visite, et elle devient sa maîtresse. Une semaine après, il l'a abandonnée. Elle comprend alors que sa vie s'annonce triste.

En 1894, Tchekhov publia neuf nouvelles dont :

"Чёрный монах", "Cernyj monah"

(janvier 1894)

"Le moine noir"

Le jeune professeur de philosophie Kovrine, pour qui celle-ci est sa «*raison de vivre*», est un intellectuel promis à un brillant avenir. Mais il travaille beaucoup, et, surmené, s'est «*détraqué les nerfs*». Il ne dort pas, même pendant les vacances de quelques mois qu'il a décidé de passer dans le lieu de son enfance, auprès de Pessotski, son maître et ami, qui l'a élevé à la mort de ses parents, qui est devenu arboriculteur en compagnie de sa fille, Tania, qu'il aimerait bien voir épouser le jeune homme, pour que soit assurée la survie du coin de terre auquel il a consacré toute sa vie. Le philosophe n'y voit pas d'inconvénient, attaché qu'il est à la famille du maître auprès duquel il a grandi. Il raconte à Tania une légende pour laquelle il se passionne depuis longtemps, celle du «*moine noir*». Il l'invoque avec tant de ferveur qu'il reçoit enfin sa visite. Le moine lui dit : «*Légende, mirage ou moi, tout cela est le produit de ton imagination exaltée. Je suis une apparition [...] J'existe dans ton imagination et ton imagination fait partie de la nature ; j'existe donc dans la nature.*» Ensuite, le moine entretient le philosophe de ses confrères, de leur marche vers la vérité éternelle, et de l'immense avenir auquel l'humanité est promise grâce au développement intellectuel. Tout ce discours enchante fort le philosophe qui refuse la médiocrité des gens raisonnables : il se sent un élu de Dieu. Dans son exaltation, il accepte d'épouser Tania. La musique qu'on fait au salon le soir le transporte. Mais ses nuits blanches, il les passe avec le «*moine noir*». Tania, le découvrant conversant avec lui, le convainc de sa folie, et l'oblige à se faire soigner. Kovrine redevient alors normal. Mais son bonheur, qui était lié à ses rêves de grandeur, est désormais détruit : «*J'avais perdu la raison, atteint par la folie des grandeurs, mais j'étais gai, vivant, et même heureux. Maintenant que j'ai retrouvé mes esprits, je suis comme tout le monde, un homme quelconque, et je mène une vie ennuyeuse.*» Il n'est plus qu'un homme ordinaire, bilieux et vindicatif. Il se sépare de sa femme qui, en le faisant guérir, l'a privé de ses merveilleuses hallucinations. Il s'en va vivre avec une autre

femme. Mais, atteint de tuberculose, il se meurt. Le «*moine noir*», enfin revenu, lui reproche de ne pas l'avoir cru, mais le console en l'assurant qu'il est très certainement un génie, et que le déséquilibre trop grand entre son âme éternelle et son faible corps mortel le condamne à mourir. Et, en effet, il meurt.

Commentaire

Par un après-midi de l'été 1893, alors qu'il était surmené et que sa santé se détériorait du fait de la tuberculose, Tchekhov fit une sieste, et se réveilla en sursaut et en sueur, après qu'un énigmatique moine vêtu de noir lui soit apparu en rêve. Puis cette vision forte et angoissante ne le quitta plus. Afin de l'exorciser, il rédigea, «*sans aucune pensée lugubre, obéissant à une réflexion froide*» (ce qu'il révéla dans une lettre à Souvorine) ce texte étonnant dans sa production tant il est énigmatique, étrange. Il emprunta aux thèmes fantastiques chers à la littérature de l'époque, le «*moine noir*» étant la projection de l'esprit malade de Kovrine, son double.

Tchekhov qualifia modestement ce texte de trente-quatre pages de «*petite nouvelle médicale*», mais il est vrai qu'il offre une pénétrante réflexion sur les fragilités, les grandes dépressions, la maladie mentale. Il déclara avoir voulu représenter «*un jeune homme qui souffre de la manie des grandeurs*», avoir voulu réfléchir sur le bonheur et le génie, la puissance obscure qu'est «*le moine noir*» incarnant la tentation de l'orgueil pour le héros qui y cède, semant autour de lui malheur et souffrance. Le juste prix de sa témérité est la perte du paradis de l'enfance.

Tchekhov s'y livra à une appropriation résolue de l'idée de la mort, à une réflexion lente et impassible sur la silhouette rôdante et obsédante de la Faucheuse. Il s'y est mis tout entier : la foi du moine est sa propre foi ; l'excitation mentale qui afflige Kovrine, tout en le rendant heureux, est sa propre excitation mentale ; enfin, la tuberculose qui tue son héros est la maladie qui mina son organisme, et finit par le tuer. Aussi son réalisme se rehaussa-t-il d'un accent lyrique empreint de mélancolie.

La nouvelle a été adaptée :

- en 1983, au théâtre par Odile Ehret, la pièce étant mise en scène par Julian Negulesco ;
- en 1987, au cinéma par le Russe Ivan Dykhovitchny ;
- en 2004, au théâtre par le metteur en scène québécois Denis Marleau qui a fait, de ce texte pétri d'ambiguïtés et de passionnantes zones d'ombres, un conte symboliste menaçant, une réflexion sur la difficile cohabitation du génie et de la médiocrité, sur le malheur causé par ceux qui font peu confiance aux êtres et à la vie, sur la souffrance engendrée par l'égoïsme masculin, sur les diverses projections nécessaires à celui qui pense pour composer avec sa propre finitude. Ce fut une composition scénique d'une sombre splendeur où furent conviés tous les arts : la littérature, le jeu, la musique, le chant, le silence.

"Бабье царство", "Babie tsarstvo"

(janvier 1894)

"Un royaume de femmes"

Anna Akimovna, une jeune et jolie femme de vingt-six ans, a hérité de l'usine sidérurgique créée par son oncle, Ivan Ivanytch, puis gérée par son père, Akim Ivanytch, qui y avait commencé comme simple ouvrier. Depuis la mort de ce dernier, elle a en délégué la direction à Nazaritch, mais devrait en venir à l'assurer elle-même alors qu'elle est inhabile dans les questions d'argent, qu'elle est gênée de son opulence face aux pauvres, qu'elle a peur de ne pas arriver à s'occuper de cette usine de mille huit cents employés comme le faisait son père. Elle, qui n'a pas encore rencontré l'amour, regrette de ne pas mener la vie simple d'une épouse qui a des enfants.

Ce soir-là, la veille de Noël, elle est bien embêtée, car elle reçoit mille cinq cents roubles gagnés dans un procès, et ne sait quoi faire de cet argent qui lui fait peur ; elle se demande à qui le donner. Parmi les lettres de supplique qu'elle a reçues, elle en tire une au sort, et décide d'aller elle-même donner cet argent à ce Tchalikov qui lui a écrit que sa femme avait besoin de soins.

En allant vers ce quartier modeste où elle a vécu, elle se remémore avec regret sa jeunesse quand, pauvre parmi les pauvres, elle vivait avec son père et sa mère. Elle constate que Tchalikov dépense en beuveries l'argent du ménage ; elle ne lui donne donc que soixante roubles, et repart vite, croisant alors un contremaître de son usine, Pimenov, un homme beau et simple qui lui fait grand effet.

Le lendemain, viennent lui souhaiter un joyeux Noël, des délégations de l'hôpital, du lycée, des employés de l'usine, ainsi que les employés de sa maison, et elle distribue de l'argent. Monte un sentiment de pitié envers elle, car, visiblement, elle souffre. En effet, elle ne se sent pas à sa place, coincée entre des quémandeurs et des coquins qui tous en ont après sa fortune. Elle rêve de simplicité, de mariage.

Le soir, elle a, comme à chaque Noël, invité des notables ainsi que quelques cadres de l'usine. L'avocat Lyssevitch lui conseille, la vie étant si courte, de se jeter dans la débauche, et en profite pour lui soutirer les mille cinq cents roubles dont elle est contente de se débarrasser. Après le diner, elle se retrouve avec toutes les femmes vivant dans sa maison, tantes, employées, auprès desquelles elle se dévoile en avouant vouloir se marier avec Pimenov, en qui elle croit trouver l'homme rassurant et solide qui pourrait prendre en mains sa vie. Mais elle se rend compte de l'inertie de ce projet, de l'inutilité de sa vie, de la sottise des femmes. Et il est prévisible qu'elle restera seule.

Commentaire

À l'opposé de Véra Gavrilovna, dans *"La princesse"*, Anna Akimovna a toujours mauvaise conscience par rapport à sa fortune.

La nouvelle de quarante-huit pages est divisée en quatre chapitres.

"Скрипка Ротшильда", "Skripka Rotshilda"

(6 février 1894)

"Le violon de Rothschild"

Le vieux juif lakhov est fabricant de cercueils, et joueur de violon à ses heures perdues, en particulier dans un orchestre de mariage où il éprouve une réelle aversion pour le jeune et misérable flûtiste juif Rothschild, et il en vient à le rosser. Si son violon lui procure du réconfort, il se plaint tout le jour des difficultés que rencontre son commerce car il y a peu de décès dans la campagne où il habite. Au crépuscule de sa vie, Marfa, sa femme, évoque les rares instants de bonheur connus auprès de leur petite fille morte des années auparavant, mais dont lakhov a oublié jusqu'à l'existence. Marfa tombe malade puis décède. Seul, lakhov se demande à quoi a bien pu le mener cette vie faite de reproches, d'animosité, cette vie gâchée, qui lui apparaît n'avoir été que perte. C'est le début d'une remise en question de son comportement, de ses habitudes. Il a une *«révélation»*, la mort de sa vieille épouse ayant déclenché en lui un travail de sapes, certes inachevé, de toute sa conception de la vie. En mourant, il lègue son violon à Rothschild.

Commentaire

La nouvelle nous plonge dans la campagne russe, dans une société de petits commerçants qui ont du mal à joindre les deux bouts. Tchekhov fait ressentir le poids de l'antisémitisme dans la Russie de ce temps-là, où le gouvernement avait lancé une campagne de russification qui excluait les juifs de nombre de métiers, ne leur laissait plus aucun droit, sauf celui de posséder un violon (qui ainsi devint représentatif du juif), et de jouer de la musique dans les fêtes de village. Il souligne les problèmes du couple, le conformisme social. Il offre une réflexion sur les notions de profit et de perte, qui sont au cœur de la nouvelle. Si lakhov a une *«révélation»*, ce n'est pas pour que s'effectue un «éternel retour», mais afin qu'il advienne un peu de justice sur terre, qui déjouera les atroces angoisses et cupidités dans l'existence des êtres humains.

La nouvelle est considérée comme un des chefs-d'œuvre de Tchekhov.

En 1941, le jeune Benjamin Fleischmann en fit un opéra qu'il ne put achever, ayant été victime de la guerre ; l'oeuvre fut achevée, en 1944, par son professeur, Dimitri Chostakovitch, qui lui en avait donné l'idée ; la première concertante fut donnée en 1960 à Moscou, la première scénique, en 1968, à Leningrad sous la direction de Maxime Chostakovitch. Mais, le lendemain, les censeurs soviétiques l'interdirent.

En 1990, Edgardo Cozarinsky découvrit l'oeuvre à la radio et, bouleversé, décida aussitôt d'en faire un film où il magnifia le caractère symbolique de la nouvelle.

"Студент", "Студент"
(avril 1894)
"L'étudiant"

Un étudiant en théologie de vingt-deux ans, Ivan Velikopolski, est parti chasser la bécasse, peut-être pour interrompre un peu la monotonie du jeûne de la Semaine Sainte. Revenant à la tombée du jour, il a froid, et s'arrête pour se chauffer auprès d'un feu allumé dans une clairière par une mère et sa fille. Saisi d'une brusque impulsion, voyant un parallèle entre cette nuit froide et celle où Jésus a été arrêté, il leur raconte l'histoire de Pierre qui, avant que le coq ait chanté, renia trois fois Jésus, et qui ne leva pas le petit doigt pendant que son maître et ami était battu. Ses talents d'orateur font passer une émotion, et il s'est à peine tu que la mère éclate en sanglots. Mais il s'en va heureux, en ayant l'impression d'avoir créé un lien entre le passé et le présent.

Commentaire

Ce qui est subtilement dit dans la nouvelle, avec la force allusive d'un frôlement nocturne, c'est que la fille est battue par son mari, et que la mère, coupable de fermer les yeux, à deux millénaires de distance, s'identifie soudain à Pierre.

Le parfait mécréant qu'était Tchekhov, en réduisant le Nouveau Testament à sa fonction narrative, la foi à une réaction cathartique, donna dans la nouvelle une réponse possible : nous ne savons pas pourquoi les choses sont comme elles sont, et non autrement. Tout ce que nous savons, c'est qu'une histoire peut conserver l'étrange pouvoir de nous émouvoir après deux mille ans : *«Le passé est lié au présent par une chaîne ininterrompue d'évènements qui découlent les uns des autres. Et il lui semblait qu'il venait d'apercevoir les deux bouts de la chaîne : il avait touché l'un, et l'autre avait vibré.»*

La nouvelle est étonnante par ses changements de tons radicaux.

Ce texte était l'un des préférés de l'auteur qui, si l'on en croit Ivan Bounine, demanda : *«Peut-on dire que je suis pessimiste, alors que de tout ce que j'ai écrit, mon récit préféré est "L'étudiant"?»*.

En 1895, Tchekhov publia six nouvelles dont :

"Три года", "Tri goda"
(janvier 1895)
"Trois années"

En juin, à Saint-Petersbourg, à la sortie de la messe, Alexei Fiodorovitch Laptev, un homme de trente-quatre ans, attend loulia, la fille, âgée de vingt et un ans, pieuse et oisive, du docteur Sergueï Borrisytch, pour la raccompagner chez elle. Il prétexte vouloir voir son père, qui soigne sa sœur de trente-neuf ans, Nina qui est atteinte du cancer. Elle est la femme de Panaourov qui, après avoir englouti sa fortune, vit chez sa maîtresse. En fait, Laptev veut passer du temps avec loulia qu'il aime passionnément, tout en se rendant bien compte qu'elle ne partage pas son sentiment. De retour chez

Nina, il lui fait la lecture ; elle lui raconte les malheurs qu'elle a connus en se mariant avec Panaourov, ses infidélités, la ruine, la solitude ; mais elle avoue qu'elle l'aime toujours.

Le lendemain, Alexéï déclare son amour à Ioulia. Elle s'enfuit, car il ne lui plaît pas, il est laid ; pourtant, elle doute de la valeur de sa décision, car il ne lui a pas fait la cour, seulement cette déclaration ; elle s'en remet aux cartes puis aux prières, s'interroge : va-t-elle rester vieille fille ? Le lendemain, elle se rend chez Nina pour le rencontrer ; elle accepte sa demande en mariage avec une tiédeur qui fait sentir à Alexéï qu'elle l'épouse pour sa fortune ou pour quitter son monde ennuyeux. Il s'inquiète de ce qu'en penserait une certaine «*personne*», qui est son ancienne maîtresse.

En septembre, le mariage est célébré. Puis les jeunes mariés partent immédiatement pour Moscou. À leur retour, Ioulia, dans la mercerie en gros des Laptev, fait la connaissance du frère d'Alexéï, Fiodor, de son père, puis des commis et apprentis. Les époux sont félicités par tous. Alexéï constate qu'en six mois d'absence la vie à la mercerie n'a pas changé, que les apprentis sont toujours des esclaves, battus, surveillés, couchant sur place. Il raconte à Ioulia sa jeunesse d'enfant battu par son père, qui avait terrorisé sa mère qui en était morte.

En novembre, au concert, ils rencontrent «*la personne*», qui est Paulina Rassoudina, une femme de trente ans. Celle-ci se dit que Ioulia n'est intéressée que par l'argent d'Alexéï. Alors qu'il la raccompagne chez elle, elle lui fait une crise de jalousie, lui demandant pourquoi il ne s'est pas marié avec elle, la seule femme l'ayant jamais aimé.

Nina étant morte, ses filles, Sacha et Lida, viennent habiter à Moscou chez Alexéï et Ioulia.

En mars, les relations entre les mariés se dégradent, car Ioulia regrette son erreur, tandis que lui espère voir briller une étincelle d'amour, maudissant son argent car il croit que c'est à cause de sa richesse qu'elle l'a épousé. Elle revient à Saint-Pétersbourg pour deux ou trois semaines chez son père, mais elle n'y reste que deux jours.

En mai, elle est enceinte.

Une année plus tard, le bébé, Olia, a huit mois. Ioulia sait désormais que l'amour n'est pas nécessaire dans la vie ; maintenant, elle estime son mari, et s'ennuie quand il est longtemps absent. Mais le bébé meurt de la diphtérie.

Paulina Rassoudina vient vivre chez Iartsev, un professeur de trente-sept ans, qui est l'ami des frères Laptev.

Un jour d'hiver, les deux frères discutent, Fiodor évoquant la mission de la Russie en Europe, tandis qu'Alexéï dit que, n'étant que des boutiquiers abrutis par les coups reçus dans leur enfance, ils n'ont plus de volonté, et ont peur de tout.

Puis, tandis que Fiodor est atteint d'une maladie nerveuse, leur père devient aveugle. De ce fait, le dépôt est laissé à l'abandon, et Ioulia demande à Alexéï de le reprendre en main. Il pense alors que l'argent n'a jamais été le motif qui a poussé Ioulia à se marier avec lui.

En juin, la première mesure que prend Alexéï est d'interdire les châtiments corporels envers les apprentis. Puis il fait les comptes, et constate que sa fortune s'élève à six millions de roubles. Son frère, Fiodor, est à l'asile, et va bientôt mourir. Après trois années, Ioulia dit enfin à Alexéï qu'elle l'aime.

Commentaire

Dans cette nouvelle de cent pages, Tchekhov rendit l'atmosphère déprimante du piètre magasin paternel de Taganrog.

Trois années : c'est le temps qu'il faut à deux nouveaux mariés pour découvrir les dissonances de la vie conjugale, tandis que s'accélère dans la famille du jeune homme la dégénérescence physique, mentale et morale d'une dynastie de gros marchands.

En 2006, la nouvelle fut adaptée par Roger Grenier en une pièce en quatre actes, du même titre, créée au théâtre "Le petit Montparnasse".

"Анна на шее", "Anna na chee"

(22 octobre 1895)

"Anne au cou"

Modeste Alexéitch, riche fonctionnaire de cinquante-deux ans, vient de se marier avec Anna qui va avoir dix-huit ans. Ce n'est pas un mariage d'amour, car elle, qui est pauvre et n'a pas de dot, veut échapper à la misère et à la déchéance dans laquelle son père alcoolique précipite sa famille. Lui veut avoir une poupée qu'il puisse montrer à son bras. Elle constate vite qu'il est avare. Il ne lui donne pas d'argent, mais, comme il est obsédé par le désir de plaire à la hiérarchie, et que va avoir lieu le «bal de la noblesse» du 29 décembre, il veut qu'elle y resplendisse, et lui alloue donc cent roubles pour qu'elle se fasse une robe. Il la sermonne sur l'attitude qu'elle devra avoir : il lui faudra saluer telle personne pour qu'il puisse monter en grade. Le soir du bal, elle est magnifique, a du succès auprès des hommes, et passe de danseur en danseur jusqu'à ce que, soudain, tout le monde s'écarte, car Son Excellence l'invite à animer la vente de bienfaisance. Elle se révèle alors à elle-même, comprend qu'elle est faite pour cette vie brillante.

Le lendemain, quand son mari vient la voir avec un air lâche, elle lui assène : «*Allez-vous-en, imbécile !*». À Pâques, alors qu'il reçoit l'Ordre de Sainte-Anne de deuxième classe, elle est devenue la maîtresse d'un riche marchand. Et cette femme galante de haute volée oublie complètement sa famille.

Commentaire

La nouvelle décrit des rapports de force dans le couple. Naturellement, l'avantage est au début du côté du mari qui contrôle l'argent. Mais, bientôt, le rapport s'inverse, ce qui ne change en rien le vide des relations entre l'homme et la femme.

En 1954, la nouvelle fut adaptée au cinéma par Isidore Annenski, spécialiste des adaptations cinématographiques des œuvres de Tchekhov ("*L'ours*", "*L'homme à l'étui*", "*Le mariage*").

"Белолобый", "Belolobyj"

(novembre 1895)

"Front blanc"

La narratrice est une louve qui part à la chasse. Elle parcourt quatre «verstes» [une verste fait un peu plus d'un kilomètre] pour arriver à la chaumière d'Ignate, où, pense-t-elle, elle pourra enlever un agneau, qui devrait les contenter, elle et ses trois louveteaux. Arrivée à la chaumière, elle creuse un trou dans le toit de chaume, tombe dans la bergerie sur quelque chose de mou et chaud qu'elle emporte aussitôt car le chien a donné l'alerte. Étant parvenue à se mettre en sécurité, elle pose sa proie, et constate que c'est un chiot au front blanc, qui n'a pas peur. Elle l'apporte dans sa tanière où il s'amuse avec ses louveteaux. La nuit suivante, elle repart à la bergerie. "Front blanc" la suit, et entre avec elle par le toit. Cela réveille le chien. Ignate tire un coup de fusil, mais la louve est déjà loin. Ignate s'en prend à "Front blanc", croyant que c'est lui qui est passé par le toit.

Commentaire

La nouvelle fut initialement publiée dans la revue "Lectures pour les enfants".

"Убийство", "Oubiistvo"

(23 novembre 1895)

"Un meurtre"

Matvéï Térékhov, un homme de quarante-cinq ans, a été très pratiquant, suivait les commandements de l'Église, ne prenait pas d'alcool, ne fumait pas, se contraignait à une chasteté absolue, s'imposait des jeûnes non prescrits, des mortifications. Puis, jugeant les popes indignes de sa foi, il s'était construit un oratoire. Mais les femmes, attirées par sa pureté, accoururent, et cela le conduisit à la luxure.

Un saint homme lui ouvrit les yeux, lui fit comprendre que ce besoin de pureté était un signe d'orgueil. Il en tomba malade, resta alité six mois. Depuis, menant une vie normale, il a été ouvrier dans une faïencerie, mais a dû cesser de travailler à cause d'un accident.

Il vint habiter chez Iakov, son cousin, un veuf de cinquante-cinq ans, qu'il n'appréciait guère. Vivaient là aussi Aglaé, la soeur d'Iakov, et la fille de celui-ci, Dachoutka, dix-huit ans, retardée mentale. Le père d'Iakov ayant accaparé l'héritage de leur grand-père, un «vieux-croyant», Matvéï voulut recevoir sa part. Mais Iakov n'avait pas d'argent liquide, tout son capital étant investi. Lui et sa soeur étaient si croyants qu'ils faisaient leurs dévotions chez eux pour ne pas se souiller à l'église ou l'on buvait du vin. Cela n'empêchait pas Iakov de vendre de la vodka, et de pratiquer l'usure. La cohabitation forcée entre les cousins était de plus en plus difficile car Matvéï, qui était revenu de ses excès religieux, aurait voulu qu'Iakov lui aussi revienne à une foi plus normale. Mais il s'y refusait.

Comme Matvéï mettait de l'huile dans ses pommes de terre, ce qui, pour le frère et la soeur, était une profanation, car on était dans le carême, Aglaé l'assomma avec la bouteille d'huile, Iakov lui fracassa la tête à coups de fer à repasser. Mais Serguéï a été témoin de la scène ; Iakov lui proposa mille cinq cents roubles pour son silence. Le corps de Matvéï fut transporté plus loin sur le chemin.

Deux jours plus tard, un juge et un commissaire fouillèrent la maison d'Iakov, firent arrêter la famille puis Serguéï. Iakov fut condamné à vingt ans de travaux forcés, Aglaé, à treize, Serguéï, à dix, et Dachoutka, à six.

À Sakhaline, Iakov comprit où est Dieu et comment il faut le servir.

"Ариадна", "Ariadna"

(décembre 1895)

"Ariane"

(1924)

Le narrateur, qui rentre d'un voyage à l'étranger à bord d'un bateau faisant route d'Odessa à Sébastopol, voit venir à sa table Ivan Chamokhine, un homme de vingt-huit ans sympathique et loquace. Le narrateur se souvient l'avoir entrevu à la frontière, alors qu'il était en compagnie d'une jeune femme dont les nombreux bagages suscitaient la curiosité rapace des douaniers. Ce Chamokhine part dans un long monologue, où il lui dépeint l'amour des Russes pour les femmes, leur tendance à les idéaliser, avant de les connaître, pour tomber ensuite nécessairement dans la déception la plus morose et le plus plat cynisme. Et il lui raconte ses «*déboires sentimentaux*».

Il est propriétaire d'un petit domaine situé au nord de la province de Moscou. Il y habite avec son père, professeur retraité. Le domaine voisin, somptueux mais délabré, appartient à Kotlovitch, vieux garçon veule et flasque, adonné à l'occultisme et à l'homéopathie. Or Chamokhine était rapidement tombé amoureux de la soeur de ce personnage bizarre, Ariane, une jolie brune de vingt-deux ans, svelte et gracieuse, sensuelle et mythomane, fantasque et à peu près incapable d'un sentiment profond car elle caressait des rêves de grandeur, de conquêtes mondaines et de fortune, étant capable, pour obtenir ce qui la tentait, de se ruiner et de conduire n'importe qui à la ruine. Aussi trouva-t-elle Chamokhine bien fade. Mais elle refusa aussi un prétendant riche et titré, le prince Maktouev, car il lui déplaisait physiquement. Puis elle partit en Italie, en compagnie d'un camarade de son frère, Mikhaïl Loubkov, un homme de trente-six ans bohème, besogneux et quémandeur, mais foncièrement «réaliste» en ce qui concerne les femmes, qui était d'ailleurs marié et père de quatre

enfants. Bien vite, elle s'ennuya avec lui. Chamokhine, son ami fidèle et platonique, lui manquait ; elle lui écrivit. Il accourut et rejoignit le couple à Abazzia. Le trio visita l'Italie. Mais, quand Loubkov (qui l'aimait bien, et l'exploitait sans vergogne) avoua à Ivan que lui et Ariane ne faisaient chambre à part que pour respecter les convenances, Ivan, désespéré, les quitta, et revint dans le domaine de son père. L'hiver passa, puis le printemps. Un jour, dans une lettre pathétique, Ariane lui décrivit sa vie malheureuse, car, ayant donné à Loubkov son congé définitif, elle était seule, et l'appelait au secours. Il se précipita à Rome, où elle devint enfin sa maîtresse. Ils firent l'habituel, banal et ruineux voyage à travers les villes d'eau et les capitales de l'Europe. Comme la satisfaction des besoins de luxe d'Ariane lui coûtait cher, il obligea son père à hypothéquer son domaine. Même s'il comprit seulement alors qu'elle était intéressée par son argent, il connut l'ivresse de la passion. Bientôt, cependant, le rêve prit fin, car il fallut rentrer, non sans que le prince Maktouev (qui, toujours amoureux, attendait son heure de prétendant légitime) n'apparaisse à l'horizon. Il se pourrait que, cette fois, la belle Ariane l'accueille gentiment, et que Chamokhine lui-même ne lui fasse pas grise mine. Le récit se termine avec l'arrivée du bateau à Sébastopol.

Commentaire

On retrouve dans la nouvelle le récit que fit Tchekhov lui-même, à la première personne, d'une croisière en Crimée, ainsi que son souvenir d'Abazzia et de l'Italie. On peut donc penser qu'il se mit en scène dans le personnage qui reçoit les confidences d'Ivan Chamokhine. À travers le récit de celui-ci, il traça, avec une élégance de touche extraordinaire, le portrait physique et moral d'Ariane, qui joue un rôle fatal dans la vie du pauvre Chamokhine.

En 1896, Tchekhov publia deux nouvelles :

"Дом с мезонином", "Dom s mezoninom"

(avril 1896)

"La maison à mezzanine"

Le narrateur, un jeune peintre perpétuellement oisif, beau parleur, cynique et pleutre à la fois, qui se plaint «*de sa vie qui s'écoule, rapide et ennuyeuse*», réside chez Bèlokourov, un propriétaire terrien. Les deux hommes rendent visite à l'aristocratique famille Voltchaninov, dont le père est mort, la mère étant restée seule avec ses deux filles, la belle, froide et autoritaire Lyda, qui a vingt-trois ans, et la sensible Génia, qui en a dix-sept. Lyda ne prête attention qu'à Bèlokourov, et, comme elle s'occupe de bonnes œuvres, de politique locale dans le «zemstvo» [administration locale dans la Russie impériale, dont les membres sont élus au suffrage censitaire, par les nobles, les riches artisans et commerçants, et bénéficiant d'une certaine autonomie pour les écoles et la médecine], voudrait qu'il se joigne à elle dans ses combats ; mais il n'est pas porté sur l'action. Elle n'apprécie guère le peintre qu'elle surnomme «*le paysagiste*», et, dans des discussions houleuses prenant parfois des allures de combats, ils s'opposent fréquemment sur la question du sort des paysans pauvres, car elle veut remédier aux effets de la pauvreté en ouvrant des dispensaires, des écoles, tandis que lui, voulant agir sur les causes, pense qu'il faut partager le travail entre tous. Il lui assène : «*Soigner les paysans pauvres sans être médecin, c'est les tromper, et il est facile de jouer les bienfaiteurs quand on possède deux mille hectares.*» Il est amoureux de Génia, que, le dernier soir, il couvre de baisers, demandant sa main. Mais, le lendemain, elle n'est plus là, Lyda ayant, en proie à la rancœur, exigé qu'elle et sa mère quittent la maison, afin qu'il ne la revoie plus.

Des années plus tard, il rencontre Bèlokourov, qui sait seulement que Lyda a pris le pouvoir au «zemstvo», mais n'a aucune nouvelle de Génia.

"Моя жизнь" "Moja zena"
(octobre 1896)
"Ma vie"

Mikhaïl Polozniev est le fils d'un architecte de province, bourgeois implacable et borné, qui a des prétentions aristocratiques. En réaction, ne pouvant se résoudre à cette vie de bourgeois que lui confère son droit de naissance, trouvant absurde la carrière de fonctionnaire à laquelle son père le destine, ne rêvant que de travail manuel, il a décidé de vivre de ses mains en devenant ouvrier, en exerçant le métier de décorateur. Il fait la honte de sa famille, et provoque en son sein un véritable scandale. Pourtant, lorsqu'il apprend que sa soeur, Kléopatra, aime un homme marié, le docteur Blagovo qui a plusieurs enfants, qu'elle veut cesser d'être la gouvernante de la maison de son père pour prendre son indépendance, il est soudain meurtri en son âme alors qu'il prônait les idées socialistes à la mode et la fin des conventions aristocratiques.

Une jeune fille de Saint-Pétersbourg, belle, riche, hardie et aux idées avancées, Macha Doljikova, s'engoue de lui, et l'épouse. Ils se marient, et viennent habiter dans un petit domaine appartenant à Macha. Là, pleins d'enthousiasme, ils se livrent aux travaux des champs, tout en surveillant la construction d'une école à l'usage des paysans. Mais ils ne trouvent, chez ces derniers, qu'incompréhension. *«Ils ne voulaient pas venir faucher chez nous pour vingt roubles, mais ils venaient pour un demi-seau de vodka, bien qu'avec vingt roubles ils auraient pu en acheter quatre seaux.»*, s'étonne-t-il. Les époux se lassent bientôt de cette vie : la femme abandonne son mari pour l'Amérique, tandis qu'il reprend son métier de décorateur, tout en restant fidèle à ses idées.

Commentaire

Dans cette nouvelle sous-titrée *«récit d'un provincial»*, Tchékhouv fit ce tableau sévère de sa ville natale, Taganrog : *«Comment vivaient ces habitants, c'est honteux de le dire ! Pas de jardin public, pas de théâtre, pas d'orchestre convenable, la bibliothèque municipale et celle du club n'étaient fréquentées que par les adolescents juifs si bien que les revues et les livres neufs restaient des mois sans être coupés ; les gens riches et ceux de la classe intellectuelle dormaient dans des chambres sans air, étroites, dans des lits de bois hantés par les punaises, les enfants habitaient des locaux d'une saleté repoussante appelés chambres d'enfants, les domestiques, même vieux et respectés, dormaient à la cuisine, à même le sol, et se couvraient de guenilles. [...] On mangeait mal, on buvait une eau insalubre. À l'assemblée municipale, chez le gouverneur, chez l'évêque, dans toutes les maisons, on disait depuis longtemps que notre ville n'avait pas d'eau potable et à bon marché, et qu'il était indispensable de contracter un emprunt de deux cents mille roubles auprès de l'État pour amener l'eau ; les gens très riches, qu'on pouvait compter au nombre d'une trentaine et à qui il arrivait de perdre aux cartes des domaines entiers, buvaient eux aussi de l'eau non potable, et passaient leur vie à parler avec passion de l'emprunt. Je ne comprenais pas cela : il me semblait qu'il leur aurait été plus simple de sortir ces deux cent mille roubles de leur poche ! Dans toute la ville, je ne connaissais pas un honnête homme. Mon père recevait des pots-de-vin, et s'imaginait qu'on les lui offrait en considération de ses qualités morales [...] Je voyais défiler les gens qui avaient été rayés du nombre des vivants par leurs proches et leurs parents, les chiens martyrisés jusqu'à devenir fous, les moineaux plumés par des gamins et jetés à l'eau vivants, et une longue, longue série de stupides et lentes souffrances que je n'avais cessé d'observer dans cette ville depuis mon enfance.»*

Des œuvres de Tchékhouv, la nouvelle est celle qui trahit le plus l'influence de Tolstoï et de Dostoïevski : au messianisme social du premier, il ajouta cette analyse du cœur humain qui est le propre du second.

On pourrait penser que cette nouvelle est le fruit d'un amer pessimisme ; mais, plus d'une fois, et notamment dans les conversations de Missaïl avec un médecin de ses amis, apparaît cette confiance en un avenir meilleur qui est le propre de l'esprit russe. Il pense que, quand l'ignorance des masses populaires disparaîtra, chacun sera contraint de travailler selon ses possibilités, mais que chaque travail sera également apprécié. Toutefois, ajoute-t-il, *«pour arriver à ce but, il faut des moyens puissants, audacieux et rapides.»* Et il regrette : *«Le servage n'existe plus, en revanche le capitalisme*

se développe. Et, en pleine expansion des idées émancipatrices, tout comme hier, la majorité nourrit, habille et défend la minorité, tout en restant elle-même affamée, sans vêtement et sans défense.»

Après un an de dure vie à la campagne, Macha constate : *«Nous avons raison, mais nous n'avons pas raison dans la manière de réaliser ce en quoi nous avons raison. [...] Admettons, d'autre part, que tu travailles longtemps, très longtemps, toute la vie, qu'au bout du compte tu obtiennes quelques résultats pratiques. Mais que peuvent-ils, tes résultats, que peuvent-ils contre des forces de la nature telles que l'ignorance générale, la famine, le froid, la dégénérescence? Une goutte dans la mer ! Il faut ici d'autres moyens de lutte, forts, hardis, rapides ! Si tu veux réellement être utile, alors sors du cercle étroit de l'activité habituelle, et essaie d'influer sur la masse directement ! Tout d'abord, il faut une prédication bruyante, énergique. Pourquoi est-ce que l'art, la musique, par exemple, est si vivace, populaire, et possède, en effet, une telle force? Parce que le musicien ou le chanteur agissent sur des milliers d'hommes d'un coup.»*

Tout en affirmant que la fusion avec la masse n'était pas le remède idéal pour guérir les maux de la vie provinciale, Tchekhov ne proposait aucune solution de rechange. Sceptique à son habitude, il ne voulait pas de conclusion philosophique à son histoire. Se bornant à exposer les faits, il laissait ses héros rechercher, à travers mille souffrances, la vérité qui assurerait leur équilibre.

Ces pensées ne sont pas sans trouver une résonance à notre époque et font de cette nouvelle, qui fut mutilée par la censure, une œuvre des plus modernes et des plus actuelles de Tchekhov.

En 1897, Tchekhov publia quatre nouvelles dont :

"Мужики", "Muziki"
(avril 1897)
"Les moujiks" ou "Les paysans"

Nikolaï Tchikildéïev, valet de chambre à Moscou, rentre à Joukovo, son village natal, avec Olga, sa femme, et Alexandra, sa fille. Il est atteint d'une maladie incurable, ne peut plus travailler et n'a plus les moyens de vivre en ville. Il espère trouver refuge chez ses parents. Il est effaré par la misère et la saleté de leur «isba», la promiscuité, la bêtise et l'inculture, l'ivrognerie de son père et de Kirill, son frère, qui frappe régulièrement Maria, sa femme, qui accepte son sort avec passivité. Cependant, quand les grands-parents disent regretter le temps du servage, elle proteste : *«Non, la liberté, c'est mieux»*. Mais Fiolka, la soeur de Nikolaï, qui n'a connu que la misère, qui se vautre dedans, se moque des Moscovites. Si l'on est soumis à la religiosité, personne, en fait, ne croit en Dieu, et, si l'on respecte le jeûne de Pâques, c'est qu'il arrive à la fin de l'hiver quand on n'a plus rien à manger. Passe le percepteur qui saisit le «samovar», le seul objet de valeur. Quand l'«isba» des voisins brûle, les paysans regardent l'incendie sans rien entreprendre, les femmes font des allers-retours à la rivière, et c'est un étudiant de passage qui sauve la maison.

Quand Nikolaï meurt, Olga et Alexandra repartent pour Moscou, Olga constatant : *«Oui, vivre avec eux était effroyable, mais enfin c'étaient des hommes ; ils souffrent. ils pleurent comme les autres, et, dans leur vie, il n'est rien qui puisse se justifier.»*

Commentaire

La nouvelle passe pour être une réponse à une nouvelle de Tolstoï, dans laquelle il considérait que les paysans, au contraire de la haute société, ne sont nullement les principaux responsables des désordres sociaux du pays.

Dans cette nouvelle, dont le cadre est le district de Serpoukhov, que Tchekhov considérait comme une somme de ses relations avec les paysans russes, et comme un adieu à sa vie parmi eux, il révéla ses propres sentiments dans les propos qu'il prêta à la citadine, en sachant approprier sa forme à son sujet, en maniant une plume impitoyable. En effet, il s'était fait l'observateur singulier et très pessimiste de leur vie, traça un tableau sans concession, des plus sombres même, de leur

misère (ivrognerie, violence familiale, illettrisme) et de leur terrible servitude morale, sans qu'il y ait pour eux une lueur d'espoir. Mais, pour lui, la religiosité de la population paysanne lui assurait la «*stabilité de la vérité*».

Cette nouvelle eut un énorme retentissement, suscita nombre de critiques, attira des controverses passionnées, surtout à cause de son titre, lequel péchait peut-être par excès de généralisation. Les populistes reprochèrent à l'auteur sa vision trop négative du monde paysan.

La nouvelle fut caviardée par la rédaction de "La pensée russe" afin d'éviter à Tchekhov une arrestation. Malgré tout, le numéro fut saisi, et ce ne fut qu'après des modifications exigées par la censure (plus particulièrement dans le chapitre neuf sur la religion et les pages sur le comportement déviant des paysans), qu'il fut de nouveau livré à la vente.

"Печенег", "Petcheneg"
(2 novembre 1897)
"Le Petchénègue"

Ivan Jmoukhine, Petchénègue qui fut un officier cosaque, dans un train, rencontre un avocat qui n'a pas de chevaux pour rentrer chez lui. Aussi l'invite-t-il à passer la nuit dans sa maison qui est isolée au milieu de la steppe. Après un dîner frugal, la femme d'Ivan, Liouba, demande à l'avocat des conseils pour la conduite à tenir avec ses deux fils qui sont quelque peu sauvages et ne savent ni lire ni écrire, leur père les maintenant dans l'ignorance. Comme personne ne vient jamais chez eux, elle ne sait pas vers qui se tourner. Jmoukhine la chasse, et entreprend une conversation avec son invité, où il mêle des histoires du temps où il était cosaque, des considérations sur la bêtise de sa femme et de ses fils, et, comme l'avocat est végétarien, une réflexion stupide sur le végétarisme («*Si tout le monde devient végétarien, que deviendront les poules et les cochons? Ils vont tout détruire...*»). Et, toute la nuit, l'avocat doit supporter les stupides propos, le babil inconsistant et trompant, de ce songe-creux infatigable, de ce rêveur sans recul. N'en pouvant plus, mort de fatigue, il le quitte dès l'aube, et, malgré sa timidité, lui lance : «*Vous me faites crever d'ennui !*»

Commentaire

Les Petchénègues sont une population de race turque, vivant entre la Volga et l'Oural, parmi lesquels étaient recrutés les cosaques du Don dont Tchekhov avait pu constater qu'ils étaient maintenus dans leur ignorance par leurs officiers. «*Petchénègue*» a ici le sens qu'a en français «*Ostrogoth*».

Il écrivit la nouvelle à Nice, durant une de ses périodes les plus noires. Personne, avant lui, n'avait eu l'idée de construire une nouvelle sur cette simple révolte contre un personnage égoïste qui torture son entourage par son insupportable bavardage, ses discours, ses ratiocinations. On ne peut rien reprocher de précis à cet homme qui est là, comme un objet ou un animal, qui n'a pas d'âme, qui détruit lentement et sûrement tout ce qui vit autour de lui, car l'épouse de ce bourreau inoffensif est devenue presque folle, ses deux fils sont des sauvageons incultes. La situation montre l'incommunicabilité entre les humains, le malheureux visiteur ne pouvant que s'éloigner en lançant sa vaine malédiction.

De 1898 à 1903, Tchekhov publia seize nouvelles dont :

"Человек в футляре"
(janvier 1898)
"Un cas de pratique médicale"

Envoyé par son professeur, le médecin Korolev se rend, dans la banlieue industrielle de Moscou, visiter au crépuscule la jeune héritière d'une usine. Il ne voit, dans le monde ouvrier, qu'ignorance,

ennui, égoïsme, et, dans sa malade, qu'une «*malheureuse et pauvre créature recueillie par pitié et que l'on cache*». Il suffit pourtant qu'on apporte une lampe pour que sa perception change, et que disparaisse l'impression première. Il lui trouve soudain une douce expression de souffrance, intelligente et touchante. Ce mouvement est saisi par la patiente. Vers minuit, alors que l'aube apparaît, il s'entretient à nouveau avec elle, et «*il était clair pour lui aussi qu'elle pensait la même chose*.» Il a l'impression d'avoir touché juste, par une phrase, un mot ou un geste. Au moment de son départ, après son travail accompli, il jouit pleinement d'une matinée ensoleillée.

Commentaire

Cette nouvelle reflète exactement l'expérience de l'évidence que peut faire le praticien en passant d'une représentation des choses à une autre, qui l'amène à une autre interprétation de la réalité relationnelle. Selon Husserl, à l'encontre de l'épistémologie positiviste, l'évidence, ce sentiment d'intelligibilité se double d'un affect intellectuel, impression de plénitude («*Erfüllung*») et de satisfaction («*Befriedigung*»).

"У знакомых", "U Znakomykh"

(février 1898)

"Chez des amis"

Le narrateur, Podgorine, un prospère avocat de Moscou, reçoit une lettre des trois sœurs Lossev, qu'il avait connu dans sa jeunesse, et qui l'appellent affectueusement Micha. Elles l'implorent de leur rendre visite, en espérant qu'il les prendra en pitié, et les aidera à sauver la propriété familiale qui, du fait de la mauvaise administration par leur père, Sergueï, archétype de l'alcoolique débonnaire, et malgré une volonté vigoureuse de s'en sortir de Tatania, l'aînée, devrait être vendue. Il se rend chez elles, qui espèrent aussi qu'il épouse la cadette, Nadejda. Mais il hésite à sauver la famille, et finit par fuir cet endroit, bien décidé à oublier toute cette fâcheuse décadence. Rentré chez lui, il pense encore dix minutes à ces femmes charmantes qui courent à leur perte, à cette jeune femme si jolie dans sa robe blanche tournant merveilleusement parmi les fleurs dont il aurait pu tomber amoureux. Et puis il se remet au travail, et n'y pense plus du tout.

Commentaire

La propriété évoquée ressemble grandement à Mélikhovo ou à la cerisaie de la pièce de théâtre. Il émane de cette nouvelle un goût d'échec inexorable, une tristesse poignante. Il s'agit, encore une fois, d'espoirs déçus, d'illusions perdues, et de l'impuissance d'aimer.

Tchékhov publia trois nouvelles qui, recelant des réflexions sur le sens de l'existence et la vision subjective du bonheur, peuvent être considérées comme formant une trilogie :

"Человек в футляре", "Celovek v futljare"

(juillet 1898)

"L'homme à l'étui"

Bélikov est un professeur de grec ancien au lycée qui fait sans cesse l'éloge du passé par peur du présent, qui ne cesse de répéter : «*Ah ! pourvu qu'il n'arrive rien !*», qui vit dans la vénération du règlement et le respect des interdits. Il ne sort jamais, même par beau temps, sans mettre ses chaussures montantes, et prendre son manteau et son parapluie. Il ne circule que dans des fiacres couverts. Il a un étui pour sa montre, un autre pour ses lunettes noires, enfin un pour son parapluie ; aussi ses collègues l'ont-ils appelé l'«*homme à l'étui*». Il tient à leur rendre visite, mais n'adresse

pourtant alors la parole à personne. Or, un jour, lui qui paraît tout à fait asexué, dès la première rencontre, engage la conversation avec Varenka, une demoiselle dans la trentaine, vive, enjouée et résolue, qui est la sœur d'un de ses collègues. Venant déranger son petit monde, elle l'entraîne dans celui des chansons, des promenades et des soirées au théâtre. Il semble tomber amoureux, et le mariage semble s'annoncer. Mais il reporte indéfiniment le moment de se déclarer. Il reçoit un portrait caricatural de lui et de Varenka. Puis il l'aperçoit roulant à bicyclette, ce qui lui paraît inconvenant. Elle est donc un être vivant, réfractaire à la muséification qu'il impose à tout ce qui l'entoure. Alors qu'il terrorise tout le monde, le frère de Varenka, excédé par ses perpétuels reproches, le fait tomber dans un escalier, ce qui fait rire aux éclats la jeune femme qui lui paraît alors diabolique. Honteux, il s'alite et meurt un mois plus tard.

Ses victimes sont soulagées. Mais elles se convainquent rapidement que sa mort n'a rien changé à leur vie, que le système qu'il ne faisait que personnifier est toujours en place. Aussi un des protagonistes rappelle-t-il la nécessité de repenser nos propres petites gens, non propres médiocrités, et de secouer le joug.

Commentaire

La nouvelle, un des textes les plus déchirants de Tchekhov, qui y utilisa ses souvenirs du lycée de Taganrog, est une charge violente contre les petits-bourgeois recroquevillés sur eux-mêmes, contre tous ceux qui vivent en retrait, médiocrement, dominés par la peur, terrifiés par un monde qu'ils considèrent opaque et dangereux, un monde où il convient de rejoindre le côté des puissants. Le personnage est englué dans un univers d'une extraordinaire pesanteur qui l'engourdit, le noie dans le quotidien, le scelle dans cet étui où il est entré peu à peu, quasi contre son gré. On peut le comparer à une autre caricature, le professeur Sérébriakov, dans *"Oncle Vania"*.

Tchekhov exprima dans la nouvelle le sentiment que l'absence de liberté est un des pires maux de l'organisation sociale, et qu'elle a été engendrée par les individus eux-mêmes qui sont souvent des serviteurs actifs, volontaires et vigilants de l'ordre en vigueur.

À l'occasion de la description des promenades, il manifesta une sensibilité presque mystique devant les manifestations de la nature sacralisée d'une façon véritablement païenne : *«Lorsque, par une nuit de lune, on aperçoit la large rue d'un village avec ses isbas, ses meules de foin, ses saules endormis, l'âme s'apaise ; dans cette paix et dans les ombres de la nuit, à l'abri des labeurs, des soucis et du chagrin, elle est douce, triste et belle ; il semble que les étoiles mêmes la regardent avec tendresse, que le mal n'existe pas sur terre et que tout y est bien.»* En réponse à ce passage, il écrivit que, *«pour peu qu'on soit sensible à l'envoûtement de la nature, on peut espérer retrouver la grâce de vivre dans la beauté des choses»*.

En 1939, la nouvelle fut adaptée au cinéma par Isidore Annenski, spécialiste des adaptations cinématographiques des œuvres de Tchekhov (*"La croix de sainte Anne"*, *"L'ours"*, *"Le mariage"*), sous le titre *"Čelovek v futljare"*, *"Le rond-de-cuir"*.

"Крыжовник", "Kryzovnik"

(20 août 1898)

"Les groseilliers"

Ivan Ivanovitch Tchimcha-Himalaïski raconte la triste histoire de son frère, Nikolai. Devenu fonctionnaire à l'âge de dix-neuf ans, il regrettait le temps de sa jeunesse qu'il avait passée à la campagne, et voulait acquérir une propriété où pousserai des groseilliers. Avec le temps, ce désir était devenu une idée fixe, puis une obsession. Il fit même un plan où il plaça la maison de maître, un étang, les groseilliers. Il économisa, se maria même avec une veuve laide et vieille mais fortunée pour pouvoir disposer de son argent, la menant au tombeau en deux ans à force de privations. À l'approche de la cinquantaine, il consulta les petites annonces, et acheta un petit domaine assez éloigné de ses rêves, car il était coincé entre une briqueterie et une usine où l'on brûlait des os. Il n'empêche qu'il se considéra dès lors comme un «barine» (un seigneur). C'est fièrement qu'avec Ivan

Ivanovitch, venu le voir, il dégusta la première assiette de groseilles de son jardin. Ivan Ivanovitch le quitta le lendemain, en constatant qu'il était devenu un homme stupide, ignorant l'existence des malheureux, ne sachant que répéter, à chaque groseille qu'il introduisait dans sa bouche : «*Que c'est bon !*»

Commentaire

Dans cette nouvelle, Tchekhov, qui traversait une crise morale, exprima son pessimisme radical et amer. Il y porta ces terribles jugements : «*Regardez donc la vie : insolence et oisiveté des forts, ignorance et bestialité des faibles, rien qu'une dégénérescence, une ivrognerie, une hypocrisie, un éternel mensonge.*» - «*Nous ne voyons pas, nous n'entendons pas ceux qui souffrent, et tout ce qu'il y a d'effrayant dans la vie se déroule quelque part dans les coulisses. C'est une hypnose générale.*» Il fit le procès de ce qu'on appelle le bonheur, qui, pour lui, n'est qu'aveuglement, que satisfaction égoïste : «*En réalité, il n'y a pas de bonheur, et il ne doit pas y en avoir. Et si, dans la vie, il y a un sens et un but, alors ce sens et ce but ne sont pas du tout dans notre bonheur personnel, mais dans quelque chose de plus grand et de plus sensé. Faites le bien !*»

"О любви", "O lioubvi"

(août 1898)

"De l'amour"

Le narrateur, Pavel Aliokhine, un homme de quarante ans, part dans des considérations sur l'amour, ses raisons.

Il prend d'abord l'exemple de sa servante, la belle Pélaguïa, qui aime Nicador, le cuisinier, une «*gueule d'empeigne*» qui la bat quand il est saoul.

Puis il raconte sa jeunesse, son installation dans le domaine familial, où, pour redresser une situation financière critique, il se mit à travailler la terre comme un paysan, n'allant en ville que pour siéger au tribunal comme juge de paix honoraire. Il sympathisa avec le vice-président du tribunal, Dmitri Louganovitch, un homme de plus de quarante ans, et se sentit immédiatement attiré par sa femme, la belle Anna qui n'avait que vingt-deux ans. Il confie : «*J'étais malheureux. Chez moi aux champs, dans la grange, je pensais à elle, j'essayais de comprendre le mystère de cette femme jeune, belle, intelligente, mariée à un homme médiocre, presque un vieux.*» Il devint un familier de la famille, fut appelé «*tonton Pavel*» par les enfants. Lui et Anna s'aimaient, mais rien ne se passa entre eux, du fait du poids des habitudes, de la peur de l'inconnu. «*Nous connaissions de longues causeries et de longs silences, mais nous ne nous avouions pas notre amour, nous le cachions craintivement.*» Ils durent se séparer, Dmitri étant nommé dans l'Oural. À la gare, il sauta dans le wagon, embrassa Anna, et rentra chez lui, seul et désespéré : il avait laissé partir l'amour de sa vie.

Commentaire

Dans cette nouvelle acide sur l'amour et ses malentendus Tchekhov s'inspira de sa rencontre avec Lidia Alekseevna Avilova, qui s'y reconnut, et lui envoya une lettre légèrement amère.

En mars 1899, la fille de Tolstoï, Tatiana, écrivit à Tchekhov : «*Votre nouvelle "De l'amour" est ravissante ! Père l'a lue quatre soirs de suite, et a dit que cette œuvre l'avait rendu plus prudent.*»

"Ионыч" "Ionych"

(septembre 1898)

"Ionitch"

Jeune médecin idéaliste fraîchement débarqué dans la ville de S., Ionitch est follement épris d'Ékatérina, aussi appelée Kotik, qui est membre d'une des familles les plus en vue de cette province.

Mais il est éconduit par la jeune fille parce que, pianiste à ses heures, elle nourrit de hautes ambitions artistiques, rejette le mariage, et veut s'inscrire au Conservatoire de Saint-Pétersbourg. Quatre ans plus tard, sa carrière musicale ayant tourné court, c'est à son tour d'être repoussée avec dédain par son prétendant d'autrefois qui la considère désormais comme défraîchie. Quelques années encore après, le médecin, tout à fait solitaire, est devenu l'homme le plus important de la ville, et Ékatérina, une des plus vieilles filles, croupit auprès de ses père et mère. À la fin, Ionitch est devenu un vieux spéculateur bedonnant.

Commentaire

Chacun des personnages est passé à côté du bonheur.

Tchékhov y écrit : *«Ce n'est pas celui qui ne sait pas écrire des nouvelles qui manque de talent mais plutôt celui qui les écrit sans savoir le cacher.»*

En 1966, la nouvelle fut adaptée au cinéma par le réalisateur Iossif Kheifitz, sous le titre "V gorode S." ("Dans la ville de S.").

"Na podvode"

(décembre 1898)

"En tombereau"

Maria Vassiliévna revient de la ville dans le tombereau du vieux Sémione. Elle était allée chercher son traitement d'institutrice, et faire des emplettes. Voilà treize ans qu'elle fait le trajet. Ils sont dépassés par la calèche de Khanov, riche veuf, la quarantaine, alcoolique auquel elle trouve du charme. Ils font halte au cabaret qui est plein de rouliers ivres. Ils traversent la rivière, et les emplettes de Maria sont alors mouillées. Arrivée à la gare de Viazovié, elle est frappée par la ressemblance d'une voyageuse avec sa mère. Elle est alors envahie par la joie, l'appelle : *«Maman»*. Elle se remémore alors tout son passé perdu :

- sa mère, son père, son frère, dans leur appartement de Moscou (dans les moindres détails, même les poissons de l'aquarium, les accords du piano, la voix de son père) alors qu'elle se sentait jeune, belle, élégante, dans une chambre claire, au milieu du cercle familial ;
- la mort de ses parents ;
- son choix du métier d'institutrice par nécessité, sans aucune vocation ;
- ses difficultés avec l'autorité administrative de l'école, avec le «zemstvo» ;
- sa solitude : *«Personne ne l'aimait, sa vie s'écoulait dans l'ennui, sans tendresse, sans amitié, sans relations intéressantes...»*

Se réveillant, elle se demande si elle va épouser Khanov. Mais elle ne montre pas une grande conviction.

"Душечка" "Douchetchka"

(3 janvier 1899)

"Petite chérie ou l'âme soumise"

Olga Plemiannikova, une belle jeune fille calme, vit seule avec son père, qui est malade. Son voisin, l'imprésario de théâtre Ivan Koukine, se plaint devant elle des intempéries. En effet, la pluie tombe depuis des semaines, et la fréquentation de son théâtre baisse. Comme elle ressent un énorme besoin d'aimer, les malheurs de Koukine l'émeuvent. Elle tombe amoureuse de lui, et ils se marient rapidement. Elle s'ingère immédiatement dans sa vie, travaille pour lui, défend ses intérêts, pensant comme lui que le théâtre est la base de tout. D'ailleurs, on la surnomme *«Ivan-et-moi»*. Mais, tandis qu'elle embellit, il dépérit et meurt lors d'un voyage à Moscou.

Trois mois plus tard, au retour de la messe, elle est accompagnée par un voisin, le marchand de bois Vassili Poustovalov, qui lui fait une grosse impression. Elle tombe amoureuse de lui, et ils se marient.

Ils connaissent six années de bonheur, étant d'autant plus heureux qu'ils n'ont pas d'enfant, menant une vie tranquille où ils ne se quittent pas. Elle console Vladimir Smirine, un voisin vétérinaire que sa femme a quitté. Vassili meurt d'un refroidissement.

Elle se contraint à six mois de deuil, puis se met en ménage avec Vladimir. Elle pense, comme lui, qu'il n'y a pas de contrôle vétérinaire convenable dans la ville. Vladimir devant partir avec son régiment, elle est de nouveau seule. Les années passent, elle vieillit, s'enlaidit, ne parle plus à personne. Un jour reparaît Vladimir avec sa femme et son fils, Sacha. Elle les accueille chez elle. La femme part. Olga élève bientôt seule le jeune Sacha : c'est sa joie.

Commentaire

«*Douchetchka*» signifie littéralement «Petite chérie».

On voit le personnage perdre son identité intérieure, car elle adopte les idées et manies de chaque homme qu'elle aime. Elle est ridicule, on se moque d'elle qui, à la fin, se retrouve seule et perdue.

La nouvelle obtint un grand succès.

En 1966, elle fut adaptée au cinéma par le réalisateur Sergueï Kolossov.

"Новая дача", "Novaïa datcha"

(3 janvier 1899)

"La nouvelle villa"

L'ingénieur Koutchérov est chargé de la construction d'un pont à côté du hameau d'Obrouchtanovo. Sa femme trouve l'endroit si charmant qu'elle souhaite qu'il y fasse construire une «*datcha*» («villa»). En trois mois, la maison est terminée, et, le printemps suivant, la famille emménage pour y passer l'été. La beauté de leurs chevaux, les fêtes qu'ils donnent, excitent la jalousie de certains paysans, en particulier le vieux Kozov. Ils font pâturer leurs bêtes dans le jardin de Koutchérov, coupent ses arbres, creusent des fossés dans son chemin. Il tente en vain de leur faire comprendre qu'il est dans son bon droit. Sa femme se rend dans le village pour se présenter, car elle voudrait être acceptée par les paysans, vivre en bon voisinage. Mais elle se heurte aux plus abrutis d'entre eux, et repart. Seul Rodion, le forgeron, essaie d'obtenir que les villageois aient de bonnes relations avec Koutchérov. Mais des larcins sont commis chez lui. Quand les paysans viennent présenter leurs vœux, ce qui pourrait être un nouveau départ dans les relations, l'événement est gâché par les Lychkov père et fils qui, étant ivres, se battent.

Quelques années plus tard, la maison appartient à un petit fonctionnaire qui ne salue personne. Certains paysans, mais pas tous, se demandent maintenant pourquoi ils n'ont pas entretenu de bonnes relations avec les Koutchérov.

"Дама с собачкой", "Dama s sobackoy"

(décembre 1899)

"La dame au petit chien"

Dmitri Gourov, un banquier de Moscou d'une quarantaine d'années, marié et qui a trois enfants, est, sans eux, à Yalta depuis deux semaines. Grand coureur de jupons, «*il s'était mis à la [sa femme] tromper depuis longtemps déjà, il la trompait souvent, c'est probablement la raison pour laquelle il disait presque toujours du mal des femmes et, quand on parlait d'elles devant lui, il les traitait de "race inférieure"*». Or il remarque rapidement une dame se promenant seule avec un petit chien blanc. Au restaurant, il fait connaissance avec «*la dame au petit chien*», Anna Sergueïevna von Diederitz, aristocrate d'une vingtaine d'années, qui habite à S. une ville de province, qui est mariée, qui est là pour un mois, et qui s'ennuie. Son mari va peut-être la rejoindre. Parlant de lui, elle dit : «*Quand je l'ai épousé, j'avais vingt ans, je mourais de curiosité, j'aspirais à un sort meilleur. Il existe bien, me disais-je, une vie différente ! Je voulais vivre, vivre, vraiment vivre, la curiosité me dévorait.*»

Une semaine plus tard, ils couchent ensemble. Elle est timide, car c'est la première fois qu'elle trompe son mari. Elle s'accuse de vilénie : «*J'ai été égarée par le Malin*», mais veut être respectée. Lui, l'aime physiquement, avec passion.

Elle reçoit une lettre de son mari : il ne viendra pas, il est malade, elle doit rentrer. Elle prie Gourov de garder un bon souvenir d'elle, lui qui a ajouté à son palmarès une aventure de plus et qu'il voulait sans lendemain.

Il rentre heureux à Moscou où il reprend sa vie. Pourtant, il pense à Anna tous les jours, mais ne peut partager avec personne les doux souvenirs de Yalta. Au restaurant, il le tente avec une connaissance, lui disant : «*Si vous saviez de quelle femme ravissante j'ai fait la connaissance à Yalta !*» ; mais l'autre lui répond : «*Gourov, vous aviez raison tout à l'heure, l'esturgeon sentait !*». Cette indifférence déclenche en lui une réaction d'indignation, et il se décide à partir à S..

Là-bas, il s'installe à l'hôtel, passe maintes fois devant sa maison sans oser entrer. La chance lui sourit au théâtre, car elle y est avec son mari. Quand celui-ci s'absente, il se précipite. Abasourdie de le voir, elle lui avoue qu'elle ne fait que songer à lui depuis son départ de Yalta, et promet d'aller le voir à Moscou.

Plusieurs mois plus tard, elle descend deux ou trois fois par mois à l'hôtel à Moscou. Ils s'aiment, et savent qu'ils ne peuvent plus vivre comme cela. Ils vont franchir le pas, mais ont à faire face à bien des difficultés. Ils échouent sans cesse en raison de l'absurde mesquinerie de l'existence sociale. «*Il lui semblait qu'encore un peu et il trouverait la solution, et alors commencerait une vie nouvelle magnifique ; mais ils voyaient bien tous les deux que cette fin était encore loin, bien loin, et que le plus ardu, le plus difficile, ne faisait que commencer.*»

Commentaire

La nouvelle a été inspirée à Tchekhov par l'atmosphère artificielle de Yalta. Elle est toute pénétrée du charme frelaté de la station : les paysages, les routes poussiéreuses, les restaurants au bord de l'esplanade, le clair de lune, le bruit doux de la mer, sont autant d'éléments qui tournent la tête des amants. Et il dut emprunter beaucoup à sa propre existence amoureuse ; lorsqu'il écrit : «*Le temps passait, il faisait des rencontres, se liait, se séparait, mais n'aimait pas. Il y avait de tout dans ses rencontres, sauf de l'amour. Et c'est maintenant seulement, quand ses cheveux commençaient à grisonner, qu'il aimait vraiment, pour la première fois de sa vie*», il semble bien évoquer l'amour tardif qu'il éprouva pour Olga Knipper.

Alors que la plupart des oeuvres de Tchekhov ont pour thème la difficulté ou l'impossibilité de l'amour, ici, le courant passe, sans qu'on sache comment ni pourquoi, et cette histoire d'adultère peint l'amour avec ce qu'il a d'imprévisible. Elle débute comme un simple «flirt» de vacances. Mais le séducteur, pris à son propre jeu, personnage typique de Tchekhov, et même son porte-parole, qui s'indigne contre «*son existence bornée et sans ailes*», à travers les péripéties, découvre la passion, un amour profond mais sans espoir.

L'aventure des deux amants est contée sur un ton à la fois léger et impitoyable, chaque détail, insignifiant en apparence, concourant à l'harmonie en demi-teinte de l'ensemble, et la conclusion étant celle de la plupart des oeuvres de Tchekhov : en effet, la nouvelle s'arrête brusquement sur une sorte d'accord musical ; il n'y a pas, à strictement parler, de fin, mais, au contraire, une ouverture sur un avenir encore mal défini, tout d'inconnu et de mystère, car, si une étape de la vie des héros est terminée, une autre ne fait que commencer. Le bonheur et le malheur sont alors étroitement liés. L'amour résistant au temps, on se pose alors des questions sur la passion, le couple, le désir et ce que chacun cherche chez l'autre...

La nouvelle, l'une des plus réputées de Tchekhov, fut écrite avec nuance et sensibilité et une pointe d'humour, mais toujours avec un fond de menace tragique. Il s'y révéla comme un poète lyrique inspiré par son propre grand amour que la maladie allait lui interdire de vivre à fond. Il faut remarquer son art du détail significatif ; ainsi, alors que Gourov fait les cent pas devant la maison de la «*dame au petit chien*», il remarque une palissade, et se dit : «*Une palissade comme ça vous ferait fuir. [...] Il allait et venait, et il haïssait de plus en plus la palissade grise.*»

On retrouve tous ses thèmes familiers à Tchekhov :

- l'ennui que procure la vie quotidienne. Gourov pense : *«Quelles nuits stupides, quels jours dépourvus d'intérêt et de sens ! Jouer aux cartes avec frénésie, bâfrer, s'enivrer, parler constamment de la même chose ! Des activités vaines et des conversations oiseuses toujours sur les mêmes sujets absorbent la meilleure partie de vos forces, et, au bout du compte, il ne vous reste qu'une vie étriquée, aux ailes rognées, une vie de pacotille, et aucun moyen de s'en échapper, de fuir, c'est comme si l'on était enfermé à l'asile ou dans un pénitencier.»*
- le mensonge, l'hypocrisie de la société. Gourov prenant conscience qu'il possède deux vies, l'une que tout le monde connaît, absolument identique à celle de ses amis et connaissances (son emploi à la banque, ses discussions au cercle, sa présence aux anniversaires en compagnie de sa femme, etc.) mais qui n'est que l'enveloppe derrière laquelle il dissimule la vérité. Tout ce qui est la substance même de sa vie se déroule à l'insu des autres. Jugeant de ceux-ci d'après lui-même, il se méfie de ce qu'il voit, et suppose toujours que, sous le voile du secret comme sous celui de la nuit, chacun dissimule sa vraie vie, celle qui présente le plus grand intérêt.
- la force de l'illusion : lucide, Gourov sait qu'Anna l'aime parce qu'elle le voit autrement que ce qu'il est en réalité. Il a conscience qu'il ne représente qu'un être né de son imagination. Il voit l'abîme qui sépare le songe de la réalité.
- la compassion : Anna est touchante. Sa timidité, sa gaucherie, son honnêteté, sa naïveté, inspirent à Gourov de la pitié. Pour Tchekhov, toutes les femmes ne méritent pas de l'admiration ni peut-être de l'amour, mais toutes ont besoin de compassion.
- la tristesse, l'absurdité de la vie : Gourov et Anna sont pris au piège de leur condition de gens mariés, vivant dans le mensonge. Ils se comparent à un couple d'oiseaux migrateurs qu'on aurait capturés et contraints de vivre dans deux cages séparées. Il lui dit : *«Nous allons bien trouver quelque chose»*, lui fait miroiter un avenir heureux, et, comme beaucoup de personnages de Tchekhov, ils s'y réfugient ; mais ils savent bien que le plus difficile ne fait que commencer.

La nouvelle fut plusieurs fois adaptée au cinéma :

- en 1960, par Iossif Kheifitz ;
- en 1987, par Nikita Mikhalkov qui l'amalgama à deux autres des nouvelles de Tchekhov dans *"Otchi tchiornye"* (*"Les yeux noirs"*), avec Marcello Mastroianni, Silvana Mangano, Éléna Sofonova.
- en 2007, de nouveau par Iossif Kheifitz, dans un film, avec Alexeï Batalov, Iya Savkina, Nina Alissova, D. Zerbov.

"B ospaze", "V ovrage"
(1900)
"Dans le ravin"

Dans un petit bourg mi-rural mi-industriel du centre de la Russie, le chef d'une famille de commerçants, Grégoire Zyboukine affiche une malhonnêteté digne et placide. Son fils aîné, Anissime, personnage verbeux au profil chafouin, exerce au loin l'honorable métier d'agent informateur ; mais il est également faux-monnayeur à ses heures. Le fils cadet, Stépan, sourd et cocu, s'occupe (normalement) du magasin paternel, où l'on vend des conserves douteuses, des produits alimentaires avariés, mais surtout du vin en contrebande. En fait, c'est la femme de Stépan, la belle Aksinia, qui veille à la bonne marche des affaires ; elle est svelte, a des yeux gris, candides, et une démarche ondoyante ; elle sourit souvent, et sa vertu n'est pas à toute épreuve : *«Dans sa robe verte, au corsage jaune, elle regardait, souriante, comme une vipère qui, au printemps, se dresse dans le jeune blé pour voir passer le chemineau sur la route.»* Il y a aussi Barbara, la belle-sœur avenante, grasse, au cœur sensible, dont la bonté naïve apparaît comme un mince filet de lumière (trop faible pour percer les ténèbres qui l'entourent).

Dans une suite de scènes hautes en couleurs, mais crapuleuses, nous voyons se dérouler le mariage d'Anissime avec Lipa, pauvre petite villageoise timide et gentille. Puis le mari est arrêté et condamné aux travaux forcés. Lipa accouche d'un petit garçon. Tout le monde dans la maison l'aime bien, sauf sa belle-sœur. Quand le vieux Zyboukine, conseillé par Barbara, informe Aksinia de sa décision de

léguer au petit Nicéphore une terre qu'elle convoite et qu'elle considère déjà comme sienne, la jeune femme se déchaîne ; folle de rage, elle menace de quitter la maison, et de dénoncer les multiples forfaits de son beau-père ; elle se précipite à la cuisine où Lipa lave le linge, et ébouillante l'enfant qui ne tarde pas à expirer. Lipa, brisée de douleur, mais douce à jamais, incapable de haïr et de se défendre, quitte la demeure des marchands, et regagne l'«isba» de sa mère. Et c'est le règne d'Aksinia qui commence ; désormais, c'est elle la maîtresse de la maison où le vieux Zyboukine lui-même se voit réduit au rôle de pique-assiette à peine toléré.

Commentaire

Dans cette longue nouvelle, âpre histoire d'une rivalité familiale en milieu paysan, Tchekhov brossa un tableau vraiment atroce de la province russe à la fin du XIXe siècle, de la Russie des laissés-pour-compte dont le destin est cruel et vraiment sans issue.

"Apхуеpeŭ" (printemps 1902) "L'évêque"

Dans une petite ville russe, lors de la cérémonie du jour des Rameaux, au monastère Staro-Pétrôvski, l'archevêque, Mgr Pierre, se sent malade. De retour au couvent, il apprend la venue de sa mère, Mâria Timofèïévna. Il la voit le lendemain, mais regrette qu'elle ait, comme les autres, peur de lui. Il se remémore son enfance dans une famille de prêtres, sa carrière sacerdotale, sa maladie, son séjour à l'étranger pour se soigner, sa déception au retour devant la grossièreté et l'étroitesse d'esprit des gens. Au fil de la semaine, il ne va pas mieux : il a la fièvre typhoïde, et meurt, vite oublié.

Commentaire

Dans cet évêque, dont il nous raconte les derniers jours, dont il fouille tous ces infimes replis d'une vie qui fondent l'identité d'un être mais qui échappent aux regards extérieurs, même les plus proches, on ne peut pas ne pas voir Tchekhov lui-même, à bout de forces, encombré de sa gloire, assailli par les importuns, qui voit venir la mort, et qui bientôt sera remplacé, oublié... La nouvelle, l'une de ses plus pénétrantes, est un chef-d'oeuvre de lyrisme.

"Hebecma", "Nevesta" (décembre 1903) "La fiancée"

Vivant dans une ville de la province russe, la jeune Nadia entre en rébellion contre la vie confortable et étouffante que lui offre sa famille. Promise à un imbécile qu'elle n'aime pas, elle s'éprend de Sacha, un parent éloigné, qui lui a inculqué le goût de la lutte contre le conformisme bourgeois, pour accéder à une «nouvelle vie». Mais elle ne lui avoue pas son amour. Comme il lui conseille de partir pour aller s'instruire, lui disant : «*Seuls les gens instruits et saints sont intéressants, seuls ils sont indispensables. Plus il y aura des gens de cette sorte, plus vite viendra le règne de Dieu ici-bas.*», elle se rend à Saint-Petersbourg, afin de poursuivre ses études. Elle y mène une vie faite d'abnégation et de dévouement. Un an plus tard, elle revient chez elle. Elle revoit alors Sacha, qui est malade et meurt de tuberculose. Elle découvre qu'enfin elle est libre, que plus rien ne la retient.

Commentaire

Cette dernière nouvelle de vingt pages demanda à Tchekhov trois mois d'effort.

Comme *"La dame au petit chien"*, elle s'arrête brusquement sur une sorte d'accord musical ; il n'y a plus, à strictement parler, de fin, mais, au contraire, une ouverture sur un immense lointain ; une étape de la vie de l'héroïne est terminée ; mais une autre ne fait que commencer, une fenêtre s'ouvre sur un avenir encore mal défini, tout d'inconnu et de mystère.

Les derniers rêves de Nadia font écho à la conclusion des *"Trois sœurs"* : « Ah ! pensait-elle, que vienne au plus tôt cette existence nouvelle, sereine, où l'on pourrait regarder son destin droit dans les yeux, hardiment, avoir conscience de son bon droit, être gaie, libre ! » - « Adieu, cher Sacha, pensait-elle. Et, devant elle, se dessinait une vie nouvelle, large et libre ; et cette vie encore mal définie, pleine de mystère, l'entraînait, l'attirait. »

Nadia allait trouver son double en Ania, le personnage de *"La cerisaie"*, qui écoute, elle aussi, les paroles révolutionnaires de Petia Trofimov, un autre étudiant progressiste.

SYNTHÈSE

Tchékhov fut avant tout, chronologiquement et quantitativement, un auteur de nouvelles. On en a dénombré six cent quarante-neuf.

Vladimir Nabokov, dans ses conférences américaines (on les trouve sous le titre *"Tolstoï, Tchékhov, Gorki"*), expliquait qu'il était « un coureur de vitesse, non un coureur de fond ». Selon lui, s'il excella dans la saisie d'une situation, d'une scène, d'un climat, d'une couleur (le « gris tourterelle »), si son regard posé sur un événement lui donna son lot de tendresse et de sensibilité, c'est-à-dire d'intelligence, avec une réserve, une pudeur, une douceur de compassion, il était apparemment incapable de se concentrer longtemps sur l'image de la vie que son génie percevait ici ou là. Il pouvait en retenir un fragment, le temps d'en faire un court texte, mais, toujours selon Nabokov, « l'image se refusait à garder l'éclat et la netteté indispensables à qui voulait en tirer un roman-fleuve ».

Son art, caractérisé par la sobriété, n'était donc pas celui d'un romancier. Mais il vivait à une époque où, en Russie, on n'était pas reconnu comme un grand écrivain si on ne composait pas de longs romans. Aussi traîna-t-il longtemps l'aspiration au roman, qu'il considérait comme un genre plus noble, plus généreux, plus complet que la nouvelle. Dans une lettre du 7 janvier 1889, à son ami, l'éditeur Souvorine, il se félicita de n'en avoir pas encore écrit, car, à son avis, pour l'oser, il faut posséder, outre le talent, la maturité et le sentiment de sa liberté personnelle qui n'avait commencé à s'allumer en lui que tout récemment. S'il avait pourtant écrit en 1885 le roman *"Un drame à la chasse"* (voir page 28), il l'avait renié. Il eut de nouveau, en 1889, l'intention d'en écrire un qui aurait été intitulé *"Récits de la vie de mes amis"*, mais il aurait été, en fait, une suite de nouvelles, ce qui lui fit reconnaître alors qu'il avait « du mal avec la technique » (lettre à Souvorine du 11 mars).

N'ayant jamais pu peindre une action de longue durée ou un caractère élaboré, dont les différentes faces se seraient exprimées dans des circonstances diverses, il dut donc s'en tenir à l'anecdote elliptique de la nouvelle. Mais l'éventail de ses sujets fut très large, car tous lui convenaient pour peu qu'ils fussent inspirés de la modeste vérité journalière, de la menue monnaie de la misère humaine. En effet, il ne choisit pas des événements spectaculaires, des passions exceptionnelles, plutôt le train-train quotidien de personnages simples appartenant toutefois à une grande variété de milieux de la société russe provinciale. Au gré de sa fantaisie, il nous promène de salon en bouge, d'« isba » paysanne en antichambre de tribunal. Et on a l'impression qu'il a vécu dans tous ces décors qu'on ne se borne pas à traverser, mais dont on respire l'odeur.

Et, passant maître dans ce genre qu'il a, peut-on dire, créé dans la littérature russe, il mit en oeuvre une technique entièrement neuve, puisque, s'il témoigna d'un sens inné de la mise en scène, il fut surtout conduit par son souci de la simplicité, qui l'amena à être le premier à :

- omettre ou réduire à une courte phrase le prologue ou introduction, ce qui fait d'emblée entrer dans le vif du sujet ;
- supprimer tout ce qui n'a pas trait à la situation évoquée, refuser les longues descriptions qui freinent le mouvement de l'intrigue, et finissent par noyer l'attention sous un excès de notations plus ou moins

exactes ; d'où un laconisme serré et soigné, ce style bref et concis qui ne fait ressortir que le principal, permettant en même temps au lecteur de deviner le reste ;

- tout au long du développement de l'histoire, évoquer personnages et décors par quelques détails qui semblent ne jouer aucun rôle dans l'histoire mais sont savamment sélectionnés et toujours révélateurs ; il indiqua quelque part que, pour rendre une claire nuit d'été, il suffit de signaler le reflet de la lune dans un tesson de bouteille ; et les paroles des personnages furent conçues comme des raccourcis par lesquels ils se résument ;

- omettre le dénouement ou conclusion, refuser la chute, la fin n'étant jamais abrupte, se perdant, par exemple, dans la fumée d'une locomotive qui s'éloigne et nous laisse songeur ; ses dernières nouvelles s'arrêtèrent même brusquement sur une sorte d'accord musical, ne comportèrent plus, à strictement parler, une fin, mais, au contraire, une ouverture sur un immense lointain.

Si Tolstoï refusait à Tchekhov tout talent de dramaturge, il le tenait pour un remarquable conteur, le comparant à Maupassant, trouvant que : «L'illusion de la vérité est complète chez Tchekhov. Ses textes produisent l'effet d'un stéréoscope. On dirait qu'il jette les mots en l'air n'importe comment, mais, comme un peintre impressionniste, il obtient de merveilleux résultats avec ses coups de pinceau.»

À travers ces nouvelles, on peut percevoir une nette évolution.

Dans ses premières petites nouvelles sans prétention, anodines, légères, cocasses, humoristiques, sarcastiques, destinées à des journaux ou à des revues, qui présentaient une anecdote, une scène saisie sur le vif, un épisode détaché, parfois un drame en raccourci, Antocha Tchekhovtché (principal pseudonyme de Tchekhov à ses débuts) fit retentir un rire juvénile et spontané, provoqué par n'importe quel trait amusant de la vie quotidienne. Cependant, l'acuité de l'observation, le sens du grotesque se manifestaient déjà d'une façon remarquable dans ces essais du jeune écrivain, et attirèrent sur lui l'attention de la critique.

Si, déjà, comédie et satire sociale se mêlaient dans plusieurs nouvelles, bientôt, dans des textes d'une plus grande envergure, des notes mélancoliques se mêlèrent au rire, qui devint un sourire que les soupirs d'angoisse, de tristesse et d'ennui entrecoupaient de plus en plus souvent, tels des points d'orgue...

Plus il avançait dans la vie et dans l'écriture, plus il se révéla un excellent psychologue, parvenant à décrire, d'une façon concise et sans équivoque, les pensées et les actes des êtres humains, quand, involontairement, ils font face à une situation critique, sa science du portrait lui permettant de broser une situation psychologique en deux ou trois traits caractéristiques. Il fut de plus en plus à l'écoute des sentiments humains les plus infimes, des sentiments confus et contradictoires, les faisant se succéder chez ses personnages avec liberté et aisance, car il ne tenta pas de simplifier les ambiguïtés qui constituent toute psychologie individuelle. Il en vint à donner des tableaux désenchantés, empreints d'une mélancolie douce-amère, déchirante, à rendre perceptibles la complexité, la richesse, le tragique d'une vie entière, à laisser transparaître son pessimisme, son sentiment de la difficulté de vivre et de partager le bonheur, de la douce absurdité de l'existence quotidienne qui, vague après vague, nous entraîne vers le néant. Si, dans ces nouvelles, il manifesta une grande compassion, elles nous abandonnent en un état difficilement définissable d'inconfort existentielle.

Maxime Gorki porta ce jugement : «En lisant les nouvelles d'Anton Tchekhov, on a le sentiment de vivre un triste jour à la fin de l'automne, lorsque l'air est si transparent qu'on voit se dessiner avec netteté les arbres nus, les maisons surpeuplées, les hommes sans couleurs. Tout est étrangement solitaire, immobile et sans forces. L'horizon bleu, profond, est désert, et se fondant avec le ciel pâle, il envoie sur la terre, recouverte d'une boue gelée, le froid morne de sa respiration. L'intelligence de l'auteur jette, comme un soleil d'automne, sa lumière cruelle sur les routes cahoteuses, les rues tortueuses, les maisons bondées et sales, où étouffent d'ennui et de paresse, de petites gens pitoyables, les remplissant de leur agitation inconsciente.»

En fait, ce qui est remarquable, quand on considère l'ensemble de ces nouvelles, dont la création s'étendit sur quelque vingt ans, où paysages et états d'âme se confondent en une espèce d'ensemble indissociable, c'est l'unité assez surprenante qu'elles révèlent. Elle tient d'abord à la sincérité du ton,

mais aussi au refus de l'auteur d'intervenir dans le cours de l'action pour juger ses protagonistes, de proposer une solution morale à leurs problèmes, de prendre parti, l'écrivain étant là, selon lui, pour montrer, non pour démontrer, le lecteur devant se faire une opinion par lui-même. Pour lui, plus l'écrivain fait oublier sa présence, plus ses héros en auront.

En accumulant ces tableaux de l'existence quotidienne, aux multiples facettes, certains nourris d'éléments autobiographiques avérés, Tchekhov ne se rendait pas compte de l'oeuvre immense qu'ils formeraient une fois réunis. Lui, qui croyait amuser le public par des histoires sans prétention, construisait, morceau par morceau, un prodigieux panorama de la vie russe de l'époque, et même véritablement une autre «comédie humaine». Lire ces nouvelles, c'est accomplir un voyage vertigineux dans le passé de la Russie, avec, pour guide, un homme clairvoyant, moqueur et fort. C'est découvrir non seulement un écrivain, mais un pays.

Maxime Gorki lui écrivit : «Vous accomplissez un travail énorme avec vos petits récits, en éveillant le dégoût de cette vie endormie, agonisante. [...] Vos contes sont des flacons élégamment taillés, remplis de tous les arômes de la vie.» En effet, ses nouvelles, quel que soit leur prosaïsme voulu, sont de vrais poèmes. On pourrait aussi les comparer à des morceaux de musique en ton mineur, parce qu'il s'adressa au sentiment et agit par suggestion.

Si, à l'instar du Trigorine de *"La mouette"*, Tchekhov parla de ses nouvelles comme de modestes objets laborieusement et minutieusement travaillés, polis, il estimait en fait qu'il était meilleur dans ce domaine que dans celui du théâtre. Elles rencontrèrent d'ailleurs aussitôt la faveur des Russes, et acquirent une telle notoriété que certaines d'entre elles sont devenues proverbiales chez eux.

Aujourd'hui encore, Tchekhov est considéré pour l'un des premiers maîtres de la nouvelle. Pour certains, c'est là qu'il fut le meilleur. Pourtant, pratiquement plus personne ne lit aujourd'hui ses nouvelles à l'exception peut-être des étudiants de russe qui s'émerveillent à chaque phrase de déchiffrer si facilement son style dépouillé, élégant, qui admirent son habileté à créer des climats et des intrigues avec rien, son sens de l'humour, de l'observation.

Nombre de ces nouvelles, s'avérant, autant que son oeuvre dramatique, un terreau fertile pour les artisans de la scène, étant même un matériau plus souple que les grandes pièces, furent adaptées au théâtre ou au cinéma. Certains films en regroupent d'ailleurs plusieurs, comme :

- *"Überflüssige Menschen"* (*"Les hommes superflus"*) où, en 1926, l'Allemand Alexandre Razoumni réunit onze nouvelles.
- *"Eti rasnye, rasnye, rasnye litsa"* (*"Ces visages différents, différents, différents"*) du Russe Youri Saakov, sorti en 1973.
- *"Smechnye lioudi"* (*"Drôles de gens"*) du Russe Mikhaïl Schweizer, sorti en 1977.
- *"Drôles de gens"* du Français Jean-Pierre Mocky, prévu en 2013.

André Durand

Faites-moi part de vos impressions, de vos questions, de vos suggestions !

Contactez-moi